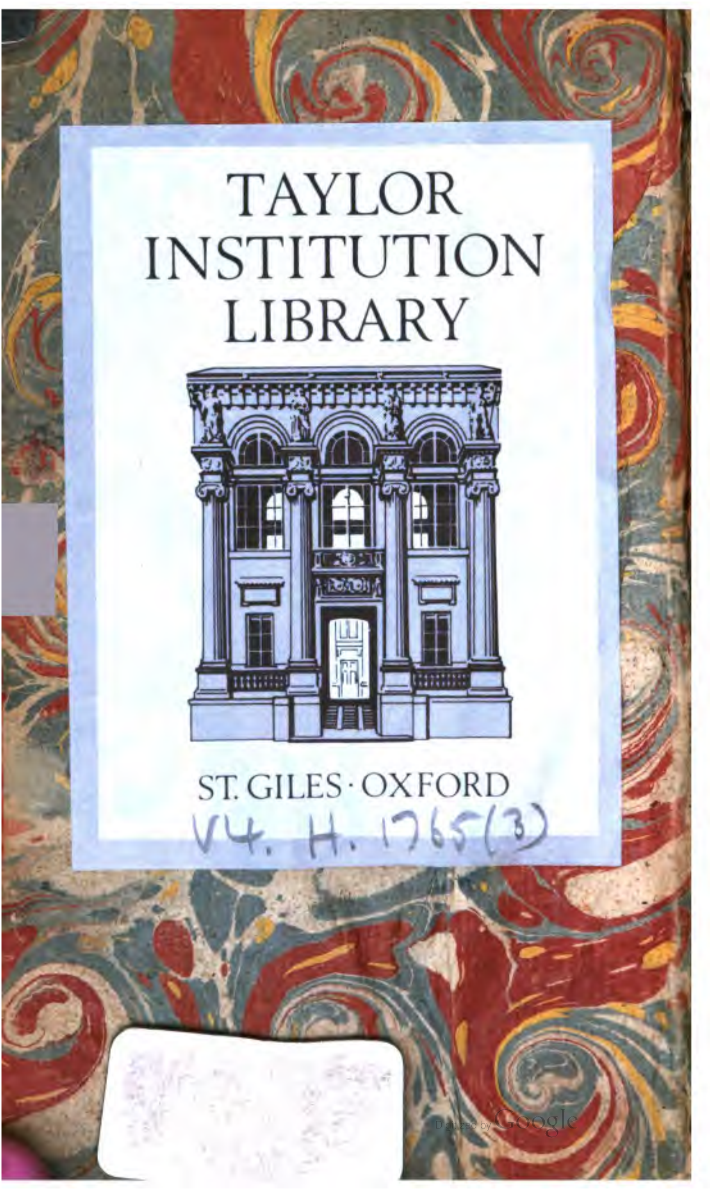
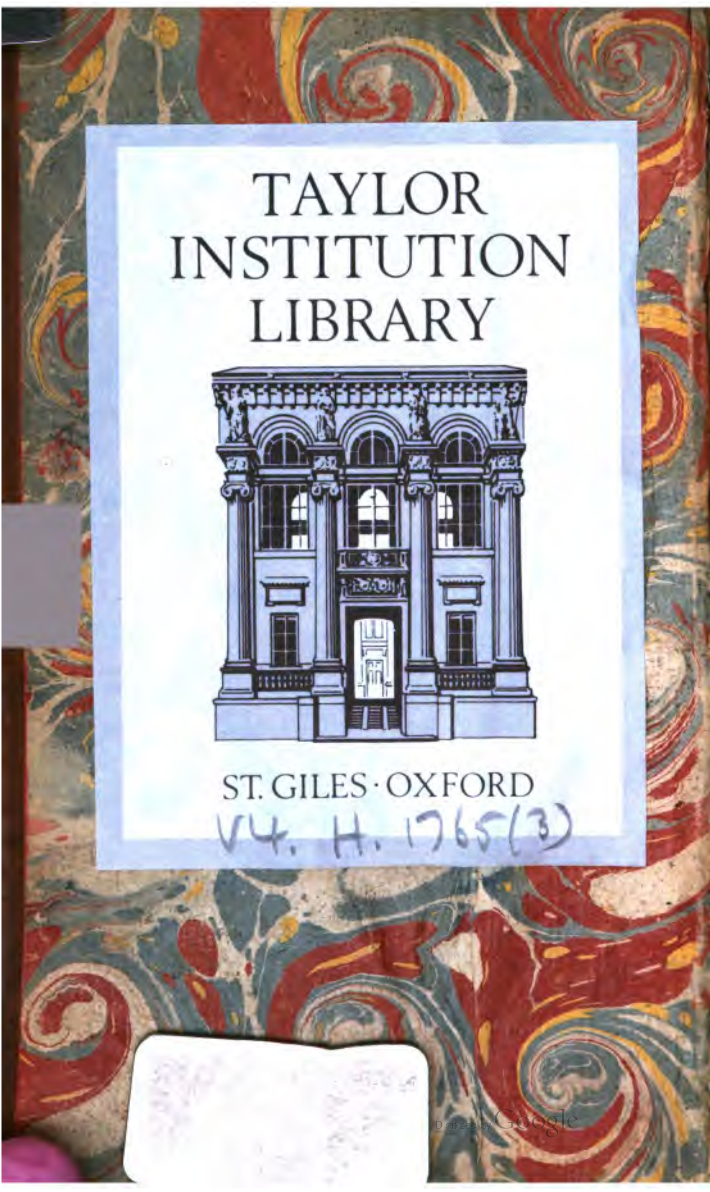



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
V4. H. 1765(3)
Digitized by Google







LA HENRIADE,

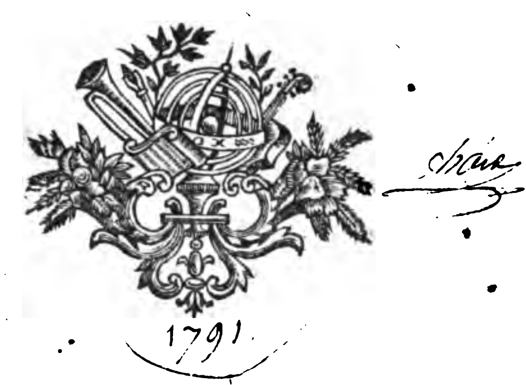
AVEC

LES VARIANTES,

ET DIFFÉRENTES PIÉCES APPARTENANTES A CE POEME;

Suivie de l'Essai sur la Poésie Épique & du Poeme de Fontenoy.

NOUVELLE ÉDITION.



1791

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

AVIS
DU LIBRAIRE.

VOICI une nouvelle Édition de la HENRIADE & des Pièces qui accompagnent ce célèbre Poème. On a pris tous les soins possibles pour la rendre plus correcte que toutes les précédentes. On y a joint les Variantes aux Notes qui règnent au bas des pages; car ces premières faisaient un corps à part dans les autres Éditions : de sorte que le Lecteur aura la satisfaction de voir d'un coup d'œil les changemens faits par M. DE VOLTAIRE dans les diverses Éditions, & les Notes de M. l'Abbé LANGLET.

A l'égard du Poème, on a tâché de le présenter au Lecteur, exempt de toute

faute, autant qu'il eſt poſſible. L'Éditeur chargé de ce ſoin a cru qu'il y réuſſirait parfaitement en ſuivant le propre texte du Poëme qui eſt dans la célèbre Édition de Genève de 1764.



AVANT-PROPOS.



AVANT-PROPOS.

Le Poëme de la *Henriade* eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites, l'ont répandu chez toutes les Nations qui ont des livres & qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

Monſieur *de Voltaire*, peut-être l'unique Auteur qui préfere la perfection de ſon Art aux intérêts de ſon amour propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes, & depuis la première édition où la *Henriade* parut ſous le titre du *Poëme de la Ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au Public, l'Auteur s'eſt toujours élevé d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection

---

Cet *Avant-Propos* eſt de la main d'un des plus auguſtes & des plus reſpectables Protecteurs que les Lettres aient eu dans ce ſiècle, & dont on n'avait vû qu'un fragment cité dans la Préface de M. Marmontel.

que les grands génies & les Maîtres de l'Art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au Public est considérablement augmentée par l'Auteur ; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, & qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles, & à quelque chose de parfait d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. *de Voltaire*.

Les difficultés que ce Prince de la Poésie Française a trouvées à surmonter lorsqu'il composa ce Poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de sa propre Nation, qui étaient du sentiment que l'Épopée ne réussirait jamais en Français ; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du Peuple savant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une santé faible & délicate qui aurait mis tout autre homme, moins sensible que lui à la gloire de sa Nation, hors d'état de travailler. C'est cependant indépendamment de ces obstacles que M. *de Voltaire* est venu à bout d'exécuter

son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune, & souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est M. *de Voltaire*, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires, que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de solides occupations : mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces Arts & pour ces Sciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux Sciences que les Sciences lui en font : on ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de Poëte ; mais il est Philosophe profond, & sage Historien en même tems.

Les Sciences & les Arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à *César* ou bien à *Alexandre* de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talens & beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrein ; aussi la plûpart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été

cependant des Sciences comme des Empires du monde, qu'une infinité de petits Souverains se sont partagés; & ces petits Souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des Académies; & comme dans ces Gouvernemens Aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure qui se sont élevés au-dessus des autres; de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les Sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelles* ont été de leur tems, M. *de Voltaire* l'est aujourd'hui; il n'y a aucune Science qui n'entre dans la sphère de son activité, & depuis la Géométrie la plus sublime jusqu'à la Poésie, tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de Sciences qui partagent M. *de Voltaire*, malgré ses fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa *Henriade* à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun Poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'Auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère*; ses chants & l'action ont peu ou

point de liaison les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les Chants : ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des tems en dix actions principales : le dénouement de la *Henriade* est naturel : c'est la conversion de HENRI IV, & son entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des Ligueurs qui troublaient la France, & en cela le Poëte Français est infiniment supérieur au Poëte Latin, qui ne termine pas son *Énéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le Lecteur admirait dans le commencement de ce Poëme ; on dirait que *Virgile* en a composé le premier Chant dans la fleur de sa jeunesse, & qu'il a composé les derniers, dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'esprit à moitié éteint, ne permet plus aux guerriers d'être héros, ni aux Poëtes d'écrire.

Si le Poëte Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du Poëte Français est infiniment supérieur au Poëte Grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux Enfers avec le septième

Chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que M. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le Ciel, dans les Enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué au Temple du Deſtin, vaut ſeule toute l'*Iliade*; car le rêve de HENRI IV ramène aux règles de la vraiſemblance tout ce qui lui arrive, au lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux Enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auraient pû donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère*.

De plus, toutes les épiſodes de la *Henriade* ſont placées dans leur lieu; l'Art eſt ſi bien caché par l'Auteur, qu'il eſt difficile de l'appercevoir; tout y paraît naturel, & l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce Poëme, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noient tant d'Auteurs à qui la ſéchereſſe & l'enflure tiennent lieu de génie. M. *de Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les ſujets pathétiques; il ſait le grand art de toucher le cœur: tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligni*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du

jeune *Dailly*, le congé de HENRI IV de la belle *Gabrielle d'Estrées*, & la mort du brave d'*Aumale*; on se sent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot, l'Auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, & il passe légèrement sur ceux qui ne feraient que grossir son Poëme : il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'Auteur a employé ne peut choquer aucun Lecteur sensé; tout y est ramené au vraisemblable par le systême de la Religion ; tant la Poësie & l'Éloquence savent l'art de rendre respectables des objets qui ne le sont guères par eux-mêmes., & de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce Poëme sont nouvelles : il y a la Politique qui habite au Vatican, le Temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Discorde, les Vices; tout est animé par le pinceau de M. *de Voltaire* : ce sont autant de tableaux qui surpassent, au jugement des connaisseurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Poussin*.

Il me reste à présent à parler de la Poësie du style, de cette partie qui caractérise proprement le Poëte. Jamais la Langue Française n'eut autant de force que

dans la *Henriade* : on y trouve par-tout de la noblesse ; l'Auteur s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime, & il ne s'abbaisse qu'avec grace & dignité ; quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les descriptions, & quelle noblesse dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des Lecteurs ; c'est dans cette peinture de coups portés, parés, rendus & reçus, que M. *de Voltaire* a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa Langue ; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible. Il transporte le Lecteur sur le champ de bataille, & il vous semble plûtôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale, quant à la beauté des sentimens, on trouve dans ce Poëme tout ce qu'on peut desirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à sa générosité & à son humanité, devrait servir d'exemple à tous les Rois & à tous les Héros qui se piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité envers ceux que le destin des États ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance. Qu'il leur soit dit en passant, que ce n'est point dans l'infléxibilité ni dans la tyrannie que consiste

la vraie grandeur ; mais bien dans ces ſentimens que l'Auteur exprime avec tant de nobleſſe :

Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames ;
Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut auſſi être compté parmi les chef-d'œuvres de la *Henriade* ; ce caractère eſt tout nouveau. Un Philoſophe guerrier, un ſoldat humain, un courtiſan vrai & ſans flatterie ; un aſſemblage de vertus auſſi rare doit mériter nos ſuffrages : auſſi l'Auteur y a-t-il puiſé comme dans une riche ſource de ſentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidèle & ſtoïque ami à côté de ſon jeune & vaillant Maître, repouſſer par-tout la mort & ne la donner jamais ! Cette ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre ſiècle, & il eſt à déplorer pour le bien de l'Humanité qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage, ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs, la *Henriade* ne reſpire que l'humanité : cette vertu ſi néceſſaire aux Princes, ou plûtôt leur unique vertu, eſt relevée par M. *de Voltaire* ; il montre un Roi

victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce Héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette Ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses Habitans désolés par la famine la plus cruelle : mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la *Saint Barthelemi*, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX* hâtait lui-même la mort de ses malheureux sujets Calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faiblesses que l'amour fit commettre à HENRI IV, sont estimées à leur juste valeur. M. *de Voltaire* accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, & donner, des vertus & des vices, les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toutes parts dans ce Poëme, que l'Auteur recommande aux Peuples la fidélité pour leurs Loix & pour leurs Souverains. Il a immortalisé le nom du Président *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son Maître méritait une pareille récompense ; il en fait autant pour les Conseillers *Brisson*, *l'Archet*, *Tardif*, qui furent mis à mort par

les factieux; ce qui fournit la réflexion suivante de l'Auteur :

> Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
> *Et* qui meurt pour son Roi meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Pótier* aux factieux est aussi beau pour la justesse des sentimens que par la force de *l'éloquence* : l'Auteur fait parler un grave Magistrat dans l'assemblée de la Ligue ; il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux ; il les renvoye à la Domination légitime de leur Souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire. Il condamne toutes les vertus des *Guises*, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en faisaient usage contre leur Roi & leur Patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours, ne saurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des Le'eurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de Religion qui fait le sujet de la *Henriade*. L'Auteur a dû exposer naturellement les abus que les

ſuperſtitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la Religion ; car on a remarqué que, par je ne ſais quelle fatalité, ces ſortes de guerres ont été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des ſujets on ſuſcitées; & comme le fanatiſme & la ſuperſtition ont été de tout tems les reſſorts de la politique déteſtable des Grands & des Eccléſiaſtiques, il fallait néceſſairement y oppoſer une digue. L'Auteur a employé tout le feu de ſon imagination, & tout ce qu'ont pu l'Eloquence & la Poëſie, pour mettre devant les yeux de ce ſiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier *les camps & les ſoldats* des argumens pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des Scholaſtiques. Il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'Autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs freres : en un mot, le bien & le repos de la Société fait le principal but de ce Poëme ; & c'eſt pourquoi l'Auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'Humanité, que la mode des guerres de

Religion eſt finie, & ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'Eſprit Philoſophique qui, depuis quelques années, prend beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV était bien différent; l'ignorance Monacale qui ſurpaſſait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaiſſait pour toute occupation que d'aller à la chaſſe & de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis*, & les Princes factieux, pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveuglés & ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les Sciences, n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de Religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux tems de l'Empire Romain; je veux dire vers la fin du regne d'*Auguſte*, tout l'Empire, qui compoſait preſque les deux tiers du monde, était tranquille & ſans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les

plaiſirs & l'étude, à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de *Louis le-Grand*, qui peut-être égalé ſans flatterie à celui d'*Auguſte*, nous fournit de même un exemple d'un régne heureux & tranquille pour l'intérieur du Royaume, mais qui malheureuſement fut troublé vers ſa fin par l'aſcendant que le pere *le Tellier* prenait ſur l'eſprit de *Louis XIV* qui commençait à baiſſer; mais c'eſt la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en ſaurait charger ce ſiècle, d'ailleurs ſi fécond en grands hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Les Sciences ont ainſi toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes & moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les Loix au bien de la Société & au bonheur des peuples. Cette façon de penſer aimable & douce ſe communique inſenſiblement, de ceux qui cultivent les Arts & les Sciences, au Public & au Vulgaire; elle paſſe de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Province: on voit alors avec évidence que la Nature ne nous forma point aſſurément pour que nous

nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins; que le malheur, les infirmités & la mort nous poursuivent sans cesse, & que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères & de notre destruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la Nature a mise entre nous; la nécessité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque Nation & de quelque opinion que nous soyons; que l'amitié & la compassion sont des devoirs universels. En un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des Sciences, & voilà par conséquent la règle & l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. M. *de Voltaire*, qui embrasse toutes ces Sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du Public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'Humanité, cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer cette édition au Public, que j'ai rendu aussi digne qu'il me l'a été possible de M. *de Voltaire* & de ses Lecteurs.

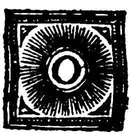
En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable Auteur, était en quelque façon honorer notre ſiècle, & que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge; que ſi notre ſiècle a porté de grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite & leurs talens diſtinguaient du Vulgaire, & même des grands hommes.





PRÉFACE

PAR M. MARMONTEL.



N ne ſe laſſe point de réimprimer les Ouvrages que le Public ne ſe laſſe point de relire, & le Public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui, comme la *Henriade*, ayant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poëme, ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres, ſous le titre de *la Ligue*. M. *de Voltaire* ne put donner ſes ſoins à cette édition : auſſi eſt-elle remplie de fautes, de tranſpoſitions, & de lacunes conſidérables.

L'Abbé *Desfontaines* en donna peu de tems après une édition à Evreux, auſſi imparfaite que la premiere, avec cette différence qu'il gliſſa dans les vuides quelques vers de

ſa façon, tels que ceux-ci, où il eſt aiſé de reconnaître un tel écrivain :

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts;
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.
Chant VI. de ſon édition.

En 1726 on en fit une édition à Londres, ſous le titre *de la Henriade*, *in*-4°. avec des figures. Elle eſt dédiée à la Reine d'Angleterre, & pour ne rien laiſſer à deſirer dans cette édition, j'ai cru devoir inſérer dans ma Préface cette Epître Dédicatoire. On ſait que, dans ce genre d'écrire, M. *de Voltaire* a pris une route qui lui eſt propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges, que même nos plus grands Auteurs n'ont ſçu ſe diſpenſer de prodiguer à leurs Mécènes, liſent avidement & avec fruit les Epîtres Dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, &c. Celle-ci eſt dans le même goût, & on y reconnaît un Philoſophe judicieux & poli, qui ſait louer les Rois même ſans les flatter. Il n'écrivit cette Epître qu'en Anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

It is the Fate of Henri *the Fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was assisted by that great* Elizabeth, *who was in her age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so well protected, as by her who resembles so much* Elizabeth *in her personnal Virtues?*

YOUR MAJESTY wilfind in this Book; bold impartial Truths, Morality unstained with Superstition, a Spirit of liberty, equally abhorrent of rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always asserted, and those of Mankind never laid aside.

The same Spirit, in which it is written; gave me the confidence to offer it to the virtuous Consort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost alone, the inestimable honour of ruling a free nation, a King who makes his power consist in being beloved, and his Glory in being just.

Our Descartes, *who was the greatest philosopher in* Europe, *before Sir* Isaac

Newton *appeared, dedicated his principles to the celebrated Princeſs Palatine* Elizabeth: *not, ſaid he, becauſe she was a Princeſs; for true Philoſophers reſpect Princes, and never fflatter them; but becauſe of all his readers she underſtood him the beſt, and loved Truth the moſt.*

I beg Leave, Madam, (without comparing mi ſelf to Deſcartes) *to dedicate the* Henriade *to Your Majesty, upon the like account, not only as the* Protectreſs *of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.*

I ham with that profound reſpect, which is due to the greateſt Virtue, as wel as to the higheſt rank,

May it pleaſe Your Majesty;

YOUR MAJESTY'S,

Moſt humble, moſt dutiful; moſt obliged ſervant,

VOLTAIRE.

M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy nous en a donné la traduction ſuivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'eſt le ſort de *Henri IV* d'être protégé par une Reine d'Angleterre; il a été appuyé par *Elizabeth*, cette grande Princeſſe qui étoit dans ſon tems la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourrait-elle être auſſi bien confiée, qu'à une Princeſſe dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Elizabeth*?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes; la morale à l'abri de la ſuperſtition; l'eſprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'oppreſſion; les droits des Rois toujours aſſurés, & ceux du peuple toujours défendus.

Le même eſprit dans lequel il eſt écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe épouſe d'un Roi, qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit preſque ſeul de l'honneur ſans prix de gouverner une Nation libre, & d'un Roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.

Notre *Descartes*, le plus grand Philosophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parût, a dédié ses principes à la célèbre Princesse Palatine *Elizabeth:* non pas, dit-il, parce qu'elle était Princesse; car les vrais Philosophes respectent les Princes & ne les flattent point : mais parce que de tous ses Lecteurs, il la regardait comme la plus capable de sentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (sans me comparer à *Descartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTÉ, non-seulement parce qu'elle protége les Sciences & les Arts, mais encore parce qu'elle en est un excellent Juge.

Je suis, avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu & au plus haut rang,

Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-respectueux, & très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par souscription, a servi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre ; mais il a remis dans la Bibliothèque du Roi ; c'est-à-dire sous les yeux du Public & de la postérité, des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long & inutile de compter ici toutes les Editions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736, le Roi de Prusse, alors Prince Royal, avait chargé M. Algaroti, qui était à Londres, d'y faire graver ce Poëme avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les Lettres, & particuliérement pour la *Henriade*, daigna en composer la Préface *, & se mettant ainsi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux Arts est un

* Elle est à la tête de ce Volume sous le titre d'*Avant-Propos*.

mérite commun à un grand nombre de Princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en est un d'autant plus recommandable dans le Roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi son pere, les guerres survenues, & le départ de M. Algaroti de Londres, interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avoit conçu.

Ainsi pensait ce grand Prince avant que de monter sur le trône. Il ne pouvait alors instruire les Rois que par des maximes; aujourd'hui il les instruit par des exemples.

La *Henriade* a été traduite en plusieurs Langues; en vers Anglais par M. *Lokman*: une partie l'a été en vers Italiens, par M. *Querini*, noble Vénitien; & une autre en vers Latins, par le Cardinal de ce nom, Bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande Littérature. Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le Poëme de Fontenoy. Messieurs *Ortolani* & *Nency* ont aussi traduit plusieurs Chants de la *Henriade*. Elle l'a été entièrement en vers Hollandais & Allemands.

Cette justice rendue par tant d'étrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poëme, & puisqu'il

qu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siècles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. *Cocchi*, Lecteur de Pise, dans sa Lettre qui a paru en son tems, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce Poëme, en homme de goût & de beaucoup de Littérature; bien différent d'un Français, Auteur de *Feuilles Périodiques*, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la *Pharsale*. Une telle comparaison suppose dans son Auteur, ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité; car en quoi se ressemblent ces deux Poëmes? Le sujet de l'un & de l'autre est une guerre civile; mais dans la *Pharsale*, *l'audace est triomphante & le crime adoré*; dans la *Henriade*, au contraire, tout l'avantage est du côté de la justice. *Lucain* a suivi scrupuleusement l'Histoire, sans mélange de fiction, au lieu que M. *de Voltaire* a changé l'ordre des tems, transporté les faits & employé le merveilleux. Le style du premier est souvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. Lucain a peint ses héros

avec de grands traits, il eſt vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère*. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre Poëte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans :

Médicis la (*a*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance.
Sans remords, ſans plaiſir, &c.

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien ;
Heureux (*b*) guerrier, grand Prince, & mauvais
Citoyen.

Il (*c*) ſe préſente aux Seize & demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (*d*) marche en Philoſophe où l'honneur le conduit;
Condamne les combats, plaint ſon Maître & le ſuit.

Mais ſi M. *de Voltaire* annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec

(*a*) La tête de Coligni. *Chant II.*
(*b*) Guiſe. *Chant III.*
(*c*) Harlay. *Chant VI.*
(*d*) Mornay. *Chant VI.*

beaucoup de sagesse; & je ne crois pas que dans le cours de son Poëme on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. *Lucain*, au contraire, est plein d'inégalités; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne souvent dans l'enflure. Enfin ce Poëte Latin qui a porté à un si haut point la noblesse des sentimens, n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre ou décrire; & j'ose assurer qu'en cette partie notre Langue n'a jamais été si loin que dans la *Henriade*.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la *Henriade* avec l'*Enéide*. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poëmes; les personnages, comme HENRI IV & *Enée*, *Achates* & *Mornay*, *Sinon* & *Clément*, *Turnus* & d'*Aumale*, &c. les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage, & celui de HENRI chez le solitaire de *Gersai*; le Massacre de la *Saint Barthelemi*, & l'incendie de *Troye*; le quatrieme Chant de l'*Enéide*, & le neuvieme de la *Henriade*; la descente d'*Enée* aux Enfers, & le songe de HENRI IV; l'antre de la *Sibylle*, & le sacrifice des *Seize*; les guerres qu'ont à soutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'*Euriale*, &

celle du jeune d'*Ailly*; les combats singuliers de *Turenne* contre d'*Aumale*, & d'*Enée* contre *Turnus*; enfin le style des deux Poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épisodes; leurs comparaisons, leurs descriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette Préface ne me permettent pas d'appuyer sur ce parallèle; mais je crois qu'il me suffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés & sans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler ont fait dire à quelques Critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention. Que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Tasse*, &c.? Dans l'*Enéide* sont réunis le plan de l'*Odissée* & celui de l'*Iliade*. Dans la *Jérusalem délivrée*, on trouve le plan de l'*Iliade* exactement suivi, & orné de quelques épisodes tirées de l'*Enéide*.

Avant *Homère*, *Virgile* & *le Tasse*, on avait décrit des siéges, des incendies, des tempêtes. On avait peint toutes les passions. On connaissait les Enfers & les Champs Élisées. On disait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulysse* y étaient descendus pendant leur vie. Enfin ces Poëtes n'ont rien

dont l'idée ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis, ſuivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas-là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie, & on ne ſaurait diſputer à M. *de Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques Critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faiſait un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers où M. *de Voltaire* exprime le myſtère de l'*Euchariſtie* :

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau ; mais je ne ſais, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit M. de *Fénelon*, (*a*) à qui n'eſt ému en liſant ces vers :

(b) *Fortunate ſenex, hic inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette

(*a*) Lettre de l'Académie Françaiſe.
(*b*) Virgile, *Eglogue* I.



espece d'anathême au Critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf; c'est-à-dire, de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de son Poëme, quelqu'extraordinaires qu'elles soient. Il les a puisées dans les Poëtes, dans l'Ecriture Sainte, &c. L'idée de son pont, toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve. *Saadi* s'en était servi avant lui, & l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poëte qui a franchi les limites du monde & peint des objets hors de la Nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, sur-tout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modeles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la Poësie pour avancer qu'il peut y avoir des vers en prose. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon sens. M. de *Fénelon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, & jamais sous celui de Poëme. C'est, sans contredit, le premier de tous les Romans; mais il ne peut

pas même être mis dans la classe des derniers Poëmes ; je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le style, tout fleuri & tendre qu'il est, seroit trop uniforme ; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rhythme, la mesure, la rime, les inversions ; en un mot, rien de ce qui constitue cet Art si difficile de la Poësie. Art qui n'a pas plus de rapport avec la prose, que la Musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'orthographe qu'on a suivie dans cette édition ; c'est celle de l'Auteur, il l'a justifiée lui-même ; & puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux-mêmes qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter ; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre Poësie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(a) Attaquons dans leurs murs ces Conquérans si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

(a) Mithridate.

Ma colère revient & je me reconnois,
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

(a) Je ne fais que recueillir les voix,
Et dirois vos défauts si je vous en savois.

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts & que ces deux Poëtes, si exacts & si heureux dans leurs rimes, ne se sont contentés de celles-ci que parce qu'elles satisfaisaient les yeux. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savais*, avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de *Boileau*,

(b) La Discorde en ces lieux menace de *s'accroître*,
Demain avant l'Aurore un Lutrin va *paroître* :

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela est assez usité. Madame *Deshoulières* dit :

(c) Puisse durer, puisse *croître*
L'ardeur de mon jeune Amant ;
Comme feront sur ce hêtre
Les marques de mon tourment.

(a) Le Flatteur.
(b) Lutrin. *Chant* II.
(c) Célimène, *Eglogue*.

Mais ce qui paraît singulier, c'est que *paroître*, en faveur de quoi on prononce *s'accraître*, change lui-même sa prononciation en faveur de *Cloître*.

(a) L'honneur & la vertu n'oserent plus paroître,
La piété chercha les deserts & le *cloître*.

Une bisarrerie si marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, sans changer l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. *de Voltaire* n'a porté que les premiers coups; il a cru judicieusement qu'on devoit rimer pour l'oreille, & non pour les yeux: en conséquence il a fait rimer *François* avec *succès*, &c. Et pour satisfaire en même tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, substituant à la diphtongue *oi*, la diphtongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le son de l'*e*, comme dans *bienfaits*, *souhaits*, &c. M. *de Voltaire* a été d'autant plus autorisé à ce changement d'orthographe, qu'il lui falloit distinguer dans son Poëme certains mots, qui, écrits partout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une signification

(a) Epître IV. *Boileau*.

différentes : ſous le froc de *François*, & des courtiſans *Français*, &c.

C'eſt-là ce que j'avais à dire ſur cette nouvelle édition de la *Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoûtés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce Poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment ; & que ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques Critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entièrement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.





HISTOIRE ABRÉGÉE DES ÉVÈNEMENS SUR LESQUELS EST FONDÉE LA FABLE DU POËME DE LA HENRIADE.



E feu des guerres civiles, dont *François II.* vit les premieres étincelles, avait embrasé la France sous la minorité de *Charles IX.* La Religion en était le sujet parmi les Peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine Mere, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hazardé le salut du Royaume pour conserver son autorité, armant le Parti Catholique contre le Pro-

testant & les *Guises* contre les *Bourbons*; pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour son malheur, beaucoup de Seigneurs trop puissans, & par conséquent factieux; des Peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de Parti, qu'inspire le faux zèle; des Rois enfans, au nom desquels on ravageait l'État. Les batailles de *Dreux*, de *Saint Denis*, de *Jarnac*, de *Montcontour*, avaient signalé le malheureux regne de *Charles IX*. Les plus grandes Villes étaient prises, reprises, saccagées tour-à-tour par les Partis opposés. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les Eglises étaient mises en cendres par les Réformés, les Temples par les Catholiques; les empoisonnemens & les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la *Saint-Barthelemi*. HENRI *le Grand*, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeunesse, chef du Parti réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la Cour avec les plus puissans Seigneurs du Parti. On le maria à la Princesse *Marguerite*, sœur de *Charles IX*. Ce fut au mi-

lieu des réjouiſſances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français, afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de Religion, voyent à quel excès l'eſprit de Parti peut enfin conduire.

On vit donc, dans une Cour qui ſe piquait de politeſſe, une femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner, de ſang froid, la mort de plus d'un million de leurs Sujets. Cette même Nation, qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes, & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le Préſident *Jeannin*, le Marquis de *Saint-Herem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-tems après la *Saint-Barthelemi*. Son frere *Henri* III quitta le trône de la Pologne, pour venir replonger la France dans de nouveaux

malheurs, dont elle ne fut tirée que par HENRI IV, si justement surnommé *le Grand* par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux Partis dominans. L'un était celui des Réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais; & ayant à sa tête le même HENRI *le Grand*, alors Roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puissante, formée peu-à-peu par les Princes *de Guise*, encouragée par les Papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des Moines, consacrée en apparence par le zèle de la Religion Catholique; mais ne tendant qu'à la rébellion. Son chef était le Duc de *Guise*, surnommé *le Balafré*, Prince d'une réputation éclatante, & qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux Partis sous le poids de l'autorité Royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'esclave, Il fut forcé de faire la guerre pour

les intérêts du Duc *de Guise*, qui le voulait détrôner, contre le Roi de Navarre son beau-frere, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour *Henri III*, à qui il devait succéder, il agissait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le Roi son beau-frere, fut battue à Coutras; son favori *Joyeuse* y fut tué. Le Navarrois ne voulut point d'autre fruit de sa victoire, que de se réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était il demanda la paix, & le Roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le Duc *de Guise* & la Ligue. *Guise*, dans ce tems-là même, venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du *Balafré* humilierent encore davantage le Roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc *de Guise* enflé de sa gloire, & fort de la faiblesse de son Souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des *Barricades*, où le peuple chassa les gardes du Roi, & où le Monarque fut obligé de fuir de sa Capitale. *Guise* fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats généraux du Royaume à *Blois*, & il prit si bien ses mesures, qu'il était

prêt de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la Nation, & sous l'apparence des formalités les plus respectables. *Henri III*, réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au Château de *Blois* cet ennemi si dangereux; aussi bien que son frere le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc *de Guise*.

Ce qui était arrivé au Parti protestant, après la *Saint-Barthelemi*, arriva alors à la Ligue. La mort des chefs ranima le Parti; les Ligueurs leverent le masque, Paris ferma ses portes, on ne songea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme l'assassin des défenseurs de la Religion; & non comme un Roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que *Henri III*, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris, & c'est-là que commence la HENRIADE.

Le Duc de *Guise* laissait encore un frere: c'était le Duc *de Mayenne*, homme intrépide; mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elisabeth*, Reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux ; & ce fut *Duplessis Mornay* qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours.

D'un autre côté la branche d'Autriche, qui regnait en Espagne, favorisait la Ligue dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à Dieu, & qu'il courait au martyre; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce Moine fanatique, ce fut le crime de tout le Parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, était qu'il fallait tuer son Roi s'il était mal avec la Cour de Rome. Les

Prédicateurs le criaient dans leurs mauvais ſermons; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un ſiècle également barbare, & pour les Lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le Roi de Navarre, HENRI *le Grand*, reconnu Roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, & ſon Royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelque uſage dans ce Poëme, on compte les Maréchaux d'*Aumont & de Biron*, le Duc *de Bouillon*, &c. *Dupleſſis-Mornay* fut dans la plus intime confidence juſqu'au changement de Religion de ce Prince;il le ſervoit de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des Papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les Princes Proteſtans.

Le principal chef de la Ligue était le Duc de *Mayenne* : celui qui avait le plus de

réputation après lui, était le Chevalier d'*Aumale*, jeune Prince connu par cette fierté & ce courage brillant, qui distinguaient particulièrement la maison *de Guise*. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne; mais il n'est question ici que du fameux Comte d'*Egmont*, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au Duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus décisif & le plus glorieux pour HENRI IV, fut la bataille d'*Ivry*, où le Duc de *Mayenne* fut vaincu, & le Comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Estrées*; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du Roi, dans laquelle il dit à sa maitresse: » Si je » suis vaincu, vous me connaissez assez » pour croire que je ne fuirai pas; mais » ma derniere pensée sera à Dieu, & l'a- » vant-derniere à vous.

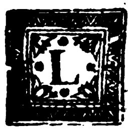
Au reste, on omet plusieurs faits considérables, qui n'ayant pas de place dans le Poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de *Parme* en France, qui ne servit qu'à retarder la

chûte de la Ligue, ni de ce Cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque tems un fantôme de Roi sous le nom de *Charles* X. Il suffit de dire, qu'après tant de malheurs & de désolation, HENRI IV se fit Catholique, & que les Parisiens, qui haïssaient sa Religion, & révéraient sa personne, le reconnurent alors pour leur Roi.





IDÉE
DE
LA HENRIADE.



E sujet de la HENRIADE est le Siége de Paris, commencé par *Henri de Valois* & HENRI *le Grand*, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille, qui décida du sort de la France & de la Maison Royale.

Le Poëme est fondé sur une Histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les évènemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige

un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée, & on a pour garans ces vers de M. *Despréaux* :

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique.

. . . .

Pour prendre Lille, il faut que Dôle soit rendu.

. . . .

Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les Tragédies, où les évènemens sont pliés aux regles du Théâtre.

Au reste, ce Poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le *Camouens*, qui est le *Virgile* des Portugais, a célébré un évènement dont il avait été témoin lui-même. Le *Tasse* a chanté une croisade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'Hermite *Pierre*, ni les processions. *Virgile* n'a construit la fable de son *Eneïde* que des Fables reçues de son tems, & qui pas-

ſaient pour l'Hiſtoire veritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homère, comtemporain d'*Héſiode*, & qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troye, pouvait aiſément avoir vû dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon Ouvrage n'eſt point un roman; que les caractères ne ſont point de ſon imagination; qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt le monument des mœurs de ces tems reculés.

La *Henriade* eſt compoſée de deux parties, d'évènemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtême du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de HENRI IV, la protection que lui donne *Saint-Louis*, ſon apparition, le feu du Ciel détruiſant ces opérations magiques, qui étaient alors ſi communes, &ç. Les autres ſont purement allégoriques. De ce nombre, ſont les voyages de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme

personnifiés ; le temple de l'Amour, enfin, les passions & les vices,

Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

Que si l'on a donné, dans quelques endroits, à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les payens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Justice a une balance dans nos Ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite*, dans notre Poësie, ne signifie que la *Mer* & non l'*Epouse* de Neptune. *Les champs de Mars* ne veulent dire que la *guerre*, &c. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand Maître M. *Despréaux*, qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement ;
C'est vouloir, au Lecteur, plaire sans agrément.
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant

Ayant rendu compte de ce que contient cet Ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaiſes actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les ayeux y ſont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaiſſance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; & le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a, dans cette nouvelle édition, retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contres les Papes qui ont autrefois déshonoré le Saint Siége par leurs crimes, ce n'eſt pas qu'on faſſe à la Cour de Rome l'affront de penſer qu'elle veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français qui condamnent les méchancetés de *Louis XI* & de *Catherine de Médicis*, peuvent parler ſans doute avec horreur d'*Alexandre VI*. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'eſt dans cette ſeule vûe qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui

ſe trouvent dans les premières éditions ; ſelon qu'ils les a trouvé plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un Poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on ſuppoſait tué par HENRI IV, parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune homme ſemblait rendre HENRI IV un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornay* en Angleterre auprès de la Reine *Eliſabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du Poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les Chants ſuivans : de même qu'il ſerait impertinent dans une Tragédie (dans *Bérénice*, par exemple) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier Acte ; & à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il ſait, que quiconque écrit, eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la Religion, qui fait en grande partie le sujet du Poëme, & qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flatte de s'être appliqué en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure; tel est, par exemple, ce morceau sur la Trinité:

La Puissance, l'Amour avec l'Intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.

Et celui-ci:

Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une & partout étendue;
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu;
Le *Christ*, de nos péchés, victime renaissante,
De ses élus chéris, nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer partout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'Ouvrage comme une thèse de Théologie. Ce Poëme

ne respire que l'amour de la Religion & des Loix. On y déteste également la rébellion & la persécution : il ne faut pas juger sur un mot, un Livre écrit dans un tel esprit.





LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Henri III. réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une Isle, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion, & son avènement au trône. Description de l'Angleterre & de son gouvernement.

JE chante ce Héros qui regna sur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner;
Calma les factions, sut vaincre & pardonner,

NOTES DE M. L'ABBÉ LANGLET.

La première édition, donnée in-8°. en 1723, commence tout autrement que les autres. En voici les vers.

Je chante les combats, & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,

5 Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibère;
Et fut, de ses Sujets, le vainqueur & le père.
Descends du haut des Cieux, auguste Vérité,
Répands, sur mes écrits, ta force & ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
10 C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:

Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ses Sujets le vainqueur & le père;
Dans Paris subjugué fit adorer ses loix,
Et fut l'amour du Monde & l'exemple des Rois.
Muse, raconte moi quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos Ayeux, à leur perte courans,
Au plus juste des Rois préféraient des Tyrans.
Valois régnoit encore, & ses mains incertaines. &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau ni moins exact; il est même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

Voici, à propos de la réflexion de M. l'Abbé Langlet, une anecdote singulière. M. de Voltaire faisait imprimer à Londres en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait dans cette Ville un Grec natif de Smirne, nommé *Dadiky*, Interprète du Roi d'Angleterre. Il vit par hasard la première feuille du Poëme où était ce vers:

Qui força les Français à devenir heureux.

Il alla trouver l'Auteur, & lui dit: *Monsieur, je suis du pays d'Homère. Il ne commençait point ses Poëmes par un trait d'esprit, par une énigme.* L'Auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on le voit aujourd'hui.

Au reste, l'édition de 1723, que cite l'Abbé Langlet, fut faite par l'Abbé des Fontaines sur un manuscrit informe dont il s'était emparé, & le même *des Fontaines* en fit une autre à Evreux qui est extrêmement rare, & dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la Diſcorde a troublé nos Provinces ;
Dis les malheurs du Peuple & les fautes des Princes ;
Viens, parle ; & s'il eſt vrai que la Fable autrefois 15
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altière,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher. 20
Valois régnait encore, & ſes mains incertaines
De l'État ébranlé laiſſaient flotter les rênes :
Les Loix étaient ſans force & les droits confondus,
Ou plûtôt, en effet, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire, 25
Aux combats, dès l'enfance, inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de ſa Patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les Peuples à ſes pieds mettaient les Diadêmes. 30
Tel brille au ſecond rang qui s'éclipſe au premier :
Il devint lâche Roi d'intrépide guerrier ;
Endormi ſur le Trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa Couronne accablait ſa faibleſſe.
Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Épernon, 35
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,

VERS 21. Henri III. Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce Poëme, y eſt toujours nommé *Valois*, nom de la branche Royale dont il était.

VERS 26. Henri III. (*Valois*) étant Duc d'Anjou, avait commandé les Armées de Charles IX. ſon frère, contre les Proteſtans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

VERS 35. C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition.

D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur
40 Sur son abaissement élevait leur grandeur :
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les Peuples aveuglés, vils esclaves des Grands,
Persécutaient leur Prince & servaient des Tyrans.
45 Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
Du Louvre épouvanté ses Peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'Étranger accourut ;
Tout périssait enfin lorsque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
50 A son Prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent,
Rome s'en allarma, les Espagnols tremblèrent.
55 L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Église, &, du haut de ses tours,
60 De la superbe Espagne appellant les secours.

Quélus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut assassiné prés du Louvre. *Voyez* les remarques sur Joyeuse au troisième Chant.

VERS 42. L'édition de 1723. met :

De son faible pouvoir insolente rivale.
Cent Partis opposés, du même orgueil épris,
De son trône à ses yeux disputaient les débris.

VERS 48. Henri IV. le Héros de ce Poëme, y est appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il naquit à Pau en Bearn le 13 Décembre 1553.

VERS 59. Ce vers & les quinze suivans ne sont pas ainsi

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres Sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins ;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains ;
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire, 65
Et lui même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où se plaît la Nature, 70
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
Là, sont mille Héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur Secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis : 75
En gagnant tous les cœurs, ils les a tous unis.

---

dans les éditions, soit de 1723, soit de 1727 ou de 1732, soit dans les suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première :

Troublant tout dans Paris, & du haut de ses tours,
De Rome & de l'Espagne appellant les secours ;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur Secte, unis par la Vengeance :
Henri de leur dessein était l'ame & l'appui ;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit que l'Armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un Chef & n'avait qu'une Eglise.
Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins
Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
Confondant des Ligués la superbe espérance,
Destinaient aux Bourbons l'Empire de la France :
Déjà les deux Partis, &c.

On eût dit, que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une Eglise.
Le pere des Bourbons, du sein des immortels,
80 Louis, fixait sur lui ses regards paternels;
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace;
De sa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
85 Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins cachés, inconnus à lui-même:
Louis du haut des cieux lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
90 Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déja les deux Partis, aux pieds de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déja jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
95 Quand Valois à *Bourbon* tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours:
Vous voyez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince une front séditieux,
100 Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux:
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils savent que les loix, le mérite & le sang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang,
105 Et redoutant déja votre grandeur future,
Du trône, où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la Religion terrible en son courroux,
Le fatal anathême est lancé contre vous.

VERS 79. Saint Louis neuvième du nom, Roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.

VERS 107. Henri IV. Roi de Navarre, avait été solem-

Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre : 110
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes desertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager, 115
Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine.
Je sais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis;
Que Londre est de tout tems l'émule de Paris; 120
Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de patrie;
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, est Français à mes yeux.

---

nellement excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585, trois ans avant l'évènement dont il est ici question. Le Pape dans sa bulle l'appelle *génération bâtarde & détestable de la Maison de Bourbon*; le prive, lui & toute la Maison de Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare sur-tout incapables de succéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en armes à la tête des Protestans, le Parlement, toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette Bulle les Remontrances les plus fortes; & Henri IV. fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi disant Pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

VERS 117. L'édition de 1723. avait mis :

Des Anglais en secret allez fléchir la Reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement; il s'agissait de gagner Elisabeth en faveur des deux Rois, & non pas de la *fléchir*, parce qu'elle n'avait aucun sujet de mécontentement de la part de ces Princes.

125 Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets agens la lenteur ordinaire;
Je n'implore que vous; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
Allez en Albion, que votre renommée
130 Y parle en ma défense, & m'y donne une armée;
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.
Il dit, & le Héros, qui, jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
135 Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettait ces tems si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisait trembler la Ligue.

VERS 128. On trouve dans l'édition de 1723. ces quatre vers, supprimés dans les autres éditions.

Les momens nous sont chers, & le vent nous seconde:
Allez, qu'à mes desseins votre zèle réponde;
Partez, je vous attends pour signaler mes coups;
Qui veut vaincre & regner ne combat point sans vous.
Il dit, & le Héros, &c.

Mais ces vers, quoique beaux, faisaient languir l'action; & l'Auteur a bien fait de les supprimer, même pour d'autres raisons.

VERS 138. C'était Henri, Prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du Parti Protestant. Il mourut à Saint-Jean-d'Angely, à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de la Tremoille, fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé, II du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son Histoire de Louis XIV, Histoire où le style, la vérité & le bon sens sont également négligés.

Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains ; 140
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein,
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle 145
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
Déja des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne ; 150
Mornay son confident, mais jamais son flatteur
Trop vertueux soutien du Parti de l'erreur,

VERS 149. Voici de quelle manière ce vers & les sept qui suivent sont mis dans l'édition de 1723.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne,
De tous ses Favoris Sully seul l'accompagne ;
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux ;
Intrépide Soldat, Courtisan vertueux,
Dans les plus grands emplois signalant sa prudence ;
Servit également & son Maître & la France.
Heureux, si mieux instruit de la divine Loi,
Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son Roi.
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de M. de Sully se trouve dans l'édition de 1723, M. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuse sur ce Seigneur, que je mets dans les Notes historiques pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les éditions différentes de ce beau Poëme. L'Auteur a substitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay, dans ce tems-là, alla en Angleterre de la part de Henri le Grand.

VERS 151. Duplessis-Mornay, le plus vertueux & le plus

Qui ſignalant toujours ſon zèle & ſa prudence,
155 Servit également ſon Egliſe & la France;
Cenſeur des courtiſans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.

A travers deux rochers où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
160 Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux port
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord;
Les vaiſſeaux, ſous leurs mains fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes:
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs,
165 Au ſouffle du zéphire abandonnait les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvrait déja les bords de l'Angleterre:

---

grand homme du Parti Proteſtant, naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il ſavait le Latin & le Grec parfaitement, & l'Hébreu autant qu'on le peut ſçavoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il ſervit ſa Religion & ſon Maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Eliſabeth, Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon Maître qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il était un vrai Politique & non un Intrigant. Ses Lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſque Henri IV eut changé de Religion, Dupleſſis Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa Cour. On l'appellait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractere dans le Poëme eſt conforme à l'Hiſtoire.

VERS 166. Voici comme l'édition de 1723 met ce vers & les ſuivans.

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre.

L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit ;
L'air ſiffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues,
La foudre étincelante éclate dans les nues, 1721

Henri court au rivage, & d'un œil curieux,
Contemple ces climats, alors aimés des Cieux.
Sous de ruſtiques toits les Laboureurs tranquilles;
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des Soldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux comblant leur eſpérance,
Amene les plaiſirs, enfans de l'abondance :
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne auſſi doux fleurir les juſtes loix ?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre,
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la Diſcorde & l'Horreur,
D'un Peuple qui l'adore, elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphire agitait le feuillage ;
Flore étalait au loin ſes plus vives couleurs ;
Une onde tranſparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte eſt auprès dont la ſimple ſtructure, &c.

Il y a pluſieurs obſervations à faire ſur cet endroit. La premiere, que le Poëte, dans l'édition de 1723, met en Angleterre une ſcène, que, dans les autres éditions, il place dans l'Iſle de Jerſey : la ſeconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que ſon Héros eſt battu par la tempête, qui eſt ici très-bien décrite ; ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher

Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots;
Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie;
175 Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Univers il disputait l'Empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins,
180 Le destin de la terre, & celui des Romains;
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers;
Qui vole sur les vents, qui souleve les mers;
185 Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde,
Forme, éleve & détruit les Empires du monde;

---

dans l'Isle de Jersey: la troisième remarque est, qu'il place après six beaux vers au sujet de l'Angleterre & d'Elizabeth, celui-ci:

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français?

Et les cinq qui suivent. Il écrit Français par un *a* & a grande raison, parce qu'il écrit comme on parle: mais il ne rime pas avec *loix*.

VERS 182. Jules César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrettement, & s'embarqua sur la petite riviere de Bolina, qui s'appellait alors l'*Anius*. Il se jetta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au Royaume de Naples. Il essuia une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

De ſon trône enflammé qui luit au haut des Cieux,
Sur le Héros Français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages, 190
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots;
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquille
Sous des ombrages frais préſente un doux aſyle:
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots, 195
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la Nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la Cour,
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour. 200
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſait ſon étude;
C'eſt-là qu'il regrettait ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines, 205
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquille, il attendait, qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon deſert deſcendre la ſageſſe: 210
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des Deſtins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas était accoutumé: 215
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avait dépoſé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien. 220

Mornay, qui dans sa Secte était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable;
Henri doutait encore, & demandait aux Cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
225 De tout tems, disait-il, la vérité sacrée,
Chez les faibles humains, fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
230 En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance;
235 Je l'ai vû sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vû, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière;
Se placer sur le trône, insulter aux mortels;
240 Et d'un pied dédaigneux renverser nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours,
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
245 Des caprices de l'homme il a tiré son être:
On le verra périr ainsi qu'on l'a vû naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux;
Dieux dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux;
Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
250 De sa sainte cité veut sapper l'édifice;
Lui même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'Enfer & des tems.

C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître,
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main, dans les combats, 255
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja sa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire;
Mais si la Vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris. 260
Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême, 265
Triomphé des Ligueurs, & surtout de vous même,
Lorsqu'en un siége horrible, & célèbre à jamais
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos Etats finiront les misères,
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères; 270
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui:
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flâme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son âme.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux, 275
Où le Dieu des humains conversait avec eux;
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux, 280
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage, 285
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.

Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince, & parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'appaisèrent,
290 Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon;
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
295 Où l'éternel abus de tant de sages Loix,
Fit long-tems le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent;
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
300 De l'éclat de son regne étonnait les humains.
C'était Elisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pancher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
305 Ses peuples, sous son regne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes;
Les guérets, de leurs bleds; les mers, de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre; ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
310 Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des Arts,
Le magasin du monde, & le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,

VERS 313. C'est à Westminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre; il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs, & le consentement du Roi, pour faire des Loix.

Les Députés du peuple, & les Grands & le Roi, 315
Divisés d'intérêt, réunis par la Loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple instruit de son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir! 320
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste & politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre! 325
Une femme a fermé les portes de la guerre,
Et, renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance. 330
Du vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour;
Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine,
Dont les Grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris, 335
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris;
Il parle, sa franchise est sa seule éloquence;
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la prier humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur. 340

VERS 331. La Tour de Londres est un vieux Château bâti près de la Tamise par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

VERS 333. L'édition de 1723. met ainsi ce vers & les suivans:

Le Héros en secret est conduit chez la Reine,
Il la voit, il lui dit le sujet qui l'amène.

Quoi ! vous ſervez Valois, dit la Reine ſurpriſe !
C'eſt lui qui vous envoye au bord de la Tamiſe ?
Quoi ! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur !
345 Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'Univers parle encore :
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois !
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines ;
350 Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes :
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi ;
Mais il employa trop l'artifice & la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte.
355 J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger ;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
360 Et venger avec moi la querelle des Rois.

Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi ! vous ſervez Valois, &c.

VERS 355. Ce vers & les quatre qui ſuivent ſe trouvent ainſi dans l'édition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruſe & la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte :
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni ſaura le protéger.

VERS 360. Après ce vers, on trouve dans l'édition de

Elifabeth alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut fçavoir quels refforts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un fi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte Renommée 365
De ces revers fanglans m'a fouvent informée;
Mais fa bouche indifcrette, en fa légereté,
Prodigue le menfonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours fes récits peu fidèles,
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles, 370
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui;
Daignez développer ce changement extrême,
Vous feul pouvez parler dignement de vous-même;
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits, 375
Songez que votre vie eft la leçon des Rois.

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureufe hiftoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs! 380
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon fang, les fureurs & la honte?

1723. les huit vers fuivans, dont les quatre premiers font affez peu épiques, les quatre derniers ont été tranfportés au troifième Chant.

La Reine accorda tout à fa noble prière,
De Mars à fes Sujets elle ouvre la barrière;
Mille jeunes Héros vont bien-tôt fur fes pas,
Fendre le fein des mers & chercher les combats.
Effex eft à leur tête, Effex dont la vaillance
Vingt fois de l'Efpagnol confondit la prudence;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deftin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli fa main.

Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
385 Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en Ambaſſadeur.

VERS 384. Il y avait auparavant:

Surtout en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures, &c;

L'Auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvaient être dures pour les Rois de France, ne l'étaient pas pour la Reine Eliſabeth.



CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la Saint Barthelemi.*

REINE, l'excès des maux où la France est livrée, *
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la Religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève & Rome, 5
De quelque nom divin que leur parti les nomme.
J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur,
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si, dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ; 10
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.

* Il n'y a que ce seul Chant dans lequel l'Auteur n'ait jamais rien changé.

VERS 5. Plusieurs Historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, & détestant le crime par-tout où il se trouve.

Pour moi qui, de l'état embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance;
25 On ne m'a jamais vû, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrette main profaner l'encensoir:
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend, sur les cœurs, un pouvoir despotique;
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui, du sang hérétique, arrose les autels,
Et suivant un faux zéle ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi!
25 Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule:
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,

VERS 25. François, Duc de Guise, appellé communément alors le Grand Duc de Guise, était père du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal son frère, jetta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Président de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. » S'ils » me tuent, dit-il à Reinsy, Gentilhomme à lui, prenez » ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à » ma femme; ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent » faire pour me venger. » François II n'osa pas, dit M. de Thou, se souiller de ce crime, & le Duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria: *Le pauvre Roi que nous avons!*

Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vû nos Citoyens s'égorger avec zèle, 30
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, & savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion, 35
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage, en vos Etats, à peine était formé,
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé: 40
Vous regnez, Londre est libre, & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue. 45
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ses fils,
Qui vingt-ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître. 50
Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il regna sans elle.

VERS 45. M. de Castelnau, Envoyé de France auprès de la Reine Elisabeth, parle ainsi d'elle :

» Cette Princesse avait toutes les grandes qualités qui » sont requises pour regner heureusement. On pourrait » dire de son règne ce qui advint au tems d'Auguste lors-» que le Temple de Janus fut fermé, &c. «.

VERS 53. Catherine de Médicis se brouilla avec son

[illegible] la défe[illegible]
[illegible] de leur v[illegible]
[illegible] mon po[illegible]
[illegible]
[illegible] politique,
[illegible] pouvoir de[illegible]
[illegible], convertir les [illegible]
[illegible] les autels,
[illegible] pour g[illegible]
[illegible] que par des hom[illegible]
[illegible] cherch[illegible]
[illegible]
[illegible] moins de [illegible]
[illegible] trop crédule
[illegible] des cieux.
[illegible] furieux,

[illegible] Duc de Guise, appellé c[illegible]
[illegible] Duc de Guise, était père
[illegible] son frère,
[illegible] très-grand[illegible]
[illegible] garde de con[illegible]
[illegible]

[illegible] grand Historien, [illegible]
[illegible] assassiner Ant[illegible]
[illegible] dans la chambre de [illegible]
[illegible] Roi à permettre ce [illegible]
[illegible] avec le cœur hardi, qu[illegible]
[illegible] connoître & ne lai[illegible]
[illegible] l'assassiner.
[illegible] Gentilhomme à lui, [illegible]
[illegible] portez-la à mon fil[illegible]
[illegible] sang ce qu'ils de[illegible]
[illegible] François II n'osa pas, d[illegible]
[illegible] & le Duc de Gui[illegible]
[illegible] le pauvre Roi qu[illegible]
[illegible]

D:

impr
ndu
cap
ces.
n de
us fa
nce
fance
mbea
ouve
ales
fata
expl
de
gu

55 Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie & la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, & la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
60 Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse,
Infidelle à sa Secte, & superstitieuse :
* Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
65 Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise:
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas.
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
70 Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

---

fils Charles IX, sur la fin de la vie de ce Prince, & ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

Vers 58. Dans les Mémoires de la Ligue on trouve une Lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

Vers 61. Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Bastille, & avec un Gentilhomme Breton nommé *Moscoüet*.

Vers 62. Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les Protestans vainqueurs : *Eh bien!* dit-elle, *nous prierons Dieu en Français.*

Même vers. Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

Déja François Second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son pere au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles, plus jeune encore, avait le nom de Roi; 75
Médicis regnait seule; on tremblait sous sa loi:
D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance;
Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son empire nouveau; 80
Elle arma le courroux de deux sectes rivales:
Dreux qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorency, près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière, 85
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise, auprès d'Orléans, mourut assassiné.
Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné,

VERS 82. La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti Catholique & le parti Protestant. Ce fut en 1562.

VERS 84. Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de son tems, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à S. Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de S. Denis par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

VERS 87. C'est ce même François de Guise, cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les Protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot-de-Meré, Gentilhomme Angoumois, le tua par derriere d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

VERS 88. Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père

Trop faible, & malgré lui servant toujours la Reine,
90 Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit & de maître & de père.
95 Son camp fut mon berceau : là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
100 Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin ;
Condé, déja mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie.

---

de Henri IV, était un esprit faible & indécis. Il quitta la Religion Protestante où il était né, dans le tems que sa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne sçut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il était. Il fut tué au siège de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient contre les Protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guise.

VERS 93. Le Prince de Condé dont il est ici question, était frère du Roi de Navarre, & oncle de Henri IV. Il fut long-tems le Chef des Protestans, & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, (depuis Henri III.) Le Comte de Soissons, fils du mort, chercha partout Montesquiou & ses parens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

VERS 107. Gaspard de Coligny, Amiral de France ;

Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.

Le Ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse, 105
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur:
Je lui dois tout, Madame; il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue, 110
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, Ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage:
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros. 115
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, & contre la Fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté; 120
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes, 125
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer, d'un seul coup, les discordes civiles. 130

---

fils de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, & de Louise de Montmorency, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516.

Voyez les remarques suivantes.

La Cour, de ſes faveurs, nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte!
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
135 Ciel! faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!
Coligny, dans ſon cœur, à ſon Prince fidele,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe ocaſion,
140 Qui ſemblait de l'État aſſurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
145 Me prodigua long-tems des tendreſſes de mère,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincère,
Voulait, par ſes avis, ſe regler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
150 Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas! nous eſpérions en jouir plus long-tems.
Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides préſens:
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre.
Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre:
155 Dans l'ombre du ſecret, depuis peu Médicis,
A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux Prince à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
160 Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſœur, il m'appella ſon frère.

VERS 162, Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX,

O nom qui m'as trompé, vains fermens, nœud
fatal!
Hymen, qui de nos maux fus le premier signal!
Tes flambeaux, que du Ciel alluma la colère, 165
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes. 170
Ma mère enfin mourut; pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit. 175
C'était à la faveur des ombres de la nuit:
De ce mois malheureux l'inégale courière,
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots. 180
Soudain de mille cris le bruit épouvantable

---

fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les massacres.

VERS 166. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la Saint Barthelemi; mais Caillart, son Médecin & Desnœuds son Chirurgien, Protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvèrent aucune marque de poison.

VERS 177. Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de Saint Barthelemi en 1572, que s'éxécuta cette sanglante tragédie. L'Amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge appellée l'Hôtel Saint-Pierre, où on voit encore sa chambre.

Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se leve, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités :
185 Il voit briller partout les flambeaux & les armes,
Son Palais embrâsé, tout un peuple en allarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : » Qu'on n'épargne personne ;
190 » C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'or-
» donne «.
Il entend retentir le nom de Coligny ;
Il apperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
195 Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
200 Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs
yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
205 Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.

VERS 192. Le Comte de Téligny avait épousé il y avait dix mois la fille de l'Amiral. Il avait un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissé attendrir à sa vue ; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne.....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. ....
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.

Besme, qui dans la Cour attendait sa victime,
Monte, accourt indigné qu'on diffère son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups,
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant, lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide,
Coligny l'attendait d'un visage intrépide,
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux.

VERS 221. Besme était un Allemand, domestique de la Maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Brétanville.

De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage,
Ne fît trembler son bras, & glaçât son courage.

235 Du plus grand des Français tel fut le triste sort ;
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
240 Conquête digne d'elle, & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

245 Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs :
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
250 Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient le fer en main, les yeux étincelans
Sur les corps étendus de nos frères sanglans.

VERS 236. On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa Cour jouir de ce spectacle horrible. Un des Courtisans disant que le corps de Coligny sentait mauvais, Le Roi répondit comme Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'est point assuré ; mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems écrite de la main de Coligny.

Guise était à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondy, Tavanne, un poignard à la main, 255
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain.
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, & marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris, 260
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toîts embrâsés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrâsés :

VERS 253. C'était Henri, Duc de Guise, surnommé le *Balafré*, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois. Il était fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

VERS 255. Frédéric de Gonzague, de la Maison de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint Barthelemi.

Ibid. Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

Ibid. Gaspard de Tavanne, élevé Page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la Saint Barthelemi, criant : *Saignez, saignez ; la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.* Son fils qui a écrit des Mémoires, rapporte que son père étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le Confesseur lui ayant dit d'un air étonné : *Quoi ! vous ne parlez point de la Saint Barthelemi ? Je la regarde,* répondit le Maréchal, *comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.*

265 Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous même encore à peine vous croirez;
Ces monſtres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
270 Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et, le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de héros indignement périrent!
Renel & Pardaillan, chez les morts deſcendirent:
275 Et vous, brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac & Soubiſe, au trépas condamnés,
280 Défendent quelque tems leurs jours infortunés.

VERS 274. Antoine de Clermont-Rénel, ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le fils du Baron des Adrets, & par ſon propre couſin, Buſſi d'Amboiſe.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

VERS 275. Guerchy ſe défendit longtems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

VERS 279. Marſillac, Comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, & avait paſſé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avait eu quelqu'envie de le ſauver, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laiſſa aller, en diſant: *Je vois bien que Dieu veut qu'il périſſe.*

Ibid. Soubiſe portait ce nom, parce qu'il avait épouſé

Sanglans, percés de coups, & respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête, 285
Médicis à loisir contemplait cette fête;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales. 290
Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le Roi, le Roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées:
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui, 295
Ce Roi, qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.

---

l'héritière de la Maison de Soubise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-longtems & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allèrent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.

VERS. 292. J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé, qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt dix ans, lequel avait été Page de Charles IX, & lui avait dit plusieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avait tiré sur ses Sujets Protestans la nuit de la Saint Barthelemi.

Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain;
300 Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.

Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
305 De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans;
Un lit ſeul enfermait & les fils & le père.
310 Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups préſſés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées:
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années;
315 Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé:
Un inviſible bras armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance;
Son père à ſon côté, ſous mille coups mourant,
320 Le couvrait tout entier de ſon corps expirant,

VERS 305. De Caumont, qui échappa à la Saint Barthelemi, eſt le fameux Maréchal de la Force, qui vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des Mémoires qui n'ont point été imprimés & qui doivent être encore dans la Maiſon de la Force. Il dit dans ces Mémoires, que ſon père & ſon frère furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs; mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

Et du peuple, & du Roi, trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſais-je en ces affreux momens!
Hélas! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du Louvre, & loin du bruit des armes, 325
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroiable! ô funeſte ſommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil:
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques;
Le ſang, de tous côtés, inondait mes portiques; 330
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levèrent,
Je touchais au moment qui terminait mon ſort; 335
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux; 340
Soit qu'enfin, s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'apporta des fers.

Coligny, plus heureux & plus digne d'envie, 345
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous ſurprend: mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie. 350
On eût dit que, du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal.

Tout imita Paris ; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
355 Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi ;
Et des fleuves français les eaux enſanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.



CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le Chef de la Ligue; d'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation de Henri III & de Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Eliſabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUAND l'Arrêt des Deſtins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes,
Le peuple, dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie :
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui, juſques ſur le trône, épouvante les Rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes.

Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère,
20 Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
25 Son sang, à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang français par ses ordres versé ;
Il se sentait frappé d'une main invisible,
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi si jeune & sitôt moissonné,
30 Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France,
D'un Empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
35 Vint saisir dans ces lieux, tout fumans de carnage ;
D'un frère infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce tems avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
40 Avait gagné pour lui les voix de cent Provinces.

VERS 23. Il fut toujours malade depuis la Saint Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

VERS 37. La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier Prince de la race des Jagellons.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie ;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui : 45
Je le plains, je le blâme, & je suis son appui.

Sa gloire avait passé comme une ombre légère ;
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vû plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour. 50
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage :
Il est vaillant, mais faible, & moins Roi que soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant son indolence, 55
De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance ;
Au fond de son Palais, avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes,
Des trésors de la France ils dissipaient les restes, 60
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe & payait leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise, & le peuple inconstant 65
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :

VERS 65. Henri de Guise, le Balafré, né en 1550, de François de Guise & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine, son oncle, au Concile de Trente, & entamé par François, son père.

Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père;
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire:
Qui, mieux que la vertu, ſait regner ſur les cœurs,
70 Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
75 Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la miſère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux:
Il ſavait prévenir la timide indigence;
80 Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence:
Il ſe faiſait aimer des Grands qu'il haïſſait;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait,
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
85 Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien;
Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais Citoyen.

Quand il eut quelque tems eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
90 Du trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte:
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraiſſé de carnage, & fertile en Tyrans.
95 La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques:
L'un n'en poſſédait plus que les frivoles marques;
L'autre, portant partout l'eſpérance & l'effroi,
A peine avait beſoin du vain titre de Roi.
Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe.
100 Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,

Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards éblouis
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête :
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil, 105
Las, & se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restais encore, &, tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir : 110
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras, sans balancer, s'armait pour sa défense:
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guise trop habile, & trop savant à nuire, 115
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystère. 120
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des sectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Eglise & de Dieu : 125
» Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu,
» Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples,
» Sur vos temples détruits il va fonder ses temples;
» Vous verrez dans Paris ses prêches criminels.

Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ses autels, 130
Jusqu'au Palais du Roi l'allarme en est portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.

135 Hélas! le Roi trop faible obéit sans murmure:
Et lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats malgré lui couvrait déja la terre,
140 Et par timidité me déclarait la guerre.

Je plaignis sa faiblesse, & sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les Villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées:
145 Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du Roi.
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
150 Je les défiai tous, & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse;
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse:
Je dois vous épargner des récits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus:
155 Non, ne me privez point, dit l'auguste Princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse & son trépas.

VERS 151. Il y avait dans les anciennes éditions:

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause en ce jour protégea la justice:
Je combattis Joyeuse, il fut vaincu; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras.

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt ni de la majesté que demande un Poëme épique.

L'auteur

L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre. 160
Elle dit : le Héros, à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois, 165
Qui flattaient ſa moleſſe, & lui donnaient des loix,
Joyeuſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne :
Il avait des vertus, &, ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours, 170
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée,
Aurait de Guiſe un jour atteint la rénommée ;
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'Amour,
Il n'eût à m'oppoſer qu'un excès de courage, 175
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,

VERS 165. Anne, Duc de Joyeuſe, avait épouſé la ſœur de la femme de Henri III. Dans ſon ambaſſade à Rome il fut traité comme frère du Roi. Il avait un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop longtems les deux Sécretaires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ſes excuſes en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait ſon armée à celle de Darius, & l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuſe fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'Infanterie nommés *Bordaux* & *Deſcentiers*.

180 Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
185 Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée, en silence, à leurs yeux étendue,
N'offrait, de tous côtés, que farouches soldats ;
190 Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoûtumés au sang & couverts de blessures.
Leur fer & leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
195 Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret, dans leur sein, j'enfonçais cette épée,
200 Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces Courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables.
Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables,
205 Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des Courtisans Français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;

De l'ombre du repos il volent aux hafards,
Vils flatteurs à la Cour, Héros au champ de Mars. 210

Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'apperçus bien-tôt, porté par des soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas:
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore 215
Des baisers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeller cette triste victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire 220
Les cruels monumens de ces affreux succès?
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir 225
L'abîme dont Valois voulait enfin sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs. 230

VERS 221. On voit bien que l'Auteur a changé ces vers à cause de la prononciation de *Français*, qui ne se prononce plus comme on faisait autrefois. Il y avait auparavant:

Des succès trop heureux, déplorés tant de fois:
Mon bras n'est encor teint que du sang des François.

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours *Français*, pour les raisons déjà alléguées dans la Préface de M. Marmontel.

Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
235 Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire,
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abbattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage.
240 L'insensible Valois ressentit cet outrage;
Il voulut, d'un Sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus tems : la tendresse, & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
245 Son Peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut règner.
On s'assemble, on conspire, on répand les allarmes;
Tout Bourgeois est soldat, tout Paris est en armes;
Mille remparts naissans, qu'un instant a formés,
250 Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guise, tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du Peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait, à son gré, mouvoir ce vaste corps.
255 Tout le Peuple au Palais courait avec furie;
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie :

VERS 231. Dans le même tems que l'armée du Roi était battue à Coutras, le Duc de Guise faisait des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuse de Reitres venus au secours de Henri IV, &, après les avoir harcelés & fatigués longtems, il les défit au village d'Anneau.

VERS 251. Le Duc de Guise, à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa, par pitié, le pouvoir de la fuite. 260
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un Sujet.
Quiconque a pû forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter s'il ne veut tout enfraindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi, 265
Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.

VERS 265. Le Cardinal de Guise, frère du Duc, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes pour lui faire une couronne de Moine. Madame de Montpensier, sœur des Guises, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connait la devise de Henri III; c'étaient trois couronnes avec ces mots : *Manet ultima Cœlo*, auxquels les Ligueurs substituèrent ceux-ci ; *Manet ultimâ Claustro.*

On connait aussi ces deux vers Latins :

QUI DEDIT ANTE DUAS, UNAM ABSTULIT; ALTERA NUTAT;
TERTIA TONSORIS EST FACIENDA MANU.

On a trouvé dans la Bibliothèque de feu M. le Premier Président de Mêmes cette traduction de ce Distique :

Valois, qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes posséda.
Bien-tôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ses heureux travaux :
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

Enfin Maître absolu d'un Peuple révolté,
270 Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces tems,
Où, de nos premier Rois les lâches descendans,
275 Déchus presqu'en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur Diadême,
Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs tyrans.

Valois, qui cependant différait sa vengeance,
280 Tenait alors dans Blois les États de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces États:
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas;
De mille Députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile:
285 Car de tant de conseils l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des États, Guise, avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
290 Crut, dans ces Députés, voir autant de Sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque, las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & règner.
295 Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère;
Ne soupçonnant pas même en ce Prince irrité,
Pour un assassinat, assez de fermeté.
Son Destin l'aveuglait, son heure était venue.
300 Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil, en mourant, ne fut point abbaissé

Et ce front que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant, semblait braver son
Maître.
C'est ainsi que mourut ce Sujet tout-puissant, 305
De vices, de vertus, assemblage éclatant;
Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le Peuple épouvanté remplit l'air de ses cris. 310
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'Église à soutenir & son père à venger.
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frère, 315
Mayenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrâsement.

Mayenne, dès longtems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes; 320

VERS 305. Il fut assassiné dans l'anti-chambre du Roi, au Château de Blois, un vendredi 23 Décembre 1588, par Laugnac, Gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des Gardes de Henri III, qu'on nommait les Quarante-cinq. Le Roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Laugnac, leur Capitaine.

VERS 320. On trouve quatre vers dans l'édition de 1723, qui manquent dans les autres. Les voici :

Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
Sur un Chef moins connu n'arrêtait point ses yeux;

Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins ;
Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère.
325 Il servait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
330 Ennemis de leur Maître, esclaves des tyrans.
Il connait leurs talens, il sait en faire usage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux :

Et ce Guerrier si craint que tout un Peuple adore,
Si Guise était vivant, ne serait rien encore.
Il succède, &c.

Il est évident que l'Auteur n'a retranché ces vers que parce qu'il semblaient avilir Mayenne, qui doit être un des Héros du Poëme.

VERS 324. Le Duc de Mayenne, frère puiné du Balafré, tué à Blois, avait été longtems jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

VERS 331. Au lieu de ce vers & des trois suivans, l'édition de 1723 met ceux-ci :

Mais souvent il se trompe à force de prudence,
Il est irrésolu par trop de prévoyance ;
Moins agissant qu'habile, & souvent la lenteur
Dérobe à son Parti les fruits de sa valeur.

Voilà quel est Mayenne & quelle est sa puissance. 335
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du Parti le bouclier terrible;
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'Invincible : 340
Mayenne qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la Ligue, & l'autre en est le bras.

Cependant des Flamands l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran Catholique,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien, 345
Ce Roi, votre ennemi, mais plus encor le mien;
Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle;

VERS 342. *Voyez* la remarque au quatrième Chant, page 112, vers 32.

VERS 343. L'édition de 1723, moins ample que les autres, met ainsi ces vers :

Voilà quel est Mayenne & quelle est sa puissance ;
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien ;
Philippe avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des révoltés la cause criminelle ;
Et Rome qui devrait, &c.

VERS 347. Philippe II, Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait *le Démon du Midi*, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans

Et Rome qui devrait étouffer tant de maux,
350 Rome de la Discorde allume les flambeaux:
Celui qui des Chrétiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
355 Enfin, Roi sans Sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé:
Des malheurs de l'État mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colère;
360 Je n'ai plus, dans Valois, regardé qu'un beau-frère:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage:
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage;

---

secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la Couronne de France à l'Infante Claire-Eugénie, ou à quelque Prince de sa famille.

VERS 349. La Cour de Rome, gagnée par les Guises, & soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles contre la maison Royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier Chant.

VERS 360. Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un Page seulement, malgré les défiances & les prières de ses vieux Officiers, qui craignaient pour lui une seconde Saint-Barthelemi.

Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris. 365
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pû, dans son ame,
Verser, par mon exemple, une si belle flâme ;
Sa disgrace a, sans doute, éveillé sa vertu.
Il gémit du repos qui l'avait abbattu : 370
Valois avait besoin d'un Destin si contraire ;
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours.
Déja du haut des murs de la Ville rebelle, 375
La voix de la Victoire en son camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglais vont bien-tôt sur ses pas,
Fendre le sein des mers & chercher les combats.

Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A, des fiers Castillans, confondu la prudence, 380
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli sa main.

Henri ne l'attend point. Ce Chef, que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête.
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros, 385
Mes Guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre ;
A vos soins généreux mon amitié les livre :
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir. 390
Formés, par votre exemple, au grand Art de la Guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bien-tôt la Ligue expirer sous vos coups.
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous ;

395 Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté,
De Sixte & de Philippe abbaissez la fierté.

Philippe, de son père héritier tyrannique,
400 Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son Palais croit dompter l'Univers.

Sixte au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière;
405 Le Pâtre de Montalte est le rival des Rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;

VERS 379. Robert de Dreux, Comte d'Essex, fameux par la prise de Cadiz sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, & par sa mort tragique arrivée en 1[illegible]1. Il avait pris Cadiz sur les Espagnols, & les avait battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1599, au secours de Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

VERS 405. Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre Vigneron nommé Peretti) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier, il assomma de coups le neveu de son Provincial, & se brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal, il composa en Latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V contre la Reine Elisabeth; cependant il estimait cette Reine & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même :
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur, 410
Dans Londres, dans ma Cour il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever :
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages, 415
Fit voir à l'Océan sa fuite & ses naufrages ;
Du sang de ses Guerriers ce bord est encor teint ;
L'autre se taît dans Rome, & m'estime & me craint.

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise ;
Si Mayenne est vaincu, Rome sera soumise : 420

VERS 415. Cet événement était tout récent ; car Henri IV est supposé voir secrettement Elisabeth en 1589, & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & dispersée par la tempête.

On a fait, dans un Journal de Trévoux, une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la Reine Elisabeth de croire que Rome est complaisante pour les Puissances, puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le Critique ne songeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignait d'avantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet Extrait de Trévoux, dont l'Auteur désavoué & condamné par la plûpart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

Vous ſeul pouvez regler ſa haine ou ſes faveurs.
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs;
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre:
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.



CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

D'Aumale était prêt de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs & fait changer la Fortune.

La Discorde console Mayenne & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où regnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le Monde,
La Seine, avec effroi, voit sur ses bords sanglans
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans il fallait un appui,
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs Légions sortirent:
Le superbe d'Aumale, & Nemours & Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,

15 D'un coupable Parti défenſeurs intrépides,
Épouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides ;
Et ce Roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître ;
20 Un frère de Joyeuſe oſa longtems paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer, tour à tour,
Du ſiècle au fond d'un Cloître, & du Cloître à la Cour ;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
25 Du pied des ſaints Autels arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Éternel il avait conſacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
30 Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,

VERS 20. Henri, Comte de Bouchage, frère puîné du Duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſait à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantaient les Matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il ſe fit Capucin ſous le nom de *Frère Ange*. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le Roi : mais un jour ce Prince étant avec lui ſur un balcon, au-deſſous duquel beaucoup de peuple était aſſemblé : *Mon couſin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraiſſent fort aiſes de voir enſemble un Apoſtat & un Renégat*. Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuſe dans ſon Couvent, où il mourut.

VERS 32. Le Chevalier d'Aumale, frère du Duc d'Au-

Voüs, né du sang Lorrain, si fecond en Héros,
Vous, ennemi des Rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne; 35
Avec eux, sans relâche, il fond dans la campagne:
Tantôt dans le silence & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'Ennemi surpris portant partout la guerre,
Du sang des Assiégeans son bras couvrait la terre. 40
Tels, du front du Caucase ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots,
Les aigles, les vautours, aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux, 45
Dans les bois, sur le pré déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent à grand cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ces combats, de sa gloire enivré;
Aux tentes de Valois il avait pénétré; 50
La nuit & la surprise augmentaient les allarmes,
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes;
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître; 55
Mornay, qui précédait le retour de son Maître,
Voyait déjà les tours du superbe Paris:
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris;
Il court, il apperçoit dans un désordre extrême,
Les soldats de Valois & ceux de Bourbon même: 60

---

male, de la Maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siège de Paris, & inspirait aux habitans sa valeur & sa confiance.

» Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?
» Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez !
» Vous fuyez, Compagnons ! Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
65 Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter, arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient :
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
70 Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,
Il combat, on le suit, il change les destins,
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses
mains.

VERS 72. On trouve dans les premières éditions ces vers-ci :

Soudain pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une course imprévue ;
Il arrive, il combat ; il change les destins ;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Vers son indigne Cloître on voit s'enfuir Joyeuse.
Au milieu des mourans on voit tomber Saveuse.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux ?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux.
Respectez de Henri la valeur invincible ;
Mais il tombe déjà sous cette main terrible :
Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,
Et son sang qui le couvre efface ses appas, &c.

Il y a encore beaucoup de choses corrigées dans ce Chant, & sur-tout la plûpart des comparaisons.

Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent, 75
La Victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives, 80
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas ;
De son front menaçant la terreur les renverse :
Leur Chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ; 85
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems. 90
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage ;
Honteux de vivre encor, il revole au carnage,
Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bien-tôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale. 95
La Discorde le vit & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'élève en l'air, & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable, 100
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O Fille de l'Enfer, Discorde inéxorable!
Pour la première fois tu parus secourable.
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort, 105
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoûtumée aux crimes,
Qui jamais, jusques-là, n'épargna ses victimes.

Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
110 Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
115 Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle;
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri fait profiter de ce grand avantage,
120 Dont le sort des combats honora son courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il presse au même instant ses ennemis surpris:
Il veut que les assauts succèdent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
125 Valois plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les allarmes:
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes:
Tous les Chefs sont unis, tout succède à leurs vœux,
130 Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des Assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant:
135 Ici la fille en pleurs lui redemande un père;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère:
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir;
Ce grand Corps allarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir, ou se rendre;
140 Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre:

VERS. 140. Après ces vers, on lit dans l'édition

Tant le faible Vulgaire, avec légèreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité.
Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue:
Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros, 145
Fait ſiffler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots :
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux & formé ſous mes loix,
Entends ta protectrice & reconnais ma voix. 150
Ne crains rien de ce Peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains:
Tu les verras bien-tôt, ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie, 155
Combattre avec audace, & mourir avec joie.
La Diſcorde auſſitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſûré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les allarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes; 160
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,

---

de 1723, les quatre ſuivans, qui ſont beaux, & méritaient de reſter.

Où ſont ces grands Guerriers, ces fiers ſoutiens des loix,
Ces Ligueurs redoutés qui font trembler les Rois ?
Paris n'a dans ſon ſein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des ſupplices;
Tant le faible Vulgaire, &c.

Il eſt à croire que l'Auteur les a retranchés parce qu'il a craint qu'ils ne ſentiſſent trop la déclamation.

Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sen
Elle applique à ses maux une main salutaire;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence morte
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trép
Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son coura
Des momens dans la guerre il connaît tout
Il presse au même instant ses ennemis surpr
Il veut que les assauts succèdent aux batail
Il fait tracer leur perte autour de leurs m
Valois plein d'espérance, & fort d'un tel
Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit
Il soutient ses travaux, il brave les allarm
La peine a ses plaisirs, le péril a ses char
Tous les Chefs sont unis, tout succède à
[illegible] qui marche devan
Des Assiégés [illegible] les c
[illegible] leur
[illegible] en ce péril p
[illegible] peuple g
[illegible]
[illegible] au tombea
[illegible] & craint p
[illegible] ne peut se
[illegible], on consulte, on ve
[illegible];
Tous [illegible], nul ne veut se d

VERS [illegible]. Après ces vers, on lit

,

196
térent,
lèrent.
vêtu,

en desire, 195
martyre.
entôt leurs

grandeurs.
ée,
ée; 200
ment
tement.
nctuaire,
tère,
ix, 205
Dieux *.
;
les crimes;
les droits.
Rois. 210

ue.

aient dans les

ses crimes à
ses loix

Les épis renversés sur la terre languissent,
Le Ciel s'en obscurcit, les Astres en pâlissent,
165 Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux Peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Éridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
170 Rome jadis son Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le Destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être, en tous les tems, maitresse de la Terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les Rois:
175 L'Univers fléchissait sous son Aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible:
Elle a sû sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits & commander aux cœurs;
Ses avis sont ses loix, ses decrets sont ses armes.

180 Près de ce Capitole, où regnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Émile.
185 Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encensoir.

VERS 186. Il y a dans l'édition de 1723, quatre vers que l'Auteur a sagement supprimés : les voici cependant :

C'est dè-là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique aux Nations par la voix du Grand-Prêtre;
Là, son premier Disciple, avec la Vérité,
Conduisit la Candeur & la Simplicité;

Là, Dieu même a fondé son Église naissante,
Tantôt persécutée & tantôt triomphante :
Là, son premier Apôtre, avec la Vérité,
Conduisit la Candeur & la Simplicité. 190
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abbaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu,
La pauvreté soutint leur austère vertu,
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire, 195
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le Ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée ; 200
La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ, au fond du Sanctuaire,
Placèrent, sans rougir, l'inceste & l'adultère,
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux, 205
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux Dieux *.
On écouta depuis de plus sages maximes ;
On sut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes ;
De l'Église & du Peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre & non l'effroi des Rois. 210

Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au Vatican regnait la Politique ;
Fille de l'Intérêt, &c.

* *Voyez* l'Histoire des Papes.

VERS 210. Voici les vers curieux qui étaient dans les éditions de Londres.

Sous des dehors plus doux la Cour cacha ses crimes ;
La Décence y regna, le Conclave eut ses loix,

Sous l'orgueil impoſant du triple Diadême,
La modeſte Vertu reparut elle-même :
Mais l'art de ménager le reſte des Humains,
Eſt, ſur-tout aujourd'hui, la vertu des Romains.
215 Sixte alors était Roi de l'Égliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices,
220 Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices :
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican règnait la Politique,
225 Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude & la Séduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paraît ſimple & tranquille;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
230 Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe :

La vertu la plus pure y regna quelquefois.
Des Urſins, dans nos jours, a mérité des temples:
Mais d'un tel Souverain la Terre a peu d'exemples,
Et l'Égliſe a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de Paſteurs ſans tache & beaucoup de tyrans.

VERS 215. Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte contrefit ſi bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appellait communément *l'Ane d'Ancône*. On ſait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il regna.

Le

Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures, 235
Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;
Avec un ris malin la flatte, la caresse,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse: 240
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les Peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes loix les loix de son Église.
Je parlais, & soudain les Rois humiliés 245
Du Trône en frémissant descendaient à mes pieds;
Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les États. 250

VERS 250. On sait que, pendant les guerres du treizième siècle, entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert, frère de Saint Louis. Le Parlement de France assemblé répondit au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à déposséder un Souverain, ni au frère d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une Couronne, sur laquelle ni lui, ni le Saint-Père n'avaient aucun droit. En 1570, le Parlement sédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle IN CŒNA DOMINI.

On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI au sujet de la Pragmatique-Sanction; celles qu'il fit à Henri III contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appellait la Maison règnante *génération bâtarde*, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France
Éteint presqu'en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Église, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur;
255 C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir?
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
260 Commençons par la France à ravager la terre;
Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit & soudain s'élance dans les airs.
Loin du faste de Rome & des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
265 Dont l'appareil superbe impose à l'Univers,
L'humble Religion se cache en des deserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
270 Le bandeau du Vulgaire & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais

VERS 263. Dans les premières éditions de Londres;

Ces monstres à l'instant pénétrent un asyle,
Où la Religion solitaire & tranquille,
Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
Passait dans la prière & dans l'humilité
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, &c.

Les éditions de Londres sont bien supérieures.

Aux hypocrites yeux de la foule importune 275
Qui court à ses autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour;
Cette Fille des Cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son Fils ce Héros magnanime: 280
Elle l'en croyait digne, & ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ses desirs.
Soudain la Politique & la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs: 285
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des Humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins. 290

VERS 283. Les premiéres éditions de Londres portent:

Soudain la Politique & la Discorde impie,
Surprennent en secret leur auguste ennemie;
Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
Ils portent sans frémir leurs sacrilèges mains,
Prennent ses vêtemens, & fiers de cette injure,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
C'en est fait, & déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air insinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaste sein de la Sorbonne antique:
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De leurs faux argumens obstinés défenseurs, &c.

D'un air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique :
C'est-là que s'assemblaient ces Sages révérés,
Des vérités du Ciel interprètes sacrés,
295 Qui des Peuples Chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
300 Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ébranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une Mître elle éblouit leur vue :
De l'Avare en secret la voix lui fut vendue ;
305 Par un éloge adroit le Savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens, trahit la Vérité :
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
310 De ces lieux, en pleurant, la Vérité s'enfuit.

VERS 310. Il y avait dans les premières éditions :

On brise les liens de cette obéissance,
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Discorde aussi-tôt, de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce Decret inhumain, &c.

VERS 315. Le 17 Janvier de l'an 1589, la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Decret, par lequel il fut déclaré que les Sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fèvre, Doyen, & quelques-uns des plus sages refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Decret que la tyrannie de la

Alors, au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
» L'Église fait les Rois, les absout, les châtie :
» En nous est cette Église, en nous seuls est sa loi,
» Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi.
» Sermens jadis sacrés, nous brisons votre chaîne. 315
A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce Decret odieux :
Chacun jure par elle & signe sous ses yeux.
Soudain elle s'envole, & d'Église en Église,
Annonce aux Factieux cette grande entreprise ; 320
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les Cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces Spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la Religion reconnaissez les traits, 325
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis. 330
Il est tems de sortir de l'ombre de vos Temples ;
Allez d'un zèle saint répandre les exemples :
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée, 335
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du sang des Enfans d'Israël.

Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les Ordres Religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la Maison Royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la Maison de Lorraine avait eu le dessus, se seroit-on rétracté ?

Que dis-je ? où sont ces tems, où sont ces jours prospères,
340 Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères ?
C'était vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras,
Coligni par vous seuls a reçu le trépas :
J'ai nagé dans le sang, que le sang coule encore.
Montrez-vous, inspirez ce Peuple qui m'adore.

345 Le Monstre au même instant donne à tous le signal ;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle ;
L'étendart de la Croix flottait au milieu d'elle ;
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
350 Semblent à leur révolte associer les Cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles Soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargés leurs bras ;
355 Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice,
Suit, au milieu des flots d'un Peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
360 La méprise en secret, & tout haut l'autorise ;
Il sait combien le Peuple, avec soumission,
Confond le Fanatisme & la Religion ;

VERS 349. Dès que Henri III & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des Moines endossèrent la cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cents Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

Il connait ce grand art aux Princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du Vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit, 365
Le Sage s'en indigne & le soldat en rit:
Mais le Peuple excité jusques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance & de joie:
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur. 370
Ainsi l'Ange des Mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde a choisi seize séditieux,
Signalés par le crime entre les Factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle, 375
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse; 380

VERS 373. Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans sa petite Histoire de France : mais on les nomma les Seize à cause des seize quartiers de Paris, qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires, & à la tête desquels ils avaient mis d'abord seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy-le-Clerc, Gouverneur de la Bastille, ci-devant Maître en fait d'armes; la Bruyere, Lieutenant particulier; le Commissaire Louchard; Emmonot & Morin, Procureurs; Oudinet, Passart, & Sénaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette question obscure & dangereuse du pouvoir qu'une Nation peut avoir sur son Roi. Je dirai en passant que Sénaut était père du P. Sénaut, cet homme éloquent qui est mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France.

Et jusques sous le dais par le Peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés;
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
385 Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes:
Ainsi dans les fureurs de ces embrâsemens,
390 Qui changent les Cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb que les feux amolissent,
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obscurcissent.
Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion;
395 La soif de s'aggrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pancher la balance;
Son Temple était sans tache, & la simple équité
Auprès d'elle, en fuyant, cherchait sa sûreté.
Il est dans ce saint Temple un Sénat vénérable,
400 Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre son Peuple & lui.
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
405 Le seul bien de l'État fait son ambition,
Il hait la tyrannie & la rébellion:
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
410 Connait Rome, l'honore & la sait réprimer.

VERS 382. Les Seize furent longtems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la Chambre du Duc: *Ceux qui l'ont fait, pourraient bien le défaire.*

Des tyrans de la Ligue une fière cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte:
Bussy les conduisait; ce vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,

VERS 413. Le 16 Janvier 1589, Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu Gouverneur de la Bastille, & le chef de cette faction, entra dans la Grand'-Chambre du Parlement suivi de cinquante satellites: il présenta au Parlement une Requête ou plûtôt un ordre pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maison Royale. Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti; il les y fit jeûner au pain & à l'eau pour les obliger à se racheter plûtôt de ses mains. Voilà pourquoi on l'appellait le grand pénitencier du Parlement.

Même VERS. Il y avait dans l'édition de Londres:

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur;
Il s'avance au milieu de l'auguste Assemblée,
Par qui des Citoyens la fortune est reglée:
» Magistrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat,
» Le Peuple assez longtems opprimé par vous-mêmes,
» Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
» Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
» Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé:
» Je vous défends ici d'oser le reconnaître;
» Songez que désormais le Peuple est votre maître.
» Obéissez. « Ces mots prononcés fierement
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le Sénat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir garde un noble silence.

415 Entre & parle en ces mots à l'auguste Assemblée ;
Par qui des Citoyens la fortune est réglée :
» Mercénaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébéiens, qui pensez être tuteurs des Rois ;
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales
420 » Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vé-
» nales,
Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix ;
» Obéissez au Peuple, écoutez ses Decrets.
» Il fut des Citoyens avant qu'il fût des Maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos
» ancêtres.
425 » Ce Peuple fut longtems par vous-même abusé,
» Il s'est lassé du Sceptre, & le Sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans
» doute,
» Ces mots de *plein pouvoir* qu'on hait & qu'on
» redoute.
» Jugez au nom du Peuple, & tenez au Sénat,
430 » Non la place du Roi, mais celle de l'État.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels, dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
435 Attendaient fièrement, sur leur siège immobiles,
Les Gaulois & la Mort avec des yeux tranquilles.
Bussy plein de fureur, & non pas sans effroi :
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi. . . . . .
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
440 Ce Chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide,
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,
445 Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

Muſe, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Pôtier cet homme juſte, & vous, jeune Longueil, 450
Vous en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançaient les années;
Tout le Sénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil Peuple en triomphe eſt mené
Dans cet affreux Château *, Palais de la vengeance, 455
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces Factieux ont changé tout l'Etat;
La Sorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables? 460
Qui ſont ces Magiſtrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon, Larcher, Tardif, honorables victimes,

VERS 449. De Thou, Auguſtin de Thou, Préſident, oncle du célèbre Hiſtorien. Scarron était le biſayeul de Scarron connu par ſes Poëſies, & par l'enjouement de ſon eſprit.

Nicolas Potier de Novion, ſurnommé de Blanc-Ménil, parce qu'il poſſedait la Terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Baſtille avec les autres, mais empriſonné au Louvre & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

* La Baſtille.

VERS 464. En 1591, un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Briſſon, homme très-ſçavant, & qui faiſait les fonctions de Premier Préſident en l'abſence d'Achille de Harlay, Claude Larcher, Conſeiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conſeiller au Châtelet, furent pendus à une poûtre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Côme, furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans ſa maiſon, ayant avec lui pluſieurs Prêtres qui ſervaient d'Archers.

415 Entre & parle en ces mots à l'auguste Assemblée ;
Par qui des Citoyens la fortune est règlée :
» Mercénaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébéiens, qui pensez être tuteurs des Rois ;
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales
420 » Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vé-
» nales,
Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix ;
» Obéissez au Peuple, écoutez ses Decrets.
» Il fut des Citoyens avant qu'il fût des Maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos
» ancêtres.
425 » Ce Peuple fut longtems par vous-même abusé,
» Il s'est lassé du Sceptre, & le Sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans
» doute,
» Ces mots de *plein pouvoir* qu'on hait & qu'on
» redoute.
» Jugez au nom du Peuple, & tenez au Sénat,
430 » Non la place du Roi, mais celle de l'État.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels, dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
435 Attendaient fièrement, sur leur siège immobiles,
Les Gaulois & la Mort avec des yeux tranquilles.
Bussy plein de fureur, & non pas sans effroi :
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi. . . . . .
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
440 Ce Chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide,
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,
445 Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains ;
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

Muse, redites-moi ces noms chers à la France.
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier cet homme juste, & vous, jeune Longueil, 450
Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançaient les années;
Tout le Sénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil Peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux Château *, Palais de la vengeance, 455
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces Factieux ont changé tout l'Etat;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables? 460
Qui sont ces Magistrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,

VERS 449. De Thou, Augustin de Thou, Président, oncle du célèbre Historien. Scarron était le bisayeul de Scarron connu par ses Poësies, & par l'enjouement de son esprit.

Nicolas Potier de Novion, surnommé de Blanc-Ménil, parce qu'il possedait la Terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

* La Bastille.

VERS 464. En 1591, un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Brisson, homme très-sçavant & qui faisait les fonctions de Premier Président en l'absence d'Achille de Harlay, Claude Larcher, Conseiller aux *Enquêtes*, & Jean Tardif, Conseiller au Châtelet, furent pendus à une poûtre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. *Il est* à remarquer que Hamilton, Curé de saint Côme, *furieux* Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif *dans sa* maison, ayant avec lui plusieurs Prêtres *qui servaient* d'Archers.

465 Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.
Cependant la Discorde au milieu des mutins,
470 S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout sanglans des Peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
475 Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste Patrie avançant les ruines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et partout les débris, le carnage & les morts.



CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

Les Assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits Infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des Rebelles ;
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient les remparts.

VERS 1. Ce vers, dans l'édition de 1723, est précédé des huit vers suivans, retranchés dans les autres éditions.

De la Noblesse Anglaise une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la première fois,
S'étonnait, en marchant, de servir sous nos Rois :
Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie ;
C'est-là qu'ils soutenaient l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Cependant s'avançaient, &c.

5 Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence,
D'un Peuple mutiné la farouche insolence,
Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours;
La Victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
10 Sixte, Philippe, Rome éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'Univers:
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les Assiégés d'un secours nécessaire.
15 Ses soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos Cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée,
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
20 Leur préparait un maître au lieu d'un allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles Habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
25 Pardonnez si ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux séduits la criminelle histoire:
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Église a de tout tems produit des Solitaires,
30 Qui, rassemblés entr'eux, sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des Mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
35 Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les Humains qu'ils auraient pû servir.
Les autres à l'État rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Église, ont monté dans les chaires;

Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs. 40
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un païs s'est plaint de leurs intrigues:
Ainsi chez les Humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie, 45
Ont vû longtems leur gloire en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet ordre respecté fleurissait dans la France, 50
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément dans la retraite avait, dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage:
Esprit faible & crédule en sa dévotion, 55
Il suivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints Autels,
Il fatiguait les Cieux de ses vœux criminels. 60
On dit que tout souillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière:
» Dieu qui venges l'Église & punis les tyrans,
» Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans,
» Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains » impures, 65
» Favoriser le meurtre & bénir les parjures?

VERS 53. Jacques Clément, de l'Ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de Prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

» Grand Dieu! par tes fléaux, c'est trop nous
» éprouver.
» Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
» Détourne loin de nous la mort & la misère;
70 » Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.
» Viens, des Cieux enflâmés abaisse la hauteur,
» Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur;
» Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflâmée
» Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée;
75 » Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
» Tombent comme la feuille éparse au gré des
» vents;
» Et que sauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
» Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs
» Cantiques «.

La Discorde attentive en traversant les airs,
80 Entend ces cris affreux, & les porte aux Enfers.
Elle amène à l'instant de ces Royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'Empire des Ombres.

VERS 81. Après ce vers on lit dans l'édition de 1723.

Les Enfers sont émus de ces accens funèbres:
Un Monstre en ce moment sort du fond des ténèbres,
Monstre qui de l'abîme & de ses noirs Démons,
Réunit dans son sein la rage & les poisons;
Cet Enfant de la Nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, sait embellir les vices,
Sait donner, par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands les plus nobles couleurs.
C'est lui qui, sous la cendre & couvert d'un cilice,
Saintement aux Mortels enseigne l'injustice.

Il vient, le FANATISME est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire, 85
Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

C'est lui qui dans Rabah, sur les bords de l'Arnon,
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc, leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes. 90
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems ; 95
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il criait aux Payens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens. 100
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Église ;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étaient, les fit Persécuteurs.
Dans Londre il a formé la Secte turbulente, 105
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.

VERS 87. Pays des Ammonites, qui jettaient leurs enfans dans les flâmes au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.

VERS 96. Teutatès était un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

VERS 106. Les Enthousiastes, qui étaient appellés

Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux;
Ces buchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
310 Pour n'avoir point quitté la foi de leurs Ancêtres.
Toujours il revêtait, dans ſes déguiſemens,
Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la Nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
315 L'Audace & l'Artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'État, & le Roi de ſon maître,
Et qui toujours puiſſant, même après ſon trépas,
320 Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête:
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois,
325 Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
330 La Superſtition, la Cabale inquiette,
Le faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte & l'ouvrent à l'inſtant.

INDÉPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.

Même VERS. Il y avait dans la première édition de Londres:

Dans Londre il inſpira ce Peuple de Sectaires,
Trembleurs, Indépendans, Puritains, Unitaires.

Il entre, & d'une voix majestueuse & fière :
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière ;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte & pour encens, 135
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuissans ?
Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris ; 140
Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter ;
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée. 145
Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie ; 150
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Église :
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
Que dis-je ? il le commande, il t'instruit par ma voix, 155
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :

VERS 134. On imprima à Paris & on débita publiquement en 1589, une relation du martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on assûrait qu'un Ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le Tyran.

Cet écrit se trouve dans la Satyre MÉNIPPÉE.

VERS 140. Frère Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud, quelques personnes qui se défiaient de lui l'épièrent pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article Judith.

Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France,
Et ſi de ces deux Rois tes Citoyens ſauvés,
160 Te pouvaient.... Mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains.

165 Le Fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.

Trop aiſément trompé, le jeune Solitaire
170 Des intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent;
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiſſant;
Et plein du Monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.

175 Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paiſible bonheur.
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence:
Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés;
180 Ses ſacrilèges vœux au Ciel ſont adreſſés;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche: ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
185 Remplis d'un ſaint reſpect aux portes le conduiſent,
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,

VERS 180. Il jeûna, ſe confeſſa & communia avant de partir pour aller aſſaſſiner le Roi.

Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grand cris le vengeur de la France;
Et l'encens à la main l'invoquent par avance. 190
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas, 195
Et baisaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle, & le Chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs;
Le crime a ses Héros, l'erreur a ses Martyrs; 200
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous sommes;
Souvent des scélérats ressemblent aux grands-hommes.

Mayenne dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer:
De ce crime odieux son prudent artifice 205
Songe à cueillir le fruit sans en être complice;
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que de Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide, 210
Des Seize en même tems le sacrilège effort
Sur cet évènement interrogeait le Sort.

VERS 201. Il y a dans la première édition de Londres:

On ne distingue point le vrai zèle & le faux;
Comme la Vérité, l'Erreur a ses Héros.

Jadis de Médicis l'audace curieuſe
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,
215 Approfondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le Peuple imbécille,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Épris du merveilleux, amant des nouveautés,
220 S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau;
225 C'eſt là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrilèges mains ont mêlé ſur l'autel
A des noms infernaux le nom de l'Éternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées;
230 Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées;

VERS 213. Catherine de Médicis avait mis la magie ſi fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé *Séchelles*, qui fut brûlé en Grève, ſous Henri III, pour *ſorcellerie*, accuſa douze cents perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étaient pouſſées ſi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvait partout des hommes aſſez ſots pour ſe croire magiciens, & des Juges ſuperſtitieux qui les puniſſaient de bonne foi comme tels.

VERS 230. L'édition de 1723 met ainſi ce vers & les ſuivans :

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtères,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractères;

Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux
Qui, proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions 235
Ont rempli dès longtems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang;
De Valois ſur l'Autel ils vont percer le flanc. 240
Avec plus de terreur & plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image;
Et penſent que la mort, fidelle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la prière au blaſ- 245
phême:
Il invoque l'abîme, & les Cieux, & Dieu même,

Des vaſes pleins de ſang & de ſerpens affreux:
Le Prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux
Qui, proſcrits ſur la terre & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misère profonde, &c.

Mais il eſt aiſé de voir que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci ſont beaucoup plus parfaits.

VERS 224. Pluſieurs Prêtres Ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui repréſentaient Henri III & le Roi de Navarre: ils les mettaient ſur l'autel, les perçaient pendant la Meſſe quarante jours conſécutifs, & le quarantième jour les perçaient au cœur,

VERS 245. C'était, pour l'ordinaire, des Juifs que l'on ſe ſervait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne ſuperſtition vient des ſecrets de la Cabale dont

Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers ;
Et le feu de la Foudre & celui des Enfers.

Tel fut, dans Gelboa, le secret sacrifice
250 Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnait la bouche impie ;
255 Ou tel, chez les Romains, l'infléxible Atéïus
Maudit, au nom des Dieux, les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse ;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
260 Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la Nature ;
De ces antres muets sort un triste murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
265 Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
Apparait à leurs yeux sur un char de victoire ;
Des lauriers couronnaient son front noble & serein
Et le sceptre des Rois éclatait dans sa main :
L'air s'embrâse à l'instant par les traits du tonnerre,
270 L'autel couvert de feux tombe, & fuit sous la terre

---

les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine d Médicis, la Maréchale d'Ancre & beaucoup d'autres em ployerent des Juifs à ces prétendus sortilèges.

VERS 255. Atéïus, Tribun du Peuple, ne pouvan empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes porta un brâsier ardent à la porte de la ville par o Crassus sortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant des Divinités infernales.

E

Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu, du haut de son trône, avait compté ses jours, 275
Il avait loin de lui retiré son secours;
La mort impatiente attendait sa victime:
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp Royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son Roi; 280
Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et révéler au Roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe longtems;
On craint sous cet habit un funeste mystère. 285
Il subit, sans allarme, un examen sévère:
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun, dans ses discours, croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître. 290
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux;
Il observe à loisir la place de ses coups,
Et le mensonge adroit qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix 295
S'adresse au Dieu puissant qui fait regner les Rois;
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi; 300

VERS 299. Potier, Président du Parlement, dont il est parlé ci-devant.

Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos Sujets, & confond les Ligueurs.
305 Dieu qui, bravant toujours les puissans & les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,
310 Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les Cieux d'un si prompt changement,
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle & payer ton service?
315 En lui disant ces mots, il lui tendait les bras :
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on avance, on s'écrie;
Mille bras sont levés pour punir l'assassin :
320 Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;

Villeroi, qui avait été Sécretaire d'Etat sous Henri III, & qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du Roi par le Duc d'Epernon.

VERS 301, Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc.

Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de ce Magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non. C'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance, & c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait surprise au Premier Président de Harlay: autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe.
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre, 325
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion!
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion;
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître, 330
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible Solitaire égara la raiſon.

Déjà Valois touchait à ſon heure dernière;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumière;
Ses Courtiſans en pleurs autour de lui rangés, 335
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincères, ou feintes.
Quelques-uns que flattait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement; 340
Les autres qu'occupait leur crainte intereſſée,
Pleuraient, au lieu du Roi, leur fortune paſſée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles, 345
Sont aiſément émus dans ces momens horribles;
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié;
En vain ſon intérêt combattait ſa pitié;
Ce Héros vertueux ſe cachait à lui-même
Que la mort de ſon Roi lui donne un Diadême. 350

Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appéſantis qu'allait fermer la mort;
Et touchant, de ſa main, ſes mains victorieuſes:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes,

355 L'Univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, regnez, & vengez-moi.
Je meurs, & je vous laisse, au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû,
360 Jouissez de ce bien par vos mains défendu:
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne;
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir, de vos mains, son culte & son Autel.
365 Adieu: régnez heureux, qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la Ligue, & vous voyez ses coups;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
370 Juste Ciel! épargnez une vertu si rare.
Permettez ... A ces mots, l'impitoyable mort
Vient fondre sur sa tête & termine son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie;
375 De cent cris de victoire ils remplissent les airs:
Les travaux sont cessés, les Temples sont ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.

VERS 371. Henri III mourut de sa blessure le troisième d'Août, à deux heures du matin, à Saint-Cloud, mais non point dans la même maison où il avait pris, avec son frère, la résolution de la Saint Barthélemi, comme l'ont écrit plusieurs Historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du tems de la Saint Barthélemi.

VERS 378. Il y avait dans toutes les éditions, & même

Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un Héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui. 380
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Égliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican, ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau Monde encor plus puiſſant qu'eux?
Déjà quelques guerriers, funeſtes politiques, 385
Plus mauvais Citoyens que zélés Catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reſte enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cauſe des Rois, redouble encor ſon zèle. 390
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que long-tems la Victoire a conduits ſur ſes pas,

---

dans celle de 1751, les vers ſuivans qui terminaient le Chant.

Inſenſés qu'ils étaient! ils ne découvraient pas
Les abîmes profonds qu'ils creuſaient ſous leurs pas;
Ils devaient bien plûtôt, prévoyant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères;
Ce vainqueur, ce Héros qu'ils oſaient défier,
Henri du haut du Trône allait les foudroyer.
Le Sceptre dans ſa main rendu plus redoutable;
Annonce à ces mutins leur perte inévitable;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux;
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et certains déſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

Mais il n'y a pas de comparaiſon entre ce morceau & celui de la préſente édition.

De la France incertaine ont reconnu le Maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
395 Ces braves Chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre :
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre :
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
400 C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.

Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des Héros de mon ſang me rendra l'héritage;
Les Pairs, & l'huile ſainte, & le ſacre des Rois,
Font les pompes du Trône & ne font pas mes droits.
405 C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves Ancêtres.
Le champ de la Victoire eſt le temple, où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique; & bien-tôt il s'apprête
410 A mériter ſon Trône en marchant à leur tête.



CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III, les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la Ville; l'Assemblée des Etats se sépare: ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts: description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.

C'Est un usage antique & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le Trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le Peuple, au même instant, rentre en ses premiers droits; 5
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix:
Les États assemblés, organe de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance;
Ainsi, de nos Ayeux les augustes decrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets. 10
La Ligue audacieuse, inquiette, aveuglée,
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée,

VERS 12. Comme on a plus d'égard, dans un Poëme épique, à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III, les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Et croit avoir acquis, par un assassinat,
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'État.
15 Ils pensaient, à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être:
20 Et qu'enfin, tel qu'il soit, le Français veut un Maître.
Bien-tôt à ce Conseil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambassadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
25 Ils marchent vers le Louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces États tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
30 De nos antiques Pairs augustes successeurs;
Qui près des Rois assis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là de nos Parlemens les sages Députés
Ne défendirent point nos faibles libertés.
35 On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire;
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là le Légat de Rome est d'un siège honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:
40 » Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Osent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
On s'assemble, & déja les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.

Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux. 45.
L'un des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare
Qu'il est tems que les lys rampent sous la tiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monachal, 50
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les Autels & qui les deshonore,
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Égorge les Mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables 55
Où la Terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie. 60
Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au Trône de nos Rois.
Ce rang manquait encore à sa vaste puissance;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur, 65
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier se lève & demande audience:
La rigide vertu faisait son éloquence.

VERS 50. L'INQUISITION, que les Ducs de Guise voulurent établir en France.

VERS 67. Potier de Blanc-Mény, Président du Parlement, dont il est question dans le quatrième & le cinquième Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. *Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaicteur*, lui dit-il: *mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.*

Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
70 Potier fut toujours juste & pourtant respecté.
Souvent on l'avait vû, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
75 Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des Matelots;
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
80 Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paroissait Potier dictant ses justes loix,
Et la confusion se taisait à sa voix.
» Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême:
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
85 » Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
» Et je le choisirais si je pouvais choisir.
» Mais nous avons nos loix, & ce Héros insigne,
» S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
90 Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage:
» Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
95 » En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître:
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
» Pour soutenir leur Trône, & non pour l'usurper.

VERS 75. On ne trouve pas ces vers dans les premieres éditions.

» Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre ;
» Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre ; 100
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'État que le Ciel a changé ;
» Périſſe avec Valois votre juſte colère ;
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère :
» Le Ciel, ce juſte Ciel, qui vous chérit tous deux, 105
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
» Qui, le fer à la main.... Malheureux, arrêtez : 110
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de Saint Louis, parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos Autels briſer les fondemens ?
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'inſtruire ; 115
» Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'empire.
» Il ſait dans toute ſecte honorer les vertus,
» Reſpecter votre culte, & même vos abus.
» Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
» Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes. 120
» Comme un Roi, comme un Père, il vient vous gouverner ;
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
» Tout eſt libre avec lui ; lui ſeul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendu Juges de votre Maître ?
» Infidèles Paſteurs, indignes Citoyens ! 125
» Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens,
» Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient ſans murmurer ſous un Maître idolâtre,
» Expiraient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauds,
» Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux ! 130

» Eux ſeuls étaient Chrétiens, je n'en connais point d'autres.
» Ils mouraient pour leurs Rois, vous maſſacrez les vôtres.
» Et Dieu que vous peignez implacable & jaloux,
» S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.
135 A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre;
Ils repouſſaient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées,
140 Quand ſoudain mille voix juſqu'au Ciel élancées
Font partout retentir, avec un bruit confus:
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.
Les nuages épais que formait la pouſſière,
Du Soleil dans les champs dérobaient la lumière.
145 Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la Terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
150 Les orages fougueux parcourent l'Univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne & marchait vers Paris.
155 Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées
160 De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,

Punir ses assassins, vaincre ses ennemis, 165
Et rendre heureux son Peuple après l'avoir soumis.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des États consternés le Conseil se sépare :
Mayenne au même instant court au haut des remparts,
Le Soldat rassemblé vole à ses étendarts : 170
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâti la fureur & la crainte, 175
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos Palais dorés se perdent dans les nues, 180
Etaient de longs hameaux de remparts entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts, 185
Des mains des Assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages ;
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés ; 190
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage, 195
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux,
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.

On entendait gronder ces bombes effroyables,
200 Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;
Il la brise, & la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
205 Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le Soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
210 Des noirs torrens de souffre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'est par-là qu'à son Trône il brûle de courir.
215 Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'Enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes:
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
220 S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme & stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.

VERS 200. C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un Ingénieur Italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos Arts sont dûs aux Italiens.

VERS 223. Il y avait dans les dernières éditions:

D'un œil ferme & stoïque il ne voit dans la guerre,
Qu'un châtiment affreux des crimes de la Terre.

Mais l'Auteur a préféré l'autre leçon. La rime est moins riche: mais le sens est plus fort, & en ce cas il n'y a pas à balancer.

Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit, 225
Condamne les combats, plaint son Maître & le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts : 230
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent :
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes, 235
Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ; 240
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts,
Ce Roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux, la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle :
Le Soldat à son gré sur ce funeste mur, 245
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la Terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur. 250
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la Victoire incertaine, 255
Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine.
Les Assiégeans surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, & cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages. 260

Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage;
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
265 Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems;
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois;
270 Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos Rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit regner leurs ayeux.
275 Eſſex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-Dieux:
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
280 Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient enſemble.

Ange qui conduiſez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pancha des Cieux la balance éternelle?
285 Longtems Bourbon, Mayenne, Eſſex & ſon rival,
Aſſiégeans, Aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage;
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus,
290 Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes conſternées;

Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux
Soutiennent quelque tems ſon choc impétueux ;
Mais bien-tôt renverſant ſa barrière impuiſſante, 299
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante ;
Déracine, en paſſant, ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hyvers, & qui touchaient les Cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyant dans les campagnes : 300
Tel Bourbon deſcendait à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés ;
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles ;
Il moiſſonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur, 305
Égarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain. 310
Du Soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; ſon vol impétueux
Pourſuivait l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, & ſa valeur l'emporte, 315
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.

Comme il parlait ainſi, du profond d'une nue ;
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue. 320
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les aîles des vents,
De la Divinité les vives étincelles
Étalaient ſur ſon front des beautés immortelles :
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe & d'horreur. 325
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage,

Ravager ton pays, tes temples, mes trésors;
330 Égorger tes sujets, & regner sur des morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre;
Le Soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son cœur,
335 Semblable à l'Océan qui s'appaise & qui gronde:
O fatal habitant de l'invisible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
Je suis cet heureux Roi que la France révère,
340 Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père:
Ce Louis, qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis, dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louis, qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime.
Dieu sur ton Trône un jour te conduira lui-même.
345 Dans Paris, ô mon fils! tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui m'envoie.
Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux:
350 Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;

VERS 336. Il y a dans l'Edition de 1727;

O fatal habitant de l'invisible monde,
Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abîme, ou descends-tu des Cieux?
Que viens-tu m'annoncer? que dois-je faire encore?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre?
Es-tu mon mauvais Ange, ou bien mon défenseur?

Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable, 355
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Étrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête. 360
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste & tranquille :
Français, s'écria-t-il, & toi, fatale Ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & sans foi, 365
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainsi que l'astre auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horison brille d'un feu plus doux;
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous, 370
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire,
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes loix.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable! 375
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable;
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir,

Vers. 376. On sait combien d'illustres prisonniers d'Etat les Cardinaux de Richelieu & de Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade, le Sécretaire d'Etat *le Blanc* était prisonnier dans ce Château, & il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

Ces Ministres, ces Grands, qui tonnent sur nos
têtes,
380 Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour;
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bien-tôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres;
385 Et cacher aux Mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.



CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS transporte Henri IV en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Destins, sa postérité, & les grands hommes que la France doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la Terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, & l'autre est l'Espérance.

Tout le commencement de ce Chant est entièrement différent dans l'édition de 1723; le voici :

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs,
Un silence profond regnait dans l'Univers.
Henri près d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes;
Un Héros descendu de la voûte des Cieux,
Ministre de Dieu même, apparut à ses yeux.
C'était ce Saint guerrier, qui, loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons.
Sur sa tête éclatait un brillant Diadême;

L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus, sans force, sans ressorts,

Au front du nouveau Prince, il le posa lui-même.
Recevez-le, dit-il, de la main de Louis,
Acceptez-moi pour père, & devenez mon fils.
La vertu qui toujours vous guida sur ma trace;
Du tems qui nous sépare a rapproché l'espace;
Je reconnais mon sang que Dieu vous a transmis;
Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
Mais ce Sceptre, mon fils, ne doit point vous suffire;
Possédez ma sagesse ainsi que mon Empire.
C'est peu qu'un vain éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile;
Des humaines vertus récompense fragile.
D'un bien plus précieux osez être jaloux;
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils! votre vertu guerrière,
Comme sous son appui, marcher à sa lumière?
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems
Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans!
Que vous éprouverez de foiblesses honteuses!
Et que vous marcherez dans des routes trompeuses!
Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les destins.
Henri crut à ces mots, dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment pénétrer la carrière;
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un Pole à l'autre, & diviser les airs.

Vient par un calme heureux ſecourir la Nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ; 10
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos deſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs :
Mais aux Mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidèle joie ;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui : 15
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louis près de Henri tous les deux les appelle :
Approchez vers mon fils, venez, couple fidèle.
Le Sommeil l'entendit dans ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais. 20
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les Songes fortunés, enfans de l'Eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis en ce moment prenant ſon Diadême, 25
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même :
Regne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils,
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis :
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire ;
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon Empire. 30
C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile ;
Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit, 35
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins,
Vole au ſein de Dieu même, & remplis tes deſtins. 40
L'un & l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment traverſent la carrière :

Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un Pole à l'autre, & diviser les airs;
45 Et telle s'éleva cette nue embrâsée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Élisée,
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
50 Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,

VERS 49. On trouve immédiatement après, dans l'édition de Londres de 1727.

Parmi ces tourbillons que, d'une main féconde,
Disposa l'Eternel aux premiers jours du monde,
Est un globe élevé dans le faîte des Cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profânes yeux.
C'est-là que le Très-Haut forme à sa ressemblance,
Ces esprits immortels, enfans de son essence,
Qui soudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps & peupler l'Univers.
Là sont, après la mort, nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées;
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein;
D'une course rapide elles volent soudain.
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
Lorsque les Aquilons, messagers des hyvers,
Ramènent la froidure, & sifflent dans les airs;
Ainsi la mort entraîne en ces lieux redoutables,
Des mortels passagers les troupes innombrables.

Luit

Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons & les ans, 55
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse;
Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui. 60
Au-delà de leur cours, & loin de cet espace,
Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des Soleils sans nombre, & des mondes sans
fin;
Dans cet abîme immense, il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside. 65
C'est-là que le Héros suit son céleste guide;
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent les corps, & peuplent l'Univers;
Là sont, après la mort, nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées. 70
Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore;
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs: 75
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

VERS 58. Que l'on admette, ou non, l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain que les globes célestes s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paraissent s'attirer & s éviter.

La Mort auprès de lui, fille affreuse du Tems ;
80 De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les Disciples profânes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encor aveugles sectateurs ;
85 Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiègent de glaçons les mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'Erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
90 A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète.
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.

VERS 84. En Perse, les Guèbres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une image du Créateur.

VERS 92. Il y a, dans l'édition de 1727, après ce vers :

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans châtiment restent sans récompense ;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui même il plaça si loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuste Maître,
Sur les chrétiennes loix, qu'ils n'ont point pû connaître ;
Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs ;
Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
La Nature ici bas, sa fille & notre mère,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire :

Éclairés à l'instant, ces morts, dans le silence,
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend & connait tout, 95
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le Trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux Mortels. 100
» Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé les yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
» Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste Maître, 105
» Sur la loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pû connaître ?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
» Partout il nous instruit, partout il parle à nous;
» Il grave en tous les cœurs la loi de la Nature,
» Seule à jamais la même, & seule toujours pure. 110
» Sur cette loi, sans doute, il juge les Payens,
» Et, si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.
Tandis que du Héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrette vue,

De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir;
Mais pure en notre enfance & par l'âge altérée,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée,
Elle pleure, & ses cris que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes & dans la nôtre est fort supérieur à tous ces morceaux.

115 Aux pieds du Trône même une voix s'entendit ;
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit ;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du Mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le Chœur des immortels se tut pour l'écouter ;
120 Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre;
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
125 *Mais il punit aussi toute erreur volontaire;*
Mortel, ouvre les yeux, quand son Soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité,
Est, par un tourbillon, dans l'espace emporté,
Vers un sejour informe, aride, affreux, sauvage,
130 De l'antique Cahos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chef-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bien-faisans.
Sur cette terre horrible, & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
135 La Mort, l'affreuse Mort & la Confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée ! & quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
140 Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme,
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.

VERS 144 Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'Enfer fût au centre de la terre, ainsi

Là git la sombre Envie à l'œil timide & louche, 145
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans;
Triste amante des morts, elle hait les vivans:
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît & s'admire; 150

---

qu'il était dans la Théologie Payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

VERS 145. Au lieu de ce vers, & des onze suivans; voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

D'abord, de tous côtés s'offrent sur leur passage,
Le Désespoir, la Mort, la Fureur, le Carnage:
Et ces vices affreux suivis par les douleurs,
Formés dans les Enfers, ou plûtôt dans nos cœurs;
L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
Qui d'abord, en rampant, se cache & s'humilie,
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpens, & porte le trépas;
L'Avarice au teint pâle, & la Haine & l'Envie,
Le Mensonge, & sur-tout sa sœur l'Hypocrisie,
Qui les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage & son venin;
Le Faux Zèle étalant, &c.

Et, s'il m'est permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis à leur place, soit dans les éditions de Londres, soit dans celles de 1737. & 1740.

N. B. Il n'y a qu'à comparer, on verra, si M. Langlet ne se trompe pas.

La Faiblesse au teint pâle, aux regards abbattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De Trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
155 La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur:
Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur;
Le Faux Zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
160 A l'aspect de Henri paraissent consternés.
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie:
Quel mortel, disaient-ils, par ce Juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

165 Le Héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas: Ciel! qu'est-ce que je voi!
L'assassin de Valois! ce monstre devant moi!
Mon père! il tient encor ce couteau parricide,
170 Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels,
Osent de son portrait souiller les saints Autels,
Que la Ligue l'invoque & que Rome le loue,
Ici dans les tourmens l'Enfer les désavoue.

VERS 173. Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire où l'on aurait dû prononcer l'Oraison funèbre de Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'Eucharistie. Le Cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un Bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce Moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLÉMENT.

Mon fils, reprit Louis, de plus sevères loix 175
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie;
Plus ils étaient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis. 180
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagères,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flatteurs mercénaires,
De qui la complaiſance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la Vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs ſupplices; 185
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à ſa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu tyrans:
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écraſe. 190
Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Thrône avili, fantômes impuiſſans.
Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres:
Il remarque ſurtout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs, 195
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'ineſtimable prix des vertus de nos Pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaiſirs, & couchés ſur les fleurs, 200

VERS 199. Au lieu de ce vers & des ſept qui le ſuivent, en voici huit autres qu'on lit dans l'édition de 1723.

Le ſujet révolté, le lâche adulateur;
Le Juge corrompu, l'infâme délateur;

Sans fiel & ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe ?
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaiſans, vous, amis des vertus,
205 Qui par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe ?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
210 Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?

Ceux même qui, nourris au ſein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleſſe;
Ceux qui, livrés ſans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfin de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers ſont tournés :

Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, &c.

On voit, par tous ces différens changemens, avec quelle extrême attention & avec quelle ſévérité l'Auteur a revu ſon ouvrage. C'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

Heureux ! s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas! trop libre, avait daigné ravir 215
Le pouvoir malheureux de lui désobéir.

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains : 220
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
Prodi ue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans ;
Mais ici c'est un Père il punit ses enfans ;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse, 225
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux éternels comme lui.

Il dit, & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'Innocence. 230
Ce n'est plus des Enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue ;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs ; 235
La Volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats, tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré, 240
Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.

VERS 228. On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expressément dans Virgile.

De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
Ils desirent sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
245 Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges;
Là sont les vrais Héros; là vivent les vrais Sages;
Là sur un Trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
250 Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre & leur donne des loix.
Ce Roi qu'à nos Ayeux donna le Ciel propice,
Sur son Trône avec lui fit asseoir la Justice;
255 Il pardonna souvent, il regna sur les cœurs,
Et des yeux de son Peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidèle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle,
Tendre ami de son Maître, & qui, dans ce haut rang,
260 Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le Peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits;
Revenez, heureux tems, sous un autre Louis.

265 Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,

VERS 251. LOUIS XII est le seul Roi qui ait eu le surnom de *Père du Peuple*.

VERS 257. Sur ces entrefaites mourut GEORGES D'AMBOISE, qui fut justement aimé de la France & de son Maître, parce qu'il les aimait tous deux également. MEZERAY, *Grande Histoire*.

La Trimoüille, Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin, le deſtructeur & le vengeur des Rois;
Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone,
La honte des Anglais, & le ſoutien du Trône. 270

VERS 267. Parmi pluſieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOUILLE, ſurnommé le VAILLANT, qui portait l'Oriflamme, & qui refuſa l'épée de Connétable ſous Charles VI.

Ibid. CLISSON, (le Connétable de) ſous Charles VI.

Ibid. MONTMORENCY. Il faudrait un volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'Etat par cette Maiſon.

Ibid. GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

VERS 268. GUESCLIN. (le Connétable du Gueſclin.) Il ſauva la France ſous Charles V, conquit la Caſtille, mit Henri de Tranſtamare ſur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Caſtille.

VERS 269. BAYARD. (Pierre du Terrail ſurnommé le *Chevalier ſans peur & ſans reproche.*) Il arma François I Chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

Ibid. JEANNE D'ARC (connue ſous le nom de *la Pucelle d'Orléans*,) ſervante d'hôtellerie, née au village de Domremy-ſur-Meuſe, qui ſe trouvant une force de corps & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiegne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme ſorciere par un Tribunal Eccléſiaſtique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer ſon courage.

VERS 270. L'édition de 1723 met ici une longue ſuite de vers que l'Auteur a ſupprimé dans les autres éditions; les voici donc.

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance & reconnait ſon fils.

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère:
Mais, enfans de l'Église, ils ont chéri leur mère:
275 Leur cœur simple & docile aimait la vérité:
Leur culte était le mien; pourquoi l'as-tu quitté?
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le Palais des Destins devant lui se présente:
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
280 Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le Tems, d'une aîle prompte, & d'un vol insensible,
Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible;
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux destinés aux humains.

Le Héros attendri tombe aux pieds de son père,
Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère,
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
Et ses premiers travaux, & ses derniers exploits;
Tous les Héros en foule accouraient à sa voix;
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en silence,
Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le Saint guerrier poursuivant ses desseins:
Suivez mes pas, dit-il, au temple des Destins;
Avançons, il est tems de vous faire connaître,
Les Rois & les Héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déja vous voyez les remparts,
Et ses portes d'airain, &c.

Sur un autel de fer un livre inexplicable, 285
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière ; 290
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même elle agit par son choix, 295
Et souvent aux Destins pense donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la Grace
Fait sentir aux Humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embrâser ton cœur. 300
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses ! 305
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi !

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?
Elle entre à tout moment & s'écoule sans cesse. 310
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des siècles à venir ces vivantes images
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les tems, 315
Aux yeux de l'Éternel à jamais sont présens.

Le Destin marque ici l'instant de leur naissance;
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
320 Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, leur mort.

Approchons-nous, le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils:
325 Il soutiendra longtems la gloire de nos lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère;
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs-de-lys
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
330 Ils tiennent sous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne;
Tous deux sont revétus de la Pourpre Romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
Il les prend pour des Rois..... Vous ne vous trompez pas,
335 Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbître:
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la Fortune & de la Politique,
340 Marcheront à grands pas au pouvoir despotique:
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami:
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage;
L'autre aux flots irrités opposant son courage;

VERS 341. Le Cardinal de Mazarin fut obligé de sortir du Royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il gouvernait; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours malgré ses ennemis, & même malgré le Roi, qui était dégoûté de lui.

Des Princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie, 345
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi dans le second rang, le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse Abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ; 350
Bienfaicteur de ce Peuple, ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger ;
Semblable à ce Héros confident de Dieu-même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême,
Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux 355
Est aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels respects ! jamais Roi dans la France
N'accoutuma son Peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé ;
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé. 360
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses ;
De vingt Peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie & plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la Nature 365
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amène les Beaux-Arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;

VERS 351. Le Peuple, ce monstre féroce & aveugle, détestait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer son corps ; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère & respectable.

* Louis XIV.

Les Muses à jamais y fixent leur empire;
370 La toile est animée & le marbre respire.
Quels Sages, rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'Univers & lisent dans les Cieux,
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la Nature entière?
375 L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la Vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi, puissante Harmonie,
Art charmant, qui polit la Grèce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
380 Et tes sons, souverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous savez vaincre & chanter vos conquêtes:
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un Peuple de Héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
385 A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour-à-tour la terreur & l'appui de son Maître;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.

VERS 372. L'ACADEMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

VERS 385 & 87. LOUIS DE BOURBON, appellé communément *le Grand Condé*, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems; tous deux ont gagné de grandes victoires & acquis de la gloire, même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille; & celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage. 390
Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

VERS 390. Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit ensuite, sans murmurer, au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué son bien, & n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

VERS 391. Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier selon sa nouvelle manière, trois cens places anciennes, & en a bâti trente-trois; il a conduit cinquante-trois siéges, & s'est trouvé à cent quarante actions. Il a laissé douze volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

Idem. Il y avait dans les éditions précédentes :

Ce Héros dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des Vertus & des Arts.

VERS 394. FRANÇOIS HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de *Luxembourg*, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR, frère de Louis XIV, & remporta en chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Bastille & reçut mille dégoûts des Ministres.

495 Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune Prince *, en qui la majesté
500 Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
La Mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y monter.
505 O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?

VERS 395. On s'était proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du Maréchal de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue & celle du premier Hocstet. Il est à remarquer qu'il occupa, dans cette bataille, le même terrein ou se posta depuis le Duc de Marlboroug, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux, cette grande victoire du second Hocstet, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin, en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siège de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstad au nom du Roi, avec le même Prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.

* Feu Monsieur le Duc Bourgogne.

Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son règne eût été trop heureuse ; 410
Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son Peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis 415
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils!
Un faible rejetton * sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfans de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau, 420
De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,

---

* Ce Poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

VERS 422. Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

De l'Empire Français douce & frêle espérance :
O vous qui gouvernez les jours de son enfance ;
Vous, Villeroi, Fleury, conservez sous nos yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux,
Conduisez par la main son enfance docile :
Le sentier des vertus à cet âge est facile :
Age heureux où son cœur, exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression ;
Où d'une Cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire :
Age heureux, où lui-même ignorant son pouvoir,
Vit tranquille & soumis aux règles du devoir.
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître ;
Qu'il songe qu'il est homme, en voyant qu'il est Maître ;

Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
425 Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se connaître :
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est Maître :
Qu'aimé de ses Sujets, ils soient chers à ses yeux :
Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
430 Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière ;
Que les Arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes ?
435 Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,
Le Commerce t'appelle & t'ouvre ses trésors.

Qu'attentif aux besoins des Peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
Qu'il aime à pardonner, qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense ;
Qu'il ne permette pas qu'un Ministre insolent
Change son règne aimable en un joug accablant ;
Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chérisse les loix,
Bien pur, présent du Ciel & peu connu des Rois ;
Et que digne en effet de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, Henri quatre & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'Auteur a retranché ici n'est pas moins bien que ce qu'il a mis en sa place.

Maintiens l'ordre & la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur 440
* Un Héros que de loin poursuit la calomnie,
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie ;
Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du sein des voluptés ;
Par des ressorts nouveaux, sa politique habile 445
Tient l'Europe en suspens, divisée & tranquille.
Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans :
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître ;
Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être. 450
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
O mon père, quel est ce spectacle nouveau ? 455
Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à vos genoux vient demander des Rois :
C'est un de nos neveux qui leur donne des loix. 460

---

* Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

VERS 449. Il y a dans l'édition de 1727,

Malheureux toutefois, dans le cours de sa vie ;
D'avoir reçu du Ciel un trop vaste génie.

C'était-là une vérité dure.

Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement,
Craignez encor, craignez ce grand événement.
465 Oui, du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître :
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut être.
O Rois nés de mon ſang ! ô Philippe ! ô mon fils !
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis !
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux Politiques,
470 Allumer les flambeaux des diſcordes publiques ?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermèrent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.
475 L'Aurore cependant au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le Palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres :
Les Songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince, en s'éveillant, ſent au fond de ſon cœur
480 Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte ;
Dieu rempliſſait ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi, quand le vengeur des Peuples d'Iſraël
Eut ſur le Mont Sina conſulté l'Eternel,
485 Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

VERS 469. Dans le tems que ceci fut écrit, la branche de France & la branche d'Eſpagne ſemblaient déſunies.



CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

DES Etats dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,

Voici le commencement de ce Chant dans l'édition de 1723.

Paris toujours injuste, & toujours furieux,
De la mort de son Roi rendait graces aux Cieux.
Le Peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de sa vaine espérance :
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Trembla dans ses Etats pour la première fois ;
Il voyait des Bourbons les forces réunies,
Du Thrône sous leurs pas les routes applanies,

Ils avaient confirmé, par leurs decrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans diadême,
10 Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un Peuple obéïssant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle:
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,

Un Chef infatigable & plein de fermeté,
Instruit par le travail & par l'adversité,
Et qui pouvait bien-tôt, conduit par la vengeance;
Reporter dans Madrid les malheurs de la France;
Il crut qu'il était tems d'envoyer un secours
Demandé si longtems & différé toujours.
Des rives de l'Escaut sur les bord de la Seine;
Le malheureux d'Egmont vint se joindre à Mayenne.

Presque tous ces vers sont retranchés dans les autres éditions.

VERS 9. Il se fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & du Royaume de France.

VERS 15. LES LORRAINS. Le Chevalier d'Aumale, dont il est si souvent parlé, & son frère le Duc, étaient de la Maison de Lorraine.

CHARLES EMMANUEL, DUC DE NEMOURS, frère utérin du Duc de Mayenne.

LA CHASTRE était un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appellait des bâtards qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur Père. En effet, la Chastre fit la paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

Et

Et l'inconſtant Joyeuſe, & Saint Paul & Briſſac :
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns, en tremblant, ſemblaient porter leurs
pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats ; 25
Mais ces mêmes combats, leur ſang & leurs bleſſures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſ- 15
ſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les Cieux,
Yvre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vûe : 30
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou
mourir.
D'Aumale le premier ſe leve à ces paroles :
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles :

VERS 16. JOYEUSE eſt le même dont il eſt parlé au quatrième Chant. *Voyez la remarque.*

SAINT-PAUL, Soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guiſe, fils du Balafré.

BRISSAC s'était jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit qu'il n'était bon ni ſur terre, ni ſur mer. Il négocia depuis ſecrettement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de Maréchal de France.

35 Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours
Demandé ſi long-tems, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés,
40 Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
45 Tout le peuple au-devant court en foule avec joie,
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoie.
C'était le jeune Egmont, ce guerrier obſtiné,
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
50 Son pere, qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut ſur l'échaffaud, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois;
Le fils, courtiſan lâche, & guerrier téméraire,
Baiſa long-tems la main qui fit périr ſon pere,

VERS 47. Le Comte D'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le fils étant reſté dans le parti de Philippe II, Roi d'Eſpagne, fut envoyé au ſecours du Duc de Mayenne à la tête de dix-huit cents lances. A ſon entrée dans Paris, il reçut les complimens de la Ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans ſon diſcours les louanges de l'Amiral d'Egmont ſon père : *Ne parlez pas de lui*, dit le Comte, *il méritait la mort*, *c'était un rebelle*; paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cauſe.

Servit, par politique, aux maux de son pays, 55
Persécuta Bruxelle & secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au secours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi. 60
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'état!

Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure, 65
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:

VERS 64. Il manque ici quatre vers qui sont dans l'édition de 1723, & qu'on doit restituer.

Henri, loin des remparts de la Ville allarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée;
Attirant sur ses pas Mayenne & ses Ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

N. B. L'Auteur les a retranchés afin que ces mots; *loin des remparts*, ne nuisissent pas à l'unité du lieu.

VERS 65. Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

VERS 66. Après ce vers on lit les suivans dans l'édition de 1723, dont la plûpart sont changés dans les autres éditions.

Là, souvent les Bergers, conduisant leurs troupeaux,
Du son de leur musette éveillaient les échos:
Là, les Nymphes d'Anet, d'une course rapide,
Suivaient le Daim léger & le Chevreuil timide;

La guerre avait long-tems respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissaient ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
70 Au milieu des horreurs des discordes civiles:
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité;
Et sous leurs toîts de chaume, à l'abri des allarmes;
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
75 Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent,
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
80 Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;

Les tranquilles Zéphirs habitaient sur ces bords;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est-là que le Destin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées;
Cérès, en un moment, vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons:
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent,
Dans le fond des forêts les Nymphes se cachèrent;
Le Berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits ;
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime, 85
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & respire la guerre. 90
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers :
D'Aumont, qui sous cinq Rois avait porté les armes ;
Biron, dont le seul nom répandait les allarmes ;
Et son fils jeune encore, ardent, impétueux, 95
Qui depuis .... mais alors il était vertueux ;

VERS 88. JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la Chambre, & de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne Maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II, François II, Charles II, Henri III & Henri IV.

VERS 89. HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, Grand-Maître de l'Artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait à Ivry le corps de réserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand, aprés la victoire : *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron ; & Biron, ce que devait faire le Roi.* Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592, au siège d'Epernay.

VERS 90. CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal & Duc & Pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la cour de l Bas-

Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime;
Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon
100 Mérita dans Sedan la puissance & le nom,

---

tille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échaffaud.

VERS 90. On voit dans l'édition de 1726 ce qui suit.

Sanci, brave guerrier, Ministre, Magistrat,
Estimé dans l'Armée, à la Cour, au Sénat;
La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angenne;
Et ce fier ennemi de la Pourpre Romaine;
Mornay dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraissait Givry, Noailles & Feuquieres;
Le malheureux de Nesle, &c.

Ces vers méritent d'être conservés.

VERS 91. ROSNY, depuis Duc de SULLY, Sur-Intendant des Finances, Grand-Maître de l'Artillerie, fait Maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite & d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix.

CRILLON était surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à ce Crillon que Henri le Grand écrivit : *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques & tu n'y étais pas..... Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers.*

VERS 93. HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France. Henri le

Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière, 105
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont sa fière Maitresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse : 110
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre Reine & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille, & Clermont & Feu-
quières,

Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sedan en 1591. La nuit de ses nôces le Maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette Souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Fédéric Maurice, Duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plûtôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut, en échange de sa Souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses & moins de puissance.

VERS 107. CLAUDE, Duc de la TRIMOUILLE, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage, une ambition démesurée, de grandes richesses, & était le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry ; Feuquieres & de Nesle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguières ;
115 D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du Roi lisaient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
120 Dans son cœur étonné cherche envain sa vertu.
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice ;
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
125 Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
130 Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
135 Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe ;
Tel paroissait Egmont : une noble fureur
140 Eclate dans ses yeux, & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déja de sa prochaine gloire ;
Il croit que son destin commande à la victoire :

VERS 108. LESDIGUIERES. Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple Soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.

Hélas ! il ne sçait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance, 145
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence :
» Vous êtes nés Français, & je suis votre Roi,
» Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi ;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce pannache éclatant qui flotte sur ma tête ; 150
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même tems 155
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus des deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ; 160
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde ;
Et l'Afriquain tremblant craint la chûte du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas,
Déja de tous côtés porte un double trépas :
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre, 165
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,

VERS 142. On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry : *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.*

VERS 160. La bayonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-tems après. Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.

Rassemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.

On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage,
170 Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
175 La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, & se fait un chemin.
180 Le grand Mornay le suit, toujours calme & serein,
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie :
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
De la terre & des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;

VERS 174. DU PLESSIS MORNAY eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

VERS 175. Il y avait dans l'édition de 1727, & les autres :

Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie ;
Ici, près de ce bois, Mayenne est arrêté,
D'Aumale vient à nous ; marchons de ce côté :
Ainsi, dans la mêlée, il l'assiste, il l'escorte.

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs,

Ou, tel que du vrai Dieu les miniſtres terribles, 185
Ces puiſſances des Cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides, 190
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin;
Aux chefs des légions il les porte ſoudain;
L'Officier les reçoit; ſa troupe impatiente
Règle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps, 195
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revole au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains. 200
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée:
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée,
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort & ne la donne pas.

De Turenne déja la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée. 205
D'Ailly portait partout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans; 210
C'eſt un jeune héros à la fleur de ſes ans,
Qui dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière:

VERS 206. Cet épiſode eſt bien moins orné & moins touchant dans les premieres éditions.

215 D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des Amours, il sortait de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux allarmes.
Ce jour, sa jeune épouse en accusant le Ciel,
220 En détestant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma son tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux,
Ce front si plein de grace, & si cher à ses yeux.

225 Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts & les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie, & de sang colorée,
230 S'élancent, loin des rangs, d'une course assurée,
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues;
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
235 Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent sur les vents:
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, & les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers par un subit effort,
240 Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & sanglante étaient à ses côtés:
Malheureux, suspendez vos coups précipités;

Mais un destin funeste enflamme leur courage, 245
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas:
Le fer qui les couvrait, brille, & vole en éclats,
Sous leurs coups redoublés leur cuirasse étincelle,
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle; 250
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux, 255
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière;
Son casque auprés de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage, ô desespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse: hélas! c'était son fils. 260
Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteste à jamais sa coupable victoire, 265
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'Univers.
Là, soit que le Soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde, 270
Sa voix faisait redire aux echos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords: 275
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts...

Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vûe.
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
280 Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant,
Le regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.

285 Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires;
290 Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés?
Quel héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
295 D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux;
Arrêtez, revenez... Lâches, où courez-vous?
Vous, fuir? vous, compagnons de Mayenne & de Guise?
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
300 Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
305 La fortune avec lui revient d'un pas rapide;
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;

Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière ;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière : 310
Percé de coups lui-même, il est prêt de périr...
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir :
Un trépas si fameux, une chûte si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon sut bientôt le danger, 315
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en Maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil. 320
Henri de l'amitié sentit les nobles flâmes :
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes !
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide, 325
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide.
Biron, qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi, fait un dernier effort ;

VERS 309. L'édition de 1727 porte ce qui suit :

Que vois-je ? c'est ton Roi qui vole à ton secours,
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite.
Il arrive, il paraît comme un Dieu menaçant :
D'Aumale, à son aspect, recule en frémissant :
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie ;

Il rappelle à sa voix les restes de sa vie,
330 Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie.
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidele.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
335 Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrâse les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus, d'Aumale est excité;
340 Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros, sur lui seul il s'élance;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
345 Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
350 Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent,
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible;

VERS 322. Le Duc de BIRON fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Française que Henri le Grand lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut aisément être déplacé.

Il eſt comme un rocher qui menaçant les airs, 355
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourrait exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage ?
O vous, mânes ſanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix. 360
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidelle,
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux.

Long-tems, cet étranger, trompé par ſon courage, 365
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage :
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire :
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire. 370
Comme il diſait ces mots ; un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air.

VERS 358. Voici les vers qui ſe trouvent à la ſuite de celui-ci dans l'édition de 1723.

Egmont, courtiſan lâche & ſoldat téméraire,
Eſclave du tyran qui fit périr ſon père ;
Malheureux, il oſait, ſur un bord étranger ;
Chercher dans les combats la gloire & le danger ;
Et de ſes fers honteux chériſſant l'infamie,
Il n'oſait point venger ſon père & ſa patrie.
Il parut, le Héros le fit tomber ſoudain,
Le fer étincelant, &c.

L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
375 D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui;
Qu'ils défendent sa cause, & combattent pour lui;
Que la nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
380 Il triomphait déja d'avoir versé son sang.
Le Roi, qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger, son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
385 Loin de le retarder, sa blessure l'irrite,
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain,
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent,
390 Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent;
Et son ame en courroux s'envola chez les morts.
Où l'aspect de son pere excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,

VERS 387. Il y avait dans la première édition & dans celle d'Evreux:

Sur son corps tout sanglant, le Roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance:
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, & son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas:

Sa mort anéantit votre vertu guerrière ;
Pour la première fois vous connûtes la peur. 395

L'étonnement, l'esprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée :
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée ;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus. 400
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, & demandent des fers.
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite, 405
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,

Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie :
La Ligue en pâlissait, la guerre était finie ;
Mais d'Aumale & Saint-Paul accourent à l'instant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ? au moment même une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
C'est ainsi qu'autrefois dans ces tems fabuleux,
Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux,
Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats sanglans aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des Mortels furieux,
Par un fer sacrilège, oser blesser les Dieux.

Mais ce que l'Auteur y a substitué est incomparablement mieux.

Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
410 Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
415 D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamans, la fortune & les Cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
420 Vivez pour réparer sa perte & son malheur:
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemble ce qui reste.
Suivez-moi l'un & l'autre, aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramassez les débris:
425 De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
430 A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.

Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

435 Henri, victorieux, voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.

Des Cieux, en ce moment, les voûtes s'entr'ou-
vrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis, au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ; 440
Vint voir comme il sauroit user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups :
Les Captifs, en tremblant, conduits en sa pré-
sence, 445
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de
grace,
Où regnaient à la fois la douceur & l'audace. 450
Soyez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un maître ;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être.

VERS 445. Voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Vivez, s'écria-t-il, Peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre & non pas vous détruire ;
C'est la seule vertu qui doit nous désarmer.
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats, il fléchit leur courage ;
Ce n'est plus ce lion, &c.

455 Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
460 Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'on plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
Et s'honorant déja du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
465 Le tranquille vainqueur a cessé le carnage,
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion, qui tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang:
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
470 Enchaîne la tempête & console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
475 Et sur tous leurs dangers & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un Père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai, comme du faux, la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle légère,
Plus prompte que le tems, vole au-delà des mers,
480 Passe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers;
Ce monstre, composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute & la crédulité,

De sa brillante voix, trompette de la gloire, 485
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse ;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse. 490
O malheureux Paris! infidèles Ligueurs,
O citoyens trompés! & vous, prêtres trompeurs,
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre, en ce moment, vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits; 495
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer,
En cachant sa disgrace il croit la réparer : 500
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle.
Mais, malgré tant de soins, la vérité cruelle
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche & glaçait tous les cœurs.

La Discorde en frémit & redoublant sa rage : 505
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France. 510
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême;
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui 515
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.

Elle dit; & ſoudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
40 Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.



CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION *du Temple de l'Amour. La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de* HENRI IV. *Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame* D'ESTRÉE, *si célèbre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son Armée.*

SUr les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les tems:
La Nature en posa les premiers fondemens;

VERS 3. Cette description du Temple de l'Amour & la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la Scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les Peuples de l'Isle de Chypre ont de tout tems passé pour être abandonnés à l'Amour, de même que la Cour de Rome a eu la reputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent.

Et l'Art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrthes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
10 Et les fruits de Pomone & les présens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
15 De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence,
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
20 Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maitresses,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faiblesses.

VERS 11. Au lieu des huit vers qui sont ici, on trouve les suivans dans l'édition de 1723.

Dans ces climats charmans habite l'indolence;
Les Peuples paresseux, séduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appésantis qu'énerve le repos;
Dans un loisir profond, aux soins inaccessible;
La mollesse entretient un silence paisible:
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille Amans, &c.

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire, 25
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues. 30
La molle Volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs, 35
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux! 40
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre:
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle & livide, 45
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La Haine & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide. 50
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est-là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,

55 Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne avec un souris, ou la paix ou la guerre,
Et répandant partout ses trompeuses douceurs,
60 Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

65 La Discorde soudain, conduite par la Rage,
Ecarte les Plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang & les yeux enflammés:
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
70 Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles?
Ah! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
75 Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans,
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendarts flottans de tous côtés,
80 Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.

VERS 56. Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers:

Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en sa faible main les destins de la terre.

Encôre une victoire, & mon trône est en poudre;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course. 85
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber, sans effort, Hercule aux pieds d'Omphale. 90
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,
Préferer Cléopatre à l'empire du monde?
Henri te reste à vaincre après tant de guerriers: 95
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers,
Va du myrthe amoureux ceindre sa tête altiére;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien;
Viens, ma cause est la tienne, & ton regne est le mien. 100
Ainsi parlait ce monstre, & la voute tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées; 105
Il fend des vastes cieux les voutes azurées;
Et précédé des Jeux, des Graces, des Plaisirs,
Il vole aux champs Français sur l'aîle des Zéphirs.
Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troie. 110

VERS 110. L'édition de 1723 met ainsi ce vers:

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
115 Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
120 De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt, quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours,
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.
125 Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les Plaisirs & les Graces
130 Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi, prêt d'en partir pour un plus grand dessein,

VERS 122. VAUCLUSE, *Vallisclausa*, près de Gordes en Provence, célebre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

VERS 128. ANET fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce Château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre ;
Mille jeunes guerriers à travers les guerêts, 135
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vûe une joie inhumaine,
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés ;
Il parle, on voit soudain les élémens armés. 140
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les aquilons, à ses ordres fidèles, 145
Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs aîles ;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour ;
La Nature en gémit, & reconnaît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide : 150
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres ;
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés 155
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux, dont la vapeur maligne & passagère
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la Fortune, en ces tristes climats,
D'une illustre mortelle avait conduit les pas. 160
Dans le fond d'un château, tranquille & solitaire,
Loin du bruit des combats, elle attendait son père,
Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri suivi les étendarts.

165 D'Estrée était son nom ; la main de la Nature
De ses aimables dons la combla sans mésure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarse on vit paraître
170 Celle qui des Romains avait dompté le maître,

VERS 165. GABRIELLE D'ESTRÉE, d'une ancienne Maison de Picardie, fille & petite-fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre, écrite par une Princesse de Conti.

VERS 167. L'édition de 1723 met ainsi ces deux vers :

Jamais rien de plus beau ne parut sous les Cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.

VERS 170. CLEOPATRE allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de soie. Cléopatre était habillée comme on représentait alors la Déesse Vénus, ses femmes représentaient les Nymphes & les Graces ; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cidnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la Déesse.

Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Venus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux, 175
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux;
Semblable en son printems à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein. 180

L'Amour, qui, cependant, s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre:
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois;
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
On a vû, lui dit-il, sur la rive prochaine, 185
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle; 190
Que n'esperait-il point, aidé de tant d'appas?
Au-devant du Monarque il conduisit ses pas.

On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperduement amoureux. PLUTARQUE.

VERS 191. Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers & de quelques suivans.

Au-devant du Monarque il conduisit ses pas;

L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la Nature :
195 L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des
vents,
Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans ;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable ;
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
200 Qui fait fuir les Amours & même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

205 Il fait plus, (à l'Amour tout miracle eſt poſſible),
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrthes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
210 A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe :
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
215 Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.

Armé de tous ſes traits, préſent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inſpire ce trouble & ces émotions,
Que forment, en naiſſant, les grandes paſſions.

Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants. 220
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiette & pousse des soupirs :
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites, 225
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Prés de lui, la bergère oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle était attirée. 230
Elle avait à combatre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros & l'Amour.

Quelque temps, de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rapelle;
Une invisible main le retient malgré lui. 235
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

VERS 238. Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos,
Les folâtres Plaisirs désarmer ce Héros;
L'un tenait sa cuirasse, encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en voyant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtoit les charmes,
Son absence en son camp répandait les allarmes,
Et ses chefs étonnés, ses soldats abat[illegible]s &c.

Loin de lui, cependant, tous ses chefs étonnés,
240 Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : hélas! qui l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire?
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déja vaincus.

245 Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence.
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
250 Pour y trouver un Sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Ou du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
255 L'Ange heureux des Français fixa son vol divin,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay : c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire;
Ainsi qu'elle guida, chez des Peuples payens,
260 Marc-Auréle ou Platon, la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami, que philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours;
265 Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
270 Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée

Un cryſtal toujours pur & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay, conduit par la Sageſſe,
Part, & vole en ces lieux où la douce molleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains, 275
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens & rempliſſaient ſes jours. 280

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay la Sageſſe ſévère;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur:
Mais Mornay mépriſait ſa colère & ſes charmes, 285
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrthe amoureux, aſyle du myſtère, 290
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas;
Il languiſſait près d'elle, il brulait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'alterait les charmes;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui font les plaiſirs des amans. 295
Ils ſentaient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmaient ce Héros: 300

L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée;
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.

305 La Discorde de loin insulte à sa faiblesse;
Elle exprime en grondant sa barbare allégresse:
Sa fiere activité ménage ces instans.
Elle court de la Ligue irriter les serpens;
Et tandis que Bourbon se repose & sommeille,
310 De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin, dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence;
Le sage en l'abordant garde un morne silence;
315 Mais ce silence même, & ses regards baissés
Se font entendre au Prince & s'expliquent assez.
Sur ce visage austère, où regnait la tristesse,
Henri lût aisément sa honte & sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
320 Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère:
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi:
Je t'ai vû, c'en est fait, & tu me rends à moi,
325 Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie:

VERS 320. Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

Tout autre eût, d'un censeur, haï le front sévère.
Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire;
Viens, le cœur de ton Prince, &c.

De ce honteux repos fuyons l'ignominie.
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire, 330
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A cès mots généreux, Mornay connut son maître ;
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous de la France entière auguste défenseur, 335
Vous, vainqueur de vous même, & Roi de votre cœur ;
L'amour à votre gloire ajoûte un nouveau lustre :
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit : le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ses adieux ! 340
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
Il part : en ce moment d'Estrée évanouie 345
Reste sans mouvement, sans couleur & sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts,
L'amour qui l'apperçoit, jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à son empire une Nymphe si belle, 350
N'éfface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras ; & bientôt cette amante
Rouvre à sa douce voix sa paupiere mourante,
Lui nomme son amant, le redemande en vain, 355
Le cherche encor des yeux, & les ferme soudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;

D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
360 Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.

Mornay, toujours ſévère & toujours infléxible,
Entraînait cependant ſon Maître trop ſenſible.
La Force & la Vertu leur montrent le chemin,
La Gloire les conduit les lauriers à la main;
365 Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.



CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

RETOUR *du Roi à son armée: il recommence le siège. Combat singulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiége. Le Ciel récompense enfin ses vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre est finie.*

CEs momens dangereux, perdus dans la mollesse,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le Peuple est enivré.

VERS 1. Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le tems vole, & sa perte est toujours dangereuse.
En vain du grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu.
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu.
Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégresse.
Déja, dans leur asyle, oubliant les malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

5 Leur espoir les trompait ; Bourbon que rien n'arrête ;
Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendarts ;
Le Héros reparut aux pieds de ces remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor sa foudre,
10 Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'Ange de la France, appaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur, & suspendit ses coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie,
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
15 Les Ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous assemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
20 L'ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher :
C'est-là qu'il faut porter une fureur heureuse ;
Je connais des Français la fougue impétueuse.
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
25 Souvent le désespoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous seuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.
Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence
30 Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut, en frémissant, leur crainte & leur refus.
Eh bien ! poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.
35 Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte,

Il s'avance : un Hérault, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas, 40
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraissez.

Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage. 45
Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage,
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence. 50
Combats pour ton pays, pour ton Prince & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux : 55
J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit : le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ; 60
Les soldats de Henri prés de lui se rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste & de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage, 65
Qui semblait apporter le tonnerre & & l'orage ;
Ses flancs noirs & brulans, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche, 70
Le démon des combats respirant les fureurs,

Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat il s'apprêtent.
75 Voilà qu'au même inſtant du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'occident éclairé
80 Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix deſirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
85 Quand jadis l'Éternel, à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive, interdits, deſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés,
La terreur les enchaîne : un pouvoir invincible
90 Fait tomber tous les traits de leur troupe infléxible:
Ainſi de ſon autel, teint du ſang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins:
Lorſque du Dieu des Dieux, en ſon temple apportée,
A ſes yeux éblouis l'arche fut préſentée.

95 Paris, le Roi, l'armée, & l'enfer & les Cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux geurriers entrent dans la carrière;
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière;
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier,
100 Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vûe, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.

Leur arme eſt une épée ; & ſans autre défenſe, 105
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.:
O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Deſcends, juge ſa cauſe, & combats avec moi.
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice,
J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice. 110
D'Aumale répondit, j'attends tout de mon bras;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême;
Tranquille au haut du Ciel, il nous laiſſe à nous-même:
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur, 115
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.
Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux: 120
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient porté & parés à l'inſtant;
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite; 125
L'autre, d'un pas léger, ſe détourne & l'évite.
Tantôt, plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir,
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir;
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre; 130
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du ſoleil la lumière éclatante

VERS 132. Tous ces vers n'étaient pas dans les premières éditions.

Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
135 Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
140 Turenne est plus adroit & moins impétueux.
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur;
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
145 Turenne, qui l'observe, apperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, & de l'enfer tous les monstres frémirent;
150 Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
» De la Ligue à jamais le trône est renversé:
» Tu l'emportes, Bourbon; notre regne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
155 Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche;
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche:
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
160 Il regarde Paris, & meurt en soupirant.

VERS 160. Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denis, & sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Char-

Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant, des soldats dans les murs de Paris
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale. 165
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple, interdit, égaré:
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte; 170
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Étouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte;
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur 175
Bientôt de ce silence augmenta la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'élevèrent,
Les chefs & les soldats près du Roi s'assemblèrent:
Ils demandaient l'assaut. Le Roi dans ce moment
Modéra son courage, & leur emportement. 180

---

reux entre le Sieur de Marivaux, qui tenait pour les Royalistes, & le Sieur Claude de Marolles, qui tenait pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple & de l'armée, le jour même de l'assassinat de Henri III; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

VERS 179. Au lieu de ce vers & des cinq qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais, d'un Peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ses traits déja tournés sur eux;

Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
185 Heureux, si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir:
Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.
Il crut que sans assauts, sans combats, sans allarmes,
190 La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé,
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
195 Mais, le faux zele hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

Les mutins, qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse;

Il voulait les sauver de leur propre furie;
Haï de ses sujets, il aimait sa patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

VERS 187. Henri IV bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille hommes.

VERS 195. *Mais le faux zèle, hélas! &c.*

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas, en cette occasion,
Ce que pouvaient les Seize & la Religion.

En

Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur : 200
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle, 205
Montrant déja la mort, qui marchait après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux ;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie. 210
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Éprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de myrthe & de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés, 215
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés & la mort dans les yeux, 220
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière. 225
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
Se disputaient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.

Ces ſpectres affamés, outrageant la Nature,
230 Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture :
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment, ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères ?
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères.
235 Ce déteſtable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les miſères publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
240 Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels;
Du Dieu qu'ils offenſaient atteſtant la ſouffrance,
Allaient partout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les Cieux.
245 Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un Prince hérétique,

VERS 230. Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, auprès de la Ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts : conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange foibleſſe de l'imagination humaine. Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués; mais ils mangeaient volontiers les os.

VERS 240. On fit la viſite, dit Mézeray, dans les logis des Eccléſiaſtiques & dans les Couvens, qui ſe trouvèrent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles: 250
Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville était remplie;
Tigres, que nos ayeux nourrissaient dans leur sein, 255
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques;
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer. 260
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts:
Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère, 265
Une fille éplorée à sa tremblante mère:
De la cruelle faim le besoin consumant
Semble étouffer en eux tout autre sentiment;

VERS 259. Les Suisses qui étaient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Historiens du tems; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *barbares*, & non sur leur Nation pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables Nations du monde, puisqu elle ne songe qu'à conserver sa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
270 Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.

Une femme.... grand Dieu ! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire ?
275 Une femme avait vû, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle,
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
280 De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance, sa voix, sa misère & ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
285 Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Détestant son hymen & sa fécondité :
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,
290 Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux, pleurer sur ses débris !
Meurs avant de sentir mes maux & ta misère,
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère ;
295 Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.

VERS 273. Cette histoire est rapportée dans tous les Mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent au siège de la ville de Sancerre.

En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main desespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer, 300
Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joie 305
Des ours & des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant, à leurs yeux se présente
Une femme égarée, & de sang dégouttante: 310
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la mere & le fils vous servent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous? 315
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard, qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés. 320
Ils n'osent regarder cette maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste,
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au Ciel, & demandait la mort.

J'usqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent; 325
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent:

Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs.
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
330 Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains :
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne, à son gré, s'immole ces victimes ;
335 Qu'il impute, s'il veut, des desastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans ;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère :
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
340 Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon diadême ;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix :
Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis,
345 Et si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
» Henri de ses sujets ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de regner sur eux.

Il dit, & dans l'instant il veut que son armée
350 Approche sans éclat de la ville affamée ;

VERS 349. HENRI IV fut si bon, qu'il permettait à ses Officiers d'envoyer, comme le dit Mézeray, des rafraîchissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégeans nourrirent les assiégés.

Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent,
On voit sur les remparts avancer à pas lents 355
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignait jadis, que des Royaumes sombres
Les Mages, à leur gré, faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les enfers, & les mânes errans. 360
Quelle est de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces évènemens leur semblaient incroyables, 365
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie. 370
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image.
C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois. 375
Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance.
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons lui ces jours qu'il nous a conservés. 380

De leurs cœurs attendris tel était le langage.
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,

Dont la faible amitié s'exhale en vains discours ;
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours ?
385 Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu :
» Combattans sans courage, & Chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire ?
» Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ?
390 » Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne.
395 » Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,
400 Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

Vers 399. Au lieu de ce vers & des treize qui suivent, il y avait dans l'édition de 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux, &c.
Par des coups effrayans, souvent ce Dieu jaloux
A, sur les Nations, étendu son courroux ;
Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices ;
Il le soutient lui-même au bord des précipices,

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine, 405
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes,
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larme, 410
Et la douce espérance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds; de mille astres divers 415
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais, 420
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.

Epure sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défense & marche à ses côtés.

Et quelques vers après :

Enfin les tems affreux allaient être accomplis;
Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avait prédits;
Le Saint Roi qui, du haut de la voûte divine,
Veillait sur le héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs;
Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

Mais l'Auteur a eu raison de les changer.

Devant lui sont ces Dieux, ces brulans séraphins;
A qui de l'univers il commet les destins.
425 Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des Puissances du siécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,
430 Aux fiers enfans du nord a livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable & juste providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
435 Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
440 Honorent d'un regard les peuples & les Rois,
Vois le peuple Français à son Prince rebelle;
S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidèle.
Aveuglé par son zèle il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
445 Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur & l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
450 A son Dieu, qu'il adore, offre un coupable hommage?
Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître,
Donne à l'Église un fils, donne à la France un maître.

Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets, 455
Rends les sujets au Prince, & le Prince aux sujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.
L'Éternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer. 460
À sa divine voix les astres s'ébranlèrent:
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi, qui dans le Ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
Soudain la Vérité, si long-tems attendue, 465
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent: 470
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion 475
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'Église ici-bas combattue,
L'Église toujours une, & partout étendue,
Libre, mais sous un chef; adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu. 480
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,

VERS 477. Il y avait dans l'édition de 1727.

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs;
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.

Fin des Variantes recueillies par M. l'Abbé Lenglet.

Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
485 Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.
Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits;
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime;
490 Aux remparts de Paris il le conduit lui même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre au nom du Dieu qui fait regner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes:
495 Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé, dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai Roi, son vainqueur & son père.
Dès-lors on admira ce regne fortuné,
500 Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit:
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
505 Et soumettant enfin son cœur & ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

FIN.

VERS 498. Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590. & Henri IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait Catholique en Juillet 1593: mais il a fallu rapprocher ces trois grands évènemens, parce qu'on écrivait un Poème & non une Histoire.

Fin des Notes de l'Editeur.



NOTES HISTORIQUES SUR LA HENRIADE,

TIRÉES DE L'ÉDITION DE M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT PREMIER.

Page 3. vers 30.

LEs *peuples à ses pieds*, &c. Le duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne par les mouvemens que se donna Jean de *Montluc*, Évêque de Valence, Ambassadeur de France en Pologne, & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne : mais ayant

appris en 1574 la mort de son frère, il ne tarda point à revenir en France.

Page 3, vers 35.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Epernon.

La note de l'édition de 1723 est très-étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curiosités historiques.

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Epernon.

C'était eux qu'on appellait les mignons de Henri III. Saint-Luc, Livarot, Villequier, Duguast, & surtout Quélus, eurent part aussi & à sa faveur & à ses débauches. Il est certain qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse, on lui avait déja reproché ses goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de Guise qu'il fit tuer à Blois. Le docteur Boucher, dans son livre, *de justâ Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer que la haine de Henri III pour le cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ces mignons la religion à la débauche; il faisait avec eux des retraites, des pélerinages, il se donnait la discipline: il institua la confrérie de la mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la princesse de Condé, sa maitresse; les Capucins & les Minimes étaient les directeurs des confrères, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris; ces confrères étaient

vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrèrie toute contraire, qui était celle des pénitens blancs, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé, aussi bien que certains théologiens de son tems, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude : on tient que les statuts de ces confreres, leurs habits, leurs régles, étaient des emblêmes de ses amours, & que le poëte Desportes, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce tems-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jetta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour ; il mettait sur son visage une pâte préparée, & une espèce de masque par dessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever & sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure : il était si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le duc d'Epernon de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs, & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, Baron d'Ampus, dont il est ici question, était l'un des mignons pour qui Henri III eut le plus de faiblesse : c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande espérance ; il avait fait de fort belles actions au siége d'Issoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrace lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du goût du Roi ; on le comparait à la princesse d'Eboli, qui étant borgne comme lui, était dans le

même tems maitresse de Philippe II Roi d'Espagne. On dit que ce fut pour cette princesse & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes, concede puellæ;
Sic tu cæcus amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'Avril 1578, en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III, autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une manière aussi tragique; il fut assassiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue S. Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy, où étaient morts ses deux amis, & il y mourut le lendemain de 34 blessures qu'il avait reçues la veille. Le duc de Guise le Balafré fut soupçonné de cet assassinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de Guise. Les mémoires du tems rapportent que le duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron

après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées, lui-même. Mr. de l'Etoile dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion, Maugiron en blasphêmant, Quélus en disant à tous momens : Ah! mon Roi, mon Roi! *sans dire un seul mot de Jésus-Christ, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à Saint-Paul; le Roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en latin & en français; on y comparait Maugiron à Horatius Coclès & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le regne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 3, vers 39.

Des Guises cependant. C'étaient deux frères, l'un Henri duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III en 1588; l'autre était Louis de Lorraine cardinal de Guise, tué à Blois aussi-bien que son frère. Le duc de Guise surtout était le chef de la Ligue, & contraignit Henri III d'abandonner & le Louvre & Paris, à la journée des Barricades.

C'eſt ce qui eſt exprimé par le vers 46 de la page ſuivante, *du Louvre*, &c.

Comme le nom de Monſieur de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723, nous plaçons ici une remarque fort curieuſe ſur ce Seigneur, que Mr. de Voltaire y avait jointe.

Page 8, vers 150.

On a choiſi, dit Mr. de Voltaire, le duc de Sully, parce qu'il était de la religion prétendue réformée, qu'il fut toujours inſéparablement attaché à ſa religion & à ſon maître, & que depuis même il alla en qualité d'Ambaſſadeur en Angleterre. Il naquit à Roſny en 1559, & mourut à Villebon en 1641. Ainſi il avait vû Henri II & Louis XIV. Il fut grand-voyer & grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports en France, ſurintendant des finances, duc & pair & maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal, comme une marque de diſgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la Reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, & encore meilleur miniſtre, incapable de tromper le Roi, & d'être trompé par les financiers; il fut infléxible pour les courtiſans dont l'avidité eſt inſatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appellaient le *Négatif*, & l'on diſait que le mot de *oui* n'était jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévère il ne plut qu'à ſon maître, & le moment de la mort de Henri IV fut celui de ſa diſgrace. Le Roi Louis XIII le fit revenir à la Cour quelques années après pour lui demander ſes avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtiſans qui

gouvernaient Louis XIII voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparaissait dans une jeune Cour avec des habits & des airs de mode passés depuis long-tems. Le duc de Sully qui s'en apperçut, dit au Roi : Sire, quand le Roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la Cour.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires dans lesquels regne un air d'honnête-homme avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la Cour, sous la régence de Marie de Médicis.

> Adieu maisons, châteaux, armes, canons du Roi ;
> Adieu conseils, trésors déposés à ma foi :
> Adieu munitions, adieu grands équipages :
> Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages ;
> Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court ;
> Adieu les amitiés & les amis de Cour, *&c.*

Il ne voulut jamais changer de religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV d'aller à la messe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le calvinisme, il lui répondit : Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'évangile ; car il est si contraire à l'église romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inspirés par le même esprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère ; le Pape fi-

niſſait ſa lettre comme un bon Paſteur, par prier Dieu qu'il ramenât ſa brebis égarée, & conjurait le duc de Sully de ſe ſervir de ſes lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit ſur le même ton; il l'aſſurait qu'il priait Dieu tous les jours pour la converſion de ſa Sainteté. Cette lettre eſt dans ſes mémoires. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Mais la ſubſtitution du nom de Mornay, que le poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'auteur d'y mettre une autre remarque qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Page 14, vers 293.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723, la rencontre du Vieillard ſe fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle ſe fait dans l'iſle de Jerſey; & voici la note de Mr. de Voltaire ſur cet endroit dans ſon édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épiſode, peuvent dire qu'il ne parait pas permis de mêler ainſi le menſonge à la vérité dans une hiſtoire ſi récente; que les ſavans dans l'hiſtoire de France en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur; que ſi les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaiſſe aiſément pour telles; que quand on perſonnifie les paſſions, que l'on peint la Politique & la Diſcorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV, &c, perſonne ne peut être trompé à ces peintures; mais que lorſque l'on voit Henri IV paſſer la

mer pour demander du ſecours à une princeſſe de ſa religion, on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot, un tel épiſode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un menſonge d'hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire, peuvent oppoſer à ces raiſons, que non-ſeulement il eſt permis à un Poëte d'altérer l'hiſtoire dans les faits qui ne ſont pas des faits principaux, mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'évènement dans le monde tellement diſpoſé par le hazard, qu'on pût en faire un Poëme épique ſans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le Poëme que dans la tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changemens : car ſi l'on était trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberait dans le défaut de Lucain qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un Poëme épique. A la vérité, il ſerait ridicule de tranſporter des évènemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la S. Barthelemi avec les Barricades : mais l'on peut bien faire paſſer ſecrettement Henri IV en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des évènemens hiſtoriques. Les mêmes lecteurs qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeraient point étonnés qu'on le fît aller en Guienne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de Didon qui vivait trois cents ans après lui, on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble

Henri IV & la Reine Elisabeth, qui s'estimaient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand desir de se voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné : il est vrai ; mais ces évènemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'histoire de Carthage étaient aussi familières aux Romains, que nous le sont les histoires les plus récentes. Il est aussi permis à un Poëte Français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cents ans. Enfin, ce mélange de l'histoire & de la fable est une règle établie & suivie, non-seulement dans tous les Poëtes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems où l'histoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or, il est certain qu'après la mort des Guises, Henri a pu faire ce voyage qui n'est que de quinze jours au plus, & qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vraisemblable, que la Reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais ; de plus, il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV, le Héros du Poëme, qui puisse conter dignement l'histoire de la Cour de France, & qu'il n'y a guéres qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin, il s'agit de savoir si les choses que se disent Henri IV & la Reine Elisabeth sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Page 15. vers 313.

Aux murs de Westminster. C'était anciennement une Abbaye & une Ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un Chapitre de Chanoines.

Voyez au Poëme la note sur le vers 313.

Page 16. vers 331.

Il apperçoit la Tour. La Tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours, bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & depuis Roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux Château qu'est l'Arsenal, la garde des archives de la Couronne, la Monnoie, & même la prison des criminels d'Etat. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*)



CHANT SECOND.

Page 18. vers 5.

JE *ne décide point*, &c. Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, & de leur faire considérer que les mêmes paroles qui seraient une impiété dans la bouche d'un Catholique, sont très-séantes dans celle du Roi de Navarre. Il était alors Calviniste; beaucoup de nos Historiens même nous le peignent flottant entre les deux Religions, & certainement s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce Poëme pour un homme de bien, qui cherche de bonne-foi à s'éclaircir; par-là on satisfait à l'obligation de tout écrivain, qui doit être moral & instructif. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 22. vers 88.

Mon père malheureux, à la Cour enchaîné.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé; il était Huguenot, & sa femme Catholique. Ils changèrent tous deux de Religion presqu'en même tems.

Jeanne d'Albret fut depuis Huguenote opiniâtre, mais

mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité, jusques-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestants qu'il aimait, & servit Catherine de Médicis qu'il détestait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La Reine mère l'envoya chercher : » Je sais, lui dit» elle, que vous prétendez au gouvernement, je veux » que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit » de votre main, & que vous vous engagiez à me » remettre la régence, si les États vous la déférent » Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandait, & signa ainsi son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuscrits de Mr. le premier Président de Mesmes,

> Marc-Antoine, qui pouvait être
> Le plus grand Seigneur & le Maître
> De son païs, s'oublia tant,
> Qu'il se contenta d'être Antoine ;
> Servant lâchement une Royne.
> Le Navarrois en fait autant.

* Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services & leurs vies à Antoine de Navarre ; il se mit à leur tête : mais il les congédia bientôt en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine ; la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup d'arquebuse, reçu dans l'épaule gauche au siége de Roüen où il commandait. Sa mort arriva le 17 Novembre 1562, le 35e jour de sa blessure. L'incertitude qu'il

avait eue pendant sa vie le troubla dans ses derniers momens : & quoiqu'il eût reçu ses sacremens selon l'usage de l'église romaine, on douta s'il ne mourut point protestant ; il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe.

Ami Français, le Prince ici gissant
Vécut sans gloire & mourut en pissant.

Il y en a une dans Mr. le Laboureur qui ressemble à celle-là, & finit par le même hémistiche. Mr Jurieu assure que, lorsque Louis, Prince de Condé, était en prison à Orléans, le Roi de Navarre son frère allait solliciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait assis & couvert le Roi de Navarre qui lui parlait debout & nue tête : je ne sçais où Mr. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723)

Page 78, vers 93.

Condé qui vit en moi le seul fils de son frère.

La remarque de l'édition de 1723 est trop curieuse pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frère d'Antoine Roi de Navarre, le septiéme & dernier des enfans de Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur & pour la gloire de leur patrie. Il fut long-tems le chef des réformés, & mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du Comte de la Rochefoucault son beau-frère, lui donna un coup

le pied qui lui cassa la jambe. Ce Prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe & la jambe cassée, le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à *Dargence* dans cette bataille, arriva un très-honnête & très-brave gentilhomme, nommé Montesquiou, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était Monsieur le Prince de Condé : *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince était bossu & petit, & cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli
Toujours cause & toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne.
Dieu gard' de mal ce petit homme.

La Maréchale de S. André se ruina pour lui, & lui donna entr'autres présens la terre de Vallery, qui depuis est devenue la sépulture des Princes de la maison de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats; on en vit à Pont-à-mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, & surtout pour les Reitres qui étaient venus à son secours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à

ſon armée qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire ; & ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion, & ſous un général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous François II à Orléans à perdre la tête ; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un pair, Prince du ſang, qui ne pouvait être jugé que par la Cour des pairs, les chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des commiſſaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commiſſaires mêmes fuſſent tirés du corps du Parlement. C'étaient Chriſtophe de Thou, depuis premier Préſident, & père de l'hiſtorien, Barthelemi Faye, Jacques Viole, Conſeillers, Bourdin, procureur-général, & du Tillet, Greffier, qui tous, en acceptant cette commiſſion, dérogeaient à leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occaſion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de Louis XII, & ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'éxécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour dont on ſe ſervit pour perdre ce Prince, qui ſe nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le repréſentait : il y avait pour legende *Louis XIII, Roi de France*. On fit tomber cette médaille entre les mains du Connétable de Montmorency, qui la montra tout en colère au Roi, perſuadé que le Prince de Condé l'avait fait frapper. (*Tiré preſque tout de l'édition de* 1723.) Il eſt parlé de cette médaille dans Brantôme & dans *Vigneul de Marville*.

Page 79, vers 107.

Coligny de Condé le digne successeur, &c.

Gaspard de Coligny, amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France, & de Louise de Montmorency, sœur du connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516. Après la mort du Prince de Condé, il fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX surent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX & de Henri III. Il fut massacré le jour de la S. Barthélemi; c'était principalement à ce Seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros, dans ce second chant, d'un huguenot révolté contre son Roi, & accusé par la voix publique de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au souverain, qui doit faire le principal caractère d'un Héros Français : mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle; il avait fait ses premières campagnes sous l'amiral qui lui avait tenu lieu de père. Il avait été accoutumé à le respecter, & ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, & surtout après la justification publique de Coligny, qui ne pouvait point paraître douteuse au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était point à ce Prince à regarder comme un crime dans l'amiral, son union avec la maison de Bourbon contre des Lor-

rains & une Italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux proteſtans ; & les huguenots, dont Henri IV était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

Page 81, vers 167.

Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas ;
A Médicis encore imputer ſon trépas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fiévre maligne : le tems de ſa mort, les maſſacres qui la ſuivirent, la crainte que ſon courage aurait pû donner à la Cour ; enfin ſa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des collets parfumés chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine, & qui paſſait pour un empoiſonneur public, tout cela fit croire qu'elle était morte de poiſon. On dit même que ce René ſe vanta de ſon crime, & oſa dire publiquement qu'il en préparait autant à deux grands Seigneurs qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans ſa grande hiſtoire, ſemble favoriſer cette opinion, en diſant que les chirurgiens qui ouvrirent le corps de la Reine ne touchèrent point à la tête, où l'on ſoupçonnait que le poiſon avait laiſſé des traces trop viſibles. On n'a point voulu mettre ces ſoupçons dans la bouche de Henri IV, parce qu'il eſt juſte de ſe défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des Grands à des cauſes naturelles. Le peuple, ſans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince, ceux à qui cette mort eſt utile. On pouſſa la licence de ces ſoupçons juſqu'à accuſer Catherine de Médicis de la mort de ſes propres enfans ; cependant il

n'y a jamais eu de preuves, ni que ces Princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai, (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre ; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de demangeaisons, & avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans s'ils en étaient atteints. La *Chronologie Novennaire* rapporte formellement que Caillard, son Médecin, & Desnœuds, son Chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très-sain ; qu'ils apperçurent seulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la Reine s'était plainte ; ils attestèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abscès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient Huguenots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poison, s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la Cour : mais Desnœuds, Chirurgien de Jeanne d'Albret, Huguenot passionné, écrivit des libelles contre la Cour : ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle, & dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530 de Henri d'Albret, Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, sœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, Duc de Clèves; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le Pape Paul III, & elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage contracté, du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux Prédicateurs de la Ligue de dire publiquement, dans leurs sermons contre Henri IV, qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange, fut que les Guises, &, entr'autres, ce François de Guise qu'on dit avoir été si bon Chrétien, abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon au point de lui persuader de répudier sa femme dont il avait des enfans, pour épouser leur nièce & se donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piège. Jeanne d'Albret mourut à 44 ans le 9 Juin 1572.

M. Bayle, dans ses réponses aux questions d'un Provincial, dit qu'on avait vû de son tems en Hollande le fils d'un Ministre nommé Goyon, qui passait pour petit-fils de cette Reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en secret à un Gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce Ministre. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Page 84. vers 236.

On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à

Rome, comme l'assûrent les Protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traîna son corps par les rues & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa Cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle; quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius : le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Le Parlement rendit un Arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur la claie, serait pendu en Grève, ses enfans déclarés roturiers & incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon-sur-Loin rasée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on ferait une procession le jour de la Saint-Barthélemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration, à laquelle l'Amiral n'avait pas songé.

Le Parlement avait mis, quelques années auparavant, sa tête à cinquante mille écus. Il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les évènemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Coligny, secundùm Bartholomæum.*

Mézerai rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très-permis de douter : il dit que,

quelques années auparavant, le Gardien du Convent des Cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jetté par les fenêtres, & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux Coligny, y trouva dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers qu'il fit jetter au feu, comme ne produisant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de 1723. & de celle de 1737.*)

Page 87, vers 292.

Le Roi, le Roi lui-même, &c. Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le Roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, & voyait aucuns dans le Fauxbourg S. Germain qui se remuaient & se sauvaient : il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux ; mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin : incessamment criait : Tuez, tuez.*

Voici maintenant de quelle maniere est couchée la note de l'édition de 1723.

Le Roi, le Roi lui-même, au milieu des bourreaux.

Charles IX avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les huguenots qu'il voyait fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à Mr. le Maréchal de Tessé, que dans son enfance il avait

vû un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la Saint-Barthélemi, & lui demanda s'il était vrai que le Roi eût tiré sur les huguenots. C'était moi, Monsieur, répondit le vieillard, qui chargeait son arquebuse.

Henri IV dit publiquement plus d'une fois, qu'après la Saint-Barthélemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre, & que pendant sept nuits le Roi, lui & toute la Cour entendirent des gémissemens & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres, jouant aux dez avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guise, il vit des gouttes de sang sur la table, que par deux fois il les fit essuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

Voyez au Poëme, la note du vers 291 *tirée presque toute de l'édition de 1737.*

Page 88, vers 305.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure, &c.

Mézerai, dans sa grande histoire, dit que son père, son frère & lui couchaient dans un même lit, que son père & son frère y furent massacrés, & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézerai appuie son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte : mais depuis, Monsieur le Duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuscrits de

ce même Maréchal de la Force écrits de sa propre main. Le Maréchal y conte son aventure d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le Maréchal de la Force raconte de la Saint-Barthélemi.

Deux jours avant la Saint Barthélemi, le Roi avait ordonné au Parlement de relâcher un officier qui était prisonnier à la conciergerie ; le Parlement n'en ayant rien fait, le Roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, & tirer de force le prisonnier ; le lendemain le Parlement vint faire ses remontrances au Roi. Tous ces Messieurs avaient mis leur bras en écharpe pour faire voir à Charles IX qu'il avait estropié sa justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit, & au commencement du massacre on persuada d'abord aux huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du Parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vû le Duc de Guise entrer avec des satellites chez l'Amiral de Coligny, & qui, se glissant dans la foule, avait été témoin de l'assassinat de ce Seigneur, courut aussi-tôt en donner avis au sieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeaient au Fauxbourg Saint-Germain, aussi-bien que plusieurs calvinistes ; il

n'y avait point encore de pont qui joignît ce Fauxbourg à la Ville. On s'était saisi de tous les batteaux par ordre de la Cour pour faire passer des assassins dans le Fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord & avertit Mr. de la Force de son danger. La Force était déja sorti de sa maison, il avait encore eu le tems de se sauver : mais voyant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent : un nommé Martin à leur tête entre dans sa chambre, le désarme lui & ses deux enfans, & lui dit avec des sermens affreux qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus, le capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer dans deux jours, & aussi-tôt les assassins, après avoir tout pillé dans sa maison, disent à la Force & à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière & les amènent dans la Ville. Le Maréchal de la Force assure qu'il vit la rivière couverte de morts : son père, son frère & lui abordèrent devant le Louvre : là ils virent égorger plusieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, père de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le Capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de-là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats Suisses, & alla chercher quelques autres Calvinistes à massacrer dans la Ville.

L'un des deux Suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force

n'en voulut jamais rien faire, il répondit qu'il avait donné sa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer : une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au Capitaine Martin, lorsque le Comte de Coconas, celui-là même à qui depuis on coupa le col, vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandait à lui parler. Aussi-tôt il fit descendre le père & les enfans nue tête & sans manteau. La Force vit bien qu'on le menait à la mort; il suivit Coconas en le priant d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans sont emmenés avec leur pere au bout de la rue des Petits-Champs; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie : *Ah! mon père; ah! mon Dieu, je suis mort*; dans le même moment le pere tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune couvert de leur sang, mais qui, par un miracle étonnant, n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi : *Je suis mort*; il se laissa tomber entre son pere & son frere, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allerent en disant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps; il restait un bas de toile au jeune de la Force, un marqueur du jeu de paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant, il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas!* dit-il, *c'est bien dommage : celui-ci n'est qu'un enfant, que pouvoit-il avoir fait?* Ces paroles de compassion

obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : je ne suis pas encore mort ; ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher, il lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus*, & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon ? c'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enyvré : vous voyez comme il s'est accommodé, je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui & lui demanda trente écus pour sa récompense. De-là le jeune de la Force se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'Arsenal, chez le Maréchal de Biron son parent, Grand-Maître de l'artillerie ; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles ; enfin sur le bruit que la Cour le faisait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de Page sous le nom de Baupuy.



CHANT TROISIEME.

Page 102, vers 300.

Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue.

LE Duc de Guise fut tué le vendredi vingt-troisième Décembre de l'an 1558, à huit heures du matin. Les Historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'anti-chambre du Roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la Cour : c'était Madame de Noirmoutier, selon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, disent que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du Conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre *d'Espinac*, Archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même tems se douta de quelque chose, lui dit, en présence de Larchant, Capitaine des Gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portait : *Cet habit est bien léger au tems qui court ; vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du Duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du Roi, qui conduisait à un cabinet dont le Roi avait fait condamner la porte. Le Duc ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait ; dans le moment plusieurs de ces garçons qu'on nommait les quarante-

cinq, le percent avec des poignards que le Roi leur avait distribués lui-même.

* Montferi ou Montsivry fut celui qui donna le premier coup : il fut suivi de Lognac, de la Bastide & de Saint-Malin, qui se jettèrent en même tems sur le Duc.

On montre encore, dans le château de Blois, une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, & qui fut la première teinte de son sang. Quelques Lorrains, en passant par Blois, ont baisé cette pierre, & la raclant avec un couteau en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le Poëme de la mort du Cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois ; il est aisé d'en voir la raison : c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du Poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*Edition de 1723.*)

Page 104, vers 325.

Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère ;
Le console aisément de la perte d'un frère.

On lit, dans la grande histoire de Mézerai, que le Duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au Duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, & surtout à un chef de parti.



CHANT QUATRIEME.

Page 122, vers 251.

Cet heureux tems n'eſt plus ; le Sénat de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance.

QU'IL me ſoit permis d'ajoûter ici quelques obſervations ſur la note qui ſe trouve au Poëme ſur le vers 251, *tirée de l'édition de* 1737.

Premièrement, il ne s'agit point de Parlement du tems de Saint Louis, le Parlement n'ayant été fixé que dans le commencement du quatorzième ſiècle. L'hiſtoire marque que ce furent les Envoyés de Saint Louis qui firent à ceux du Pape la réponſe du Roi, & ils firent connaître depuis à l'Empereur Frédéric II, que comme la Couronne de France vient par un droit ſucceſſif, il était plus glorieux d'être Roi de France que d'être Empereur ; dignité qui ne s'obtient que par l'élection, & qu'il ſuffiſait à Robert d'être frère d'un auſſi grand Prince que le Roi de France.

N. B. Cette obſervation eſt de M. l'Abbé Langlet, & l'Auteur de la Henriade a avoué que cet Abbé avait raiſon, & que l'Auteur des premières notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.

Page 131, vers 450.

Potier, cet homme juſte, &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723 & 1737.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, Préſident à Mortier. Il ſe nommoit *Blancménil* à cauſe de la terre de ce nom qui depuis tomba dans la maiſon de

Lamoignon par le mariage de sa petite-fille avec le Président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas à la vérité conduit à la Bastille avec les autres membres du Parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la Grand'Chambre : mais il fut depuis emprisonné au Louvre dans le tems de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrette avec Henri IV. Les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin comme Blancménil allait être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avait toujours eu pour Blancménil une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu. Il alla lui-même le tirer de prison. Le prisonnier se jetta à ses pieds & lui dit : » Monseigneur, je vous ai obli-» gation de la vie, mais je vous demande un plus » grand bienfait, c'est de me permettre de me reti-» rer auprès de Henri IV mon légitime Roi : je vous » reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfaiteur ; » mais je ne puis vous servir comme mon maître «. Le Duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure avec l'interrogatoire de Blancménil sont encore dans les papiers de M. le Président de Novion d'aujourd'hui.

Bussy-le-Clerc avait été d'abord Maître en fait d'armes & ensuite Procureur : quand le hasard & le malheur des tems l'eurent mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussy*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussy d'Amboise*. Il se faisait aussi appeller *Bussy grande puissance*.

CHANT CINQUIEME.

Page 135, vers 53.

Clément dans la retraite, &c.

LA fiction qui règne dans ce cinquième Chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des Ligueurs & le fanatisme des Moines de ce tems, firent passer pour certain, dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du Poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assûrait qu'un Ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confrères de Jacques Clément abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne & par la superstition. Quoi qu'il en soit, Clément se prépara au parricide, comme un bon Chrétien ferait au martyr, par les mortifications & par la prière. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne-foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter plutôt comme un esprit faible, séduit par la simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques Clément ſortit de Paris le dernier Juillet 1589, & fut amené à Saint-Cloud par la Guêle, Procureur Général. Celui-ci, qui ſoupçonnait un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond ſommeil : ſon bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu ſoin, dans le Poëme, de préſenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui ſe ſervaient de l'écriture ſainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de 1723.*)



CHANT SIXIEME.

LE sixième & le septième Chant sont ceux où M. de Voltaire a fait plus de changemens *. Celui qui était le sixième dans la première édition de 1723, est le septième dans l'édition de Londres in-4°. & dans les autres qui l'ont suivie ; ainsi le commencement de ce Chant est tiré du Chant neuvième de l'édition de 1723. Il est bon d'abord de remarquer que, comme on a plus d'égard dans un Poëme épique à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III les États de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'Auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuvième Chant, dans l'édition de 1723 : la voici.

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs évènemens considérables dans le neuvième Chant, & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

Ce Chant contient trois faits principaux. 1. Les États de Paris. 2. Le siège de cette Ville. 3. La conversion de Henri IV, qui occasionna la réduction de cette Ville. Mais ce dernier article est réservé pour le Chant dixième dans les éditions ordinaires.

* N. B. Que quand on imprima la Henriade en 1723, sous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impression.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry en 1590, au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le siège au mois de Septembre. La Ligue, longtems après en 1593, assembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X, & qui était mort depuis deux ans & demi; & sur la fin de la même année 1593 au mois de Juillet, le Roi fit son abjuration dans Saint-Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces évènemens, on a supprimé l'arrivée du Duc de Parme, & le prétendu règne de Charles, Cardinal de Bourbon: il est aisé de s'appercevoir que faire paraître le Duc de Parme sur la scène, eût été avilir Henri IV, le Héros du Poëme, & agir précisément contre le but de l'ouvrage: ce qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal: il serait aussi inutile dans le Poëme qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on passe sous silence le Duc de Parme, parce qu'il était trop grand, & le Cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les Etats de Paris avant le siège, parce que, si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du Héros: on n'aurait pas pû lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs, les Etats de Paris ne sont point du nombre des évènemens, qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la Poësie permet la transposition de

tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pourrais, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III, parce que la vie & la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées. Les États de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siège de Paris : ce sont deux évènemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces Etats n'eurent aucun effet : on n'y prit nulle résolution; ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti : le hasard aurait pû les assembler avant le siège comme après ; ils sont bien mieux placés avant le siège dans le Poëme. De plus, il faut considérer qu'un Poëme épique n'est pas une histoire : on ne saurait trop présenter cette regle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui, chantant d'un Héros les exploits éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des tems.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue ;
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue ;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtrai, &c.



CHANT

CHANT SEPTIEME.

Page 179, vers 269.

Et vous, brave Amazone, &c.

VOici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans : c'est Monstrelet, Auteur contemporain qui parle.

» En l'an 1428 vint devers le Roi Charles de » France à Chinon où il se tenait, une pucelle, » jeune fille âgée de vingt ans, nommée Jeanne, » laquelle était vêtue & habillée en guise d'homme, » & était née des parties entre Bourgogne & Lor- » raine, d'une ville nommée Droimi, à présent » Domremi, assez près de Vaucouleur ; laquelle » Pucelle Jeanne fut grand espace de tems cham- » brière en une hôtellerie ; & était hardie de che- » vaucher chevaux, les mener boire, & faire telles » autres apertises & habiletés que jeunes filles n'ont » point accoutumé de faire, & fut mise à voie, & » envoyée devers le Roi par un Chevalier nommé » Messire Robert de Baudrencourt, Capitaine, de » par le Roi, de Vaucouleur, &c. «.

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle : il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu pour qu'un Poète soit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézerai dit tout bonnement que *Saint Michel, le Prince de la Milice Céleste*, apparut à cette fille, &c. Quoi qu'il en soit, si les François ont été trop crédules sur la Pucelle

d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler : car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Je voudrais bien ajoûter un mot de remarque à ce sujet, sans faire néanmoins une dissertation, Peut-on s'empêcher de louer le courage & la résolution si prudente & si bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille simple dans ses mœurs, toujours sage dans sa conduite & dans ses réponses, sans se démentir en rien tant qu'elle fut à la tête de nos armées ? Elle avait paru devant le Roi en 1429, avec une fermeté & une résolution extraordinaire ; mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe & à son âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être sacré : ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille sans talens & sans expérience, renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même si bien établis dans le Royaume ; & que par une conduite simple, mais généreuse, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors ? Cependant bien des Auteurs du tems même avouent qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette fille : c'est ce qui est examiné dans le livre de l'*Histoire justifiée contre les Romans.*



CHANT HUITIEME.

Page 199. vers 102, après ce vers:

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.

ON voit, dans l'édition de 1723 ce qui suit :

Sancy, brave guerrier, Ministre, Magistrat, &c.

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de M. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement Conseiller au Parlement, Maître des Requêtes, Ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, Colonel général des Suisses, Premier Maître-d'Hôtel du Roi, Surintendant des Finances, & réunit ainsi en sa personne le Ministère, la Magistrature & le commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay, Conseiller au Parlement, & de Jacqueline de Morvilliers ; il naquit en 1546, & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des Requêtes il se trouva dans le Conseil de Henri III : lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue, il proposa de lever une armée de Suisses. Le Conseil, qui savait que le Roi n'avait pas un sol, se moqua de lui. *Messieurs,* dit Sancy, *puisque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui léverai cette armée.* On lui donna sur le champ la commission & point d'argent, & il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singuliere : d'abord il persuada aux Génevois & aux

Suisses de faire la guerre au Duc de Savoye, conjointement avec la France; il leur promit de la cavalerie qu'il ne leur donna point; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au Duc de Savoye: ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du Roi. Ainsi on vit pour la premiere fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens: il mit en gage ses pierreries, & entr'autres ce fameux diamant nommé le Sancy, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant, qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal Dom Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Dom Antoine s'était réfugié en France n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question est un diamant assez large, qu'il mettoit à son chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier: il le mit en gage entre les mains de Sancy qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sancy qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une piéce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au Roi Dom Antoine, & eût pu même en donner davantage.

Sancy étant Surintendant des Finances sous Henri IV, fut disgracié, au rapport de M. de Thou, parce qu'il avait dit à la Duchesse de Beaufort, que ses enfans ne seraient jamais que des fils de P. Il y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les Finances,

parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosny. Sancy même ne fut point disgracié, puisque le Roi, en 1604, le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'était fait Catholique quelque tems après Henri IV, disant qu'il fallait être de la Religion de son Prince. C'est sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse & mordante satyre intitulée : *La Confession Catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 211, vers 10 des variantes.

Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue.

Ce vers donne lieu à l'Auteur de faire, dans l'édition de 1723, une remarque qui n'est point dans les autres éditions, parce que l'on a supprimé les vers qui y ont donné lieu : la voici cependant.

« Ce ne fut point à Yvri, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre le soldat qui l'avait blessé dans ses Gardes.

Le Lecteur s'apperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand, dans un Poème où il faut conserver l'unité d'action. Ce Prince fut blessé à Aumale, il sauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont-là des évènemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poète ; mais il ne peut les placer dans les tems où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées ; qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties : sans cela il est absolument impossible de faire un Poème épique fondé sur une histoire.

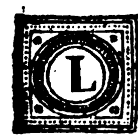
Henri IV ne fut donc point blessé à Ivri ; mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même enveloppé de trois cents Cornettes Walonnes & y aurait péri, s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trémoille. Les siens le crurent mort quelque tems, & jetterent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du Roi à Aumale, Duplessis-Mornay lui écrivit : SIRE, *Vous avez assez fait l'Alexandre, il est tems que vous fassiez le César : c'est à nous à mourir pour Votre Majesté, & ce vous est gloire,* SIRE, *de vivre pour nous ; & j'ose vous dire que ce vous est devoir.*

Fin des Notes historiques sur la Henriade ; tirées de l'édition de M. l'Abbé Langlet.



DISSERTATION SUR LA MORT DE *HENRI IV.*



E plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les Mémoires du tems de la mort de Henri IV, jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon Roi, ſur les Courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa Maitreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe avec laquelle

les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'État, aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur en les accusant; on veut se faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle, comme d'une tragédie dans laquelle il faut attacher par de grandes passions & par de grands crimes.

Des voleurs assassinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuse de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pourprée enlève des personnes considérables, il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut total de preuves, rien n'arrête; & la calomnie passant de bouche en bouche, & bien-tôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours cruelle. Depuis que je m'applique à l'Histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve, dont les Historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de Henri IV mourut d'une pleurésie; combien d'Auteurs la font empoisonner par un Marchand de gants qui

lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de Catherine de Médicis. On ne s'avise guères de douter que le Pape Alexandre VI ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le Cardinal Cornéto, & pour quelques-autres Cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. Guicciardin, Auteur contemporain, Auteur respecté, dit qu'on imputait la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtiment du crime : il ne dit pas que le Pape fut un empoisonneur, il le laisse entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi, j'ose dire à Guicciardin : *L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion.* Vous êtes l'ennemi du Pape, vous avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui ; de-là vous concluez qu'un Pape de soixante & quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulût empoisonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur

mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet ſi important ? Ces effets étaient preſque toujours enlevés par les Valets-de-Chambre avant que les Papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu haſarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infâme, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape plûtôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de preuve de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le tems de la mort de ſon père ; voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le père & le fils ſont malades en même tems ; donc ils ſont empoiſonnés : ils ſont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes ſans ſcrupule ; donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à douze Cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité ; c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon maître ; mais ce ne doit pas être celle d'un Hiſtorien. Il ſe porte pour juge, il prononce les arrêts de la poſtérité : il ne doit dé-

clarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de Guicciardin, je le dirai des Mémoires de Sully au ſujet de la mort de Henri IV. Ces Mémoires furent compoſés par des Secrétaires du Duc de Sully, alors diſgraciés par Marie de Médicis; on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette Princeſſe, que la mort de Henri IV faiſait maitreſſe du Royaume, & ſur le Duc d'Épernon, qui ſervit à la faire déclarer Régente. Mézeray, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons; & celui qui vient de faire imprimer le ſixième tome des Mémoires de Condé, fait ſes efforts pous donner au malheureux Ravaillac les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre? Faut-il encore en chercher où il n'y en a point.

On accuſe à la fois le Pére Alagona, Jéſuite, oncle du Duc de Lerme, tout le Conſeil Eſpagnol, la Reine Marie de Médicis, la Maitreſſe de Henri IV, Madame de Verneuil, & le Duc d'Épernon. Choiſiſſez donc. Si la Maitreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouſe le ſoit; ſi le Conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de Ravaillac,

ce n'eſt donc pas le Duc d'Épernon qui l'a ſéduit dans Paris ; lui que Ravaillac appellait *Catholique à gros grains*, comme il eſt prouvé au procès ; lui qui n'avait fait que des actions généreuſes ; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaillac à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, & qui voulut qu'on le réſervât à la queſtion & au ſupplice.

Il y a des preuves, dit Mézeray, que des Prêtres avoient mené Ravaillac juſqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le procès criminel de ce monſtre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne ſais quelles dépoſitions vagues d'un nommé du Jardin & d'une Deſcomans, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant ; rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abuſé ? Je conçois bien qu'un ſcélérat aſſocié à d'autres ſcélérats de ſa trempe, cèle d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle honneur juſques dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc

un jeune homme qu'on aura ſéduit, un fanatique à qui on aura fait accroire qu'il ſera protégé, ne décèlerait-il pas ſes ſéducteurs? Comment dans l'horreur des tortures n'accuſerait-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui voulait faire la guerre au Pape ; j'ai eu des viſions, des révélations ; j'ai cru ſervir Dieu : je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avait été dévotement à la meſſe ; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au Roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes hérétiques ; il avoue que le deſſein de tuer le Roi l'a déja tenté deux fois, qu'il y a réſiſté ; qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible ; qu'il y eſt retourné vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires, *François Ravaillac.*

Que toujours dans mon cœur
Jéſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue?

Ses complices étaient la Superstition & la Fureur qui animèrent Jean Châtel, Pierre Barrière, Jacques Clément. C'était l'esprit de Poltrot qui assassina le Duc de Ouise; c'étaient les maximes de Balthazard Gérard, assassin du Prince d'Orange. Ravaillac avait été Feuillant, & il suffisait alors d'avoir été Moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de sa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de Henri IV le meilleur des Rois; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux Aod assassinant le Roi des Philistins, Judith se prostituant à Holoferne pour l'égorger dormant entre ses bras, Samuel coupant par morceaux un Roi prisonnier de guerre, envers qui Saül n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conséquence: on les prenait

pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur & d'ignorance qui dominait, & par la connaissance du cœur humain, & par les interrogatoires de Ravaillac qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant les Juges. Ces confessions prouvent expressément que Jean Châtel avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, & Ravaillac dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. Ravaillac se recommande en pleurant à Saint François son patron, & à tous les Saints : il se confesse avant de recevoir la question ; il charge deux Docteurs auxquels il s'est confessé, d'assurer le Greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le Roi : il avoue seulement qu'il a parlé au Pere d'Aubigny, Jésuite, de quelques visions qu'il a eues ; & le Père d'Aubigny dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas : enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment sur sa damnation éternelle, qu'il est le seul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raisons ? Sont-ce-là des preuves suffisantes ?

Cependant l'Éditeur du ſixième tome des Mémoires de Condé inſiſte encore ; il recherche un paſſage des Mémoires de l'Étoile, dans lequel on fait dire à Ravaillac dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferais ſerait bien reçu du Peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premièrement ces paroles ne ſont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution. Secondement, il eſt vrai peut-être que Ravaillac dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait : le Roi eſt haï ; on ſe réjouira de ſa mort.* Il voyait le contraire, & que le Peuple le regrettait ; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire : *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de Jean Châtel, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à M. de l'Étoile ? Un bruit de Ville qu'il rapporte prévaudra-t-il ſur un procès-verbal ? Dois-je en croire M. de l'Étoile, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus

le jour ? Défions-nous de tous ces Journaux qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus, il y a quelques années, dix-huit tômes *in-folio* des Mémoires du feu Marquis de Dangeau, j'y trouvai ces propres paroles : » La Reine d'Eſpagne, Marie-Louiſe » d'Orléans, eſt morte empoiſonnée par » le Marquis de Mansfeld ; le poiſon avait » été mis dans une tourte d'anguilles : la » Comteſſe de Pernits qui mangea la deſ- » ſerte de la Reine en eſt morte auſſi ; trois » Cameriſtes en ont été malades : le Roi » l'a dit ce ſoir à ſon petit couvert «. Qui ne croirait un tel fait circonſtancié, appuyé du témoignage de Louis XIV, & rapporté par un Courtiſan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il eſt très-faux que la Comteſſe de Pernits ſoit morte alors ; il eſt tout auſſi faux que Louis XIV ait prononcé des paroles auſſi indiſcrettes. Ce n'était point M. de Dangeau qui faiſait ces malheureux Mémoires : c'était un vieux Valet-de-chambre imbécille qui ſe mêlait de faire, à tort & à travers, des gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces

Mémoires tombassent, dans cent ans, entre les mains de quelque compilateur; que de calomnies alors sous presse! Que de mensonges répétés dans tous les Journaux! Il faut tout lire avec défiance. Aristote avait bien raison, quand il disait que *le doute est le commencement de la sagesse.*



ESSAI

SUR

LA POESIE EPIQUE.



ESSAI SUR LA POÉSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFÉRENS GOUTS DES PEUPLES.



N a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poétiques contre un Poème. On ne voit que des Maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur : le monde est plein de Cri-

tiques, qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait, il n'y a pas longtems, dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner, une année ou deux, une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois, par la lecture de quelques bons livres! La voie par laquelle on a si longtems enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est surtout en fait de Poésie que les Commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que l'imagination des Poètes a créées en se jouant. Ce sont des tyrans qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre dont ils ne connaissent point le caractère; aussi ces prétendus Législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les États qu'ils ont voulu règler.

La plûpart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport, & quand même leurs règles ſeraient juſtes, combien peu ſeraient-elles utiles? *Homère*, *Virgile*, *le Taſſe*, *Milton*, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les grands hommes dans leur marche, & ſeraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les Critiques ont cherché dans *Homère* des règles qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce Poète Grec a compoſé deux Poèmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyſſée*, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs règles à l'*Enéide*. Ils ont fait à-peu-près comme les Aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantiſſaient un Ciel ou deux de criſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme ſavans, &

qui se croient tels, venait vous dire : *Le Poëme Epique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros achève quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année ;* il faudrait lui répondre : Votre définition est très-fausse ; car, sans examiner si l'*Iliade* d'*Homère* est d'accord avec votre règle, les Anglais ont un Poème épique, dont le Héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année, est trompé par le Diable & par sa femme en un jour, & chassé du Paradis terrestre pour avoir désobéi à DIEU. Ce Poème cependant est mis, par les Anglais, au niveau de l'*Iliade* ; & beaucoup de personnes le préfèrent à *Homère*, avec quelque apparence de raison.

Mais, me direz-vous, le Poème épique ne sera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuse ? Non : cette définition serait aussi fausse que l'autre. L'*Oedipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *César* de *Shakespear*, le *Caton* d'*Addisson*, la *Mérope* du Marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinault*, sont toutes de belles Tragédies, & j'ose dire toutes d'une nature différente. On aurait

besoin

besoin, en quelque sorte, d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut, dans tous les Arts, se donner bien de garde de ces définitions trompeuses, par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendu familières. Il n'en est point des Arts, & surtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la Nature: nous pouvons définir les métaux, parce que leur nature est toujours la même; mais presque tous les ouvrages des hommes changent, ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des Peuples les plus voisins diffèrent. Que dis-je? la même Nation n'est plus reconnaissable au bout de quatre siècles. Dans les Arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats: ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La Musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de *Luigi* & de *Carissimi*: des airs Persans ne plairaient pas assurément à des oreilles Européanes;

mais, sans aller si loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie. Autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris, & tous deux ont également tort, ne considérant point que le Récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée, que le caractère des deux langues est très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne sont les mêmes; que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le Théâtre tragique, & doit par conséquent l'être beaucoup dans la Musique. Nous suivons à-peu-près les règles d'Architecture de *Vitruve ;* cependant les maisons bâties en Italie par *Palladio*, & en France par nos Architectes, ne ressemblent pas plus à celles de *Pline* & de *Cicéron*, que nos habillemens ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre sujet; qu'était la Tragédie chez les Grecs? Un chœur qui demeurait presque toujours sur le Théâtre; point de division d'actes; très-peu d'action, encore moins d'intrigue. Chez les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq Actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la

Tragédie eſt véritablement une action ; & ſi les Auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces, un ſtyle naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bien-tôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des Nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la Poéſie épique ? Le mot *Epique* vient du mot Grec ἔ[illegible], qui ſignifie *Diſcours* : l'uſage a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'aventures héroïques ; comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord ſignifiait auſſi *Diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les Diſcours d'appareil ; & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux Généraux d'Armées, fut enſuite conféré aux ſeuls Souverains de Rome.

Le Poème épique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action ſoit ſimple ou complexe, qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-tems ; que la Scène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme l'*Iliade* ; que le

Héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyssée*; qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Ænée*; qu'il y ait un principal personnage ou plusieurs; que l'action se passe sur la terre ou sur la mer, sur le rivage d'Afrique comme dans la *Luziade*, dans l'Amérique comme dans l'*Araucana*; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le *Paradis* de *Milton*: il n'importe: le Poème sera toujours un Poème épique, un Poème héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous faites scrupule, disait le célèbre M. *Addisson*, de donner le titre de Poème épique au *Paradis* perdu de *Milton*, appellez-le, si vous voulez, un Poème divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Iliade*.

Ne disputons jamais sur les noms. Irais-je refuser le nom de Comédie aux Pièces de M. *Congreve* ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs? La carrière des Arts a plus d'étendue qu'on ne pense; un homme qui n'a lû que les Auteurs Classiques, méprise tout

ce qui eſt écrit dans les Langues vivantes ; & celui qui ne ſait que la Langue de ſon pays, eſt comme ceux qui, n'étant jamais ſortis de la Cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, & que qui a vû Verſailles a tout vû.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les Nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles diffèrent. Un Poème épique doit partout être fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination ; ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les Nations du monde. Toutes vous diront qu'une action *une & ſimple*, qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monſtrueuſes. On ſouhaite généralement que cette unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'épiſodes qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné. Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la foibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſurtout que cette action ſoit *intéreſſante* ; car tous les cœurs veulent être remués, & un Poème parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ſerait inſipide en

tout tems & en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à-peu-près les principales règles que la Nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les Lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet instinct qu'on nomme goût; voilà sur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les Nations? Il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaissance des Lettres, qu'on a pris les Anciens pour modèles, *Homère*, *Démosthène*, *Virgile*, *Ciceron*, ont en quelque manière réuni sous leurs loix tous les Peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes une seule République de Lettres; mais, au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque Peuple introduisent dans chaque Pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & mûris par le même Soleil : mais ils reçoivent du terrein qui les nourrit, des goûts, des couleurs & des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur & la molleſſe de la langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractère des Ecrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulières aux Anglais ; ils ſont ſur-tout amoureux des allégories, & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance ; ils haſardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont

les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ces jours cette différence qui se trouve entre les goûts des Peuples voisins, considérons maintenant leur style.

On approuve avec raison en Italie ces vers de la troisième stance du premier Chant de la *Jérusalem*.

> *Così all'egro fanciul porgiamo aspersi*
> *Di soave licor gli orli del vaso :*
> *Succhi amari ingannato in tanto ei beve,*
> *E dall'inganno suo vita riceve.*

Cette comparaison du charme des fables, qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère, donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un Poème épique Français. Nous lisons avec plaisir dans *Montagne*, qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant*. Mais cette image, qui nous plaît dans son style familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'Epopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'est dans le Chant seizième de la *Jé-*

rusalem, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon Amant.

Volea gridar : dove, o crudel, me ſola
Laſci ? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore :
Si che tornò la flebile parola
Più amara in dietro a rimbombar ſu'l core.

Ces quatre vers Italiens ſont très-touchans & très-naturels ; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimatias* en Français. » Elle voulait crier : cruel, » pourquoi me laiſſes-tu ſeule ? mais la » douleur ferma le chemin à ſa voix, » & ces paroles douloureuſes reculèrent » avec plus d'amertume, & retentirent » ſur ſon cœur.

Apportons un autre exemple tiré d'un des ſublimes endroits du Poème ſingulier de *Milton*, dont j'ai déja parlé ; c'eſt au premier Livre, dans la deſcription de Satan & des Enfers.

——— *Round he throws his baleful eyes*
That witness'd huge affliction and diſmay,
Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate:
At once, as far as angel ken, he views
The diſmal ſituation waſt and wild :
A dungeon horrible, on all ſides round,

O v

As one great furnace, flam'd yet from those flames
No light, but rather darkness visible,
Serv'd only to discover sights of woe;
Regions of sorrow! doleful shades! where peace
And rest can never dwell! hope never comes
That comes to all; &c.

» Il promène de tous côtés ses tristes
» yeux, dans lesquels sont peints le dé-
» sespoir & l'horreur, avec l'orgueil &
» l'irréconciliable haine. Il voit d'un coup
» d'œil, aussi loin que les regards des Ché-
» rubins peuvent percer, ce séjour épou-
» vantable, ces déserts désolés, ce don-
» geon immense, enflâmé comme une
» fournaise énorme. Mais de ces *flâmes*
» *il ne sortait point de lumière; ce sont*
» *des ténèbres visibles*, qui servent seu-
» lement à découvrir des spectacles de dé-
» solation, des régions de douleur, dont
» jamais n'approchent le Repos ni la Paix,
» où l'on ne connaît point l'Espérance,
» connue partout ailleurs.

Antonio de Solis, dans son excellente Histoire de la conquête du Méxique, après avoir dit que l'endroit où *Montézume* consultait ses Dieux, était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumiere, ajoûte :

O permittian solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad : » Où laissaient » entrer seulement autant de jour qu'il en » fallait pour voir l'obscurité «. Ces ténèbres visibles de *Milton* ne sont point condamnées en Angleterre, & les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans *Solis*. Il est très-certain que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions, l'exactitude Française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matiere, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le Pere *Bourdaloue* prêche devant une assemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant par un geste noble un discours pathétique, il s'écrie : » Oui, Chrétiens, vous étiez » bien disposés, mais le sang de cette veuve » que vous avez abandonnée, mais le sang » de ce pauvre que vous avez laissé opprimer, mais le sang de ces misérables » dont vous n'avez pas pris en main la » cause ; ce sang retombera sur vous, & » vos bonnes dispositions ne serviront qu'à

» rendre sa voix plus forte pour demander
» à Dieu vengeance de votre infidélité. Ah !
» mes chers Auditeurs, &c. « Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, & accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire Anglais. Car autant qu'ils aiment sur le Théâtre les expressions ampoulées & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la Chaire une simplicité sans ornement. Un Sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points, & récitée avec enthousiasme. En Angleterre, un Sermon est une dissertation solide, & quelquefois séche, qu'un homme lit au Peuple sans geste & sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une Comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien grande est la différence entre les goûts des Nations.

Je sais qu'il y a plusieurs personnes qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent que la raison & les passions sont par-tout les mêmes; cela est vrai, mais elles s'expriment par-tout diversement. Les hommes ont en tout pays un nez, des yeux & une bouche : cependant l'assemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réussira pas en Turquie; ni une beauté

Turque à la Chine ; & , ce qu'il y a de plus aimable en Asie & en Europe , serait regardé comme un monstre dans le pays de Guinée. Puisque la Nature est si différente d'elle-même, comment veut-on asservir à des loix générales des Arts sur lesquels la coutume, c'est-à-dire l'inconstance a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces Arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les Nations. Il ne suffit pas, pour connaître l'Epopée, d'avoir lû *Virgile* & *Homère*; comme ce n'est point assez, en fait de Tragédie, d'avoir lû *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui est universellement *beau* chez les Anciens, nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur Langue & dans leurs mœurs ; mais ce serait s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue ; la Religion qui est presque toujours le fondement de la Poésie épique, est parmi nous l'opposé de leur Mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des Héros du siége de Troye que de celles des Américains. Nos combats, nos siéges , nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre Philosophie est en tout le con-

traire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la boussole, de l'imprimerie, tant d'autres Arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les Anciens; mais il ne faut pas peindre la même chose.

Qu'*Homère* nous représente ses Dieux s'enyvrant de nectar, & riant sans fin de la mauvaise grace dont *Vulcain* leur sert à boire, cela était bon de son tems, où les Dieux étaient ce que les Fées sont dans le nôtre: mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un Poème une troupe d'Anges & de Saints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un Auteur qui irait, après *Virgile*, introduire des Harpies enlevans le dîner de son Héros, & qui changerait de vieux vaisseaux en belles Nymphes? En un mot, admirons les Anciens; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle; & ne faisons pas cette injustice à la Nature humaine & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec tant de sûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la *Jérusalem* du *Tasse* ; *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand *Newton*. *Camoëns* est en Portugal ce que *Milton* est en Angleterre. Ce serait sans doute un grand plaisir, & même un grand avantage pour un homme qui pense, d'examiner tous ces Poèmes épiques de différente nature, nés en des siècles & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais ; tous habillés, si je l'ose dire, à la manière de leurs pays.

C'est une entreprise au-delà de mes forces que de prétendre les peindre ; j'essaierai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au Lecteur à suppléer aux défauts de ce dessein : je ne ferai que proposer ; il doit juger, & son jugement sera juste, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal entendu, qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance, le progrès, la décadence de l'Art ; il le verra ensuite sortir comme de

ses ruines; il le suivra dans tous ses changemens; il distinguera ce qui est *beauté* ou défectuosité dans tous les tems, & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés locales*, qu'on admire dans un pays & qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à *Aristote* ce qu'il doit penser d'un Auteur Anglais ou Portugais, ni à M. *Perrault*, comment il doit juger de l'*Iliade*; il ne se laissera point tyranniser par *Scaliger*, ni par *le Bossu*: mais il tirera ses règles de la Nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'*Homère* & le *Dieu* de *Milton*, entre *Calypso* & *Didon*, entre *Armide* & *Eve*.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.



CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMERE vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'ère Chrétienne : il était certainement contemporain d'*Héſiode*. Or *Héſiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui ſuivait celui de la guerre de Troye, & que cet âge dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui exiſtait alors. Il eſt donc certain qu'*Homère* fleuriſſait deux générations après la guerre de Troye ; ainſi il pouvait avoir vû, dans ſon enfance, quelques vieillards qui avaient été à ce ſiège, & il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui avaient vû *Ulyſſe*, *Ménelas* & *Achille*.

Quand il compoſa l'*Iliade*, (ſuppoſé qu'il ſoit l'Auteur de tout cet Ouvrage,) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'Hiſtoire & des Fables de ſon tems. Les Grecs n'avaient alors que des Poètes pour Hiſtoriens & pour Théologiens ; ce ne fut même que quatre cents

ans après *Hésiode* & *Homère* qu'on se réduisit à écrire l'Histoire en prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raisonnable. Un livre dans ce tems-là était une chose aussi rare qu'un bon livre l'est aujourd'hui : loin de donner au Public l'Histoire *in folio* de chaque village, comme on fait à présent, on ne transmettait à la postérité que les grands évènemens qui devaient l'intéresser. Le culte des Dieux & l'Histoire des grands hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa longtems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur, & à être chantés : telle était la coutume de ces Peuples, si différens de nous. Il n'y eut, jusqu'à *Hérodote*, d'autre Histoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent en aucun tems de Poésie sans Musique.

A l'égard d'*Homère*, autant ses ouvrages sont connus, autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que longtems après sa mort, on lui a érigé des statues, & élevé des Temples. Sept Villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vû naître ; mais la commune opinion est que, de

ſon vivant, il mendiait dans ſept Villes, & que celui dont la poſtérité a fait un Dieu, a vécu mépriſé & miſérable ; deux choſes très-compatibles.

L'*Iliade*, qui eſt le grand ouvrage d'*Homère*, eſt plein de Dieux & de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes, ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils ſont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de Sorciers qui les effraient. Il y a des Fables pour tout âge, & il n'y a point de Nation qui n'ait eu les ſiennes. De ces deux ſujets qui rempliſſent l'*Iliade*, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère* : on lui impute l'extravagance de ſes Dieux, la groſſièreté de ſes Héros. C'eſt reprocher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures des habillemens de ſon tems. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie Payenne ; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines Fables d'*Homere*. Si l'idée des trois Graces qui doivent accompagner la Déeſſe de la Beauté, ſi la Ceinture de *Vénus* ſont de ſon invention,

quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette Religion que nous lui reprochons ? Et si ces Fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siècle qui avait trouvé des allégories si justes & si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les Héros d'*Homere*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvième Chant de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & souffler le feu, & préparer le dîner avec *Achille* ; *Achille* & *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans ; *Charles XII*, Roi de Suède, a fait six mois sa cuisine à *Demir-Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme : & la plûpart de nos Généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la Princesse *Nausica*, qui, suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes & celles du Roi & de la Reine ; on peut trouver ridicule que les filles d'*Auguste* aient filé les habits de leur père, lorsqu'il était maître de la moitié de l'Univers : cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la

vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à *Homere* d'avoir tant loué la force de ces Héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les Nations du Nord ont conquis notre hémiſphère depuis la Chine juſqu'au Mont-Atlas. Les anciens ſe faiſaient une gloire d'être robuſtes; leurs plaiſirs étaient des exercices violens; ils ne paſſaient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot, *Homere* avait à repréſenter un *Ajax* & un *Hector*, non un Courtiſan de Verſailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des Poèmes d'*Homere*, ce ſerait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes ouvrages. Mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux

qui s'appliquent aux Belles-Lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homere* a eu des Temples, il s'est trouvé bien des infideles qui se sont moqués de sa divinité. Il y a eu, dans tous les siècles, des Savans, des *Raisonneurs*, qui l'ont traité d'écrivain pitoyable tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce Père de la Poésie est, depuis quelque tems, un grand sujet de dispute en France. *Perrault* commença la querelle contre *Despréaux*; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales; il composa son Livre du parallèle des Anciens & des Modernes, où l'on voit un esprit très-superficiel, nulle méthode & beaucoup de méprises. Le redoutable *Despréaux* accabla son adversaire en s'attachant uniquement à relever ses bévues; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, sans qu'on entamât seulement le fond de la question. *Houdar de la Motte* a depuis renouvellé la querelle : il ne savait pas la Langue Grecque; mais l'esprit a suppléé en lui, autant qu'il est possible, à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art, de discrétion & de finesse,

que ses Dissertations sur *Homere*. Madame *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, soutint la cause d'*Homere* avec l'emportement d'un Commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. *de la Motte* était d'une femme d'esprit, & celui de Madame *Dacier*, d'un homme savant. L'un, par son ignorance dans la Langue Grecque, ne pouvait sentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquait. L'autre, toute remplie de la superstition des Commentateurs, était incapable d'appercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorsque je lus *Homere* & que je vis ces fautes grossières, qui justifient les Critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût composé tous les Chants de l'*Iliade*. En effet, nous ne connaissons parmi les Latins ni parmi nous aucun Auteur qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait, à la vérité, *Pertharite*, *Suréna*, *Agésilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polieucte*; mais *Suréna* & *Pertharite* sont des sujets encore plus mal choisis que mal traités. Ces Tragédies sont très-faibles;

mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions & de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais ; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakespear*, leur premier Poète Tragique, n'a guères, en Angleterre, d'autre épithète que celle de *Divin*. Je n'ai jamais vu à Londres la Salle de la Comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute bien traduite qu'elle est par *Philipps*, ou au *Caton* d'*Adisson*, qu'aux anciennes Pièces de *Shakespear*. Ces Pièces sont des monstres en Tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années ; on y baptise au premier Acte le Héros qui meurt de vieillesse au cinquième ; on y voit des Sorciers, des Paysans, des Yvrognes, des Bouffons, des Fossoyeurs qui creusent une fosse, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux & de plus absurde, vous le trouverez dans *Shakespear*. Quand je commençais à apprendre la Langue Anglaise, je ne pouvais comprendre comment une Nation si éclairée pouvait admirer un Auteur si extravagant ; mais dès que j'eus une plus grande connaissance

de

de la Langue, je m'apperçus que les Anglais avaient raiſon, & qu'il eſt impoſſible que toute une nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyaient comme moi les fautes groſſières de leur auteur favori; mais ils ſentaient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulières que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de ſa réputation. Les Auteurs qui ſont venus après lui ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'Auteur de *Caton*, & ſes talens qui en ont fait un Sécrétaire d'Etat, n'ont pû le placer à côté de *Shakeſpear*. Tel eſt le privilège du génie d'invention; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui; il court ſans guide, ſans art, ſans règle; il s'égare dans ſa carrière; mais il laiſſe loin derrière lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel à-peu-près était *Homère*; il a créé ſon art & l'a laiſſé imparfait: c'eſt un chaos encore, la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le *Clovis* de *Deſmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces Poèmes fameux par leur ridicule, ſont, à la honte des règles, con-

P

duits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pirame* de *Pradon* est plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites *Nouvelles* où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles autant qu'un gros diamant, ouvrage brute de la Nature, l'emporte sur des colifichets de fer, ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un Peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui, poussé par les vents, consume la terre devant lui*. Si c'est un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, *il fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre*. Quand il décrit la Ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*; il personnifie les prieres; *elles sont filles du Maître des Dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux*

trempés de larmes, & ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans; elles suivent de loin l'injure, l'injure altière qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse. C'est ici sans doute qu'on ne peut surtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdar*, de l'Académie Française, qui, dans sa traduction d'*Homère*, étrangle tout ce beau passage, & le raccourcit ainsi en deux vers :

On appaise les Dieux; mais par des sacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la Nature que l'esprit, s'il a empêché M. de *la Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination, & si cet Académicien si ingénieux a cru que quelques antithèses, quelques tours délicats pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère*; mais il n'a conservé aucune de ses beautés : il a fait un petit squelette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux ont prodigué les louanges à *la Motte*; en vain, avec tout l'art possible & soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable; son

parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, & *Homère* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ces beautés, sont la plûpart des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les *Pensées* de M. *Pascal*, qu'il n'y a point de beauté poétique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme* fatal laurier, bel astre, & *que c'est cela qu'on appelle beauté poétique.* Que prouve un tel passage, sinon que l'Auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des Poètes, il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider sur la Musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame. Qu'on ne croie point encore connaître les Poètes par les traductions; ce serait vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage & en gâtent les beautés. Qui n'a lû que Madame *Dacier* n'a point lû *Homere*; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le style du Poète, plein de négli-

gences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera, comme ses Héros, tout plein de défauts, mais sublime. Malheur à qui l'imiteroit dans l'œconomie de son Poème! Heureux qui peindrait les détails comme lui! Et c'est précisément par ces détails que la Poésie charme les hommes.



CHAPITRE TROISIÈME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand homme. Elle est pleine de puérilités & de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de Maquignon & de faiseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était d'une jument malade, & qui, étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avait été jusques-là récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier Consulat du grand *Pompée* & de *Crassus*. Les Ides d'Oc-

tobre, qui étaient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance: *Octobris Maro consecravit Idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Grece pour mettre, dans la retraite, la dernière main à son *Enéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les Poètes Épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si-tôt justice. Quoiqu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour, comme il vint paraître au Théâtre après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le Peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Il était né d'un caractère doux, modeste & même timide. Il se dérobait très-souvent, en rougissant, à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire, ses mœurs étaient simples, il négligeait sa personne & ses habillemens; mais cette négligence était

aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité, qui s'accorde si bien avec le génie & qui semble être donnée aux véritablement grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même lorsqu'il écrivait en prose. *Séneque* le Philosophe nous apprend que *Virgile* n'avait pas mieux réussi en prose que *Cicéron* ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pû descendre à la prose, puisque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la Poësie.

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguste*. Cet heureux tyran savait bien qu'un jour sa réputation dépendrait d'eux. Aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguste*, a effacé l'horreur de ses proscriptions; ils nous font aimer sa mémoire; ils ont fait, si j'ose le dire, illusion à toute la terre. *Virgile* mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas* & à l'Empereur même. On sait qu'il ordonna par son testament que l'on brûlât son *Enéide*,

dont il n'était point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant ; ils ſont beaux & ſemblent partir du cœur.

Ergóne ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ? ergò ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur Muſa Maronis ? &c.

Cet ouvrage que l'Auteur avait condamné aux flâmes eſt encore, avec ſes défauts, le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon Poème des traditions fabuleuſes que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes juſqu'à lui, à-peu-près comme *Homere* avait fondé ſon *Iliade* ſur la tradition du ſiège de Troye ; car en vérité il n'eſt pas croyable qu'*Homere* & *Virgile* ſe ſoient ſoumis par avance à cette règle bizarre, que le Père *le Boſſu* a prétendu établir ; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le Poème avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu

dans la Comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle, ou dans un Roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'Histoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poètes épiques au contraire sont obligés de choisir un Héros connu dont le nom seul puisse imposer au Lecteur, & un point d'histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout Poète épique qui suivra la règle de *le Bossu* sera sûr de n'être jamais lû ; mais heureusement il est impossible de la suivre : car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'Univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan : il faudra de nécessité que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembla donc dans son Poème tous ces différens matériaux qui étaient épars dans plusieurs Livres, & dont on peut voir quelques-uns dans *Denis d'Ha-*

licarnasse. Cet Historien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée*, il n'oublie ni la fable des *Harpies*, ni les prédictions de *Céléno*, ni le petit *Ascagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes*, &c. Pour la métamorphose des vaisseaux d'*Enée* en *Nymphes*, *Denis d'Halicarnasse* n'en parle point. *Virgile* lui-même prend soin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition, *Prisca fides facto, sed fama perennis.* Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappellant la créance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on serait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur Français qui prendrait *Clovis* pour son Héros, de parler de la Sainte Ampoule qu'un pigeon apporta du Ciel dans la ville de Reims pour oindre le Roi, & qui se conserve encore avec foi dans cette ville ? Un Anglais, qui chanterait le Roi *Arthus*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin* ? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables, où se perd l'origine de

chaque Peuple, qu'on respecte leur antiquité en riant de leur absurdité. Après tout, quelqu'excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudrait encore mieux les rejetter entièrement; un seul Lecteur sensé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de la fable, *Virgile* est blâmé par quelques critiques & loué par d'autres, de s'être asservi à imiter *Homere*. Pour moi, si j'ose hasarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scène les Dieux d'*Homere*, qui étaient aussi les siens, & qui, selon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais assurément, il les fait agir avec plus de jugement que le Poète Grec. Il parle comme lui du siège de Troye; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art & des beautés plus touchantes dans la description que fait *Virgile* de la prise de cette Ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homere*. On nous crie que l'Episode de *Didon* est d'après celui de *Circé* & de *Calipso*; qu'*Enée* ne descend aux enfers

qu'à l'imitation d'*Ulisse*. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homere a fait Virgile*, dit-on. Si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles, même pour l'ordinaire, il est au-dessous de l'original : quand *Virgile* est grand, il est lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homere* a jettée dans son *Iliade* ; au lieu que dans l'*Enéide*, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias* & le fidele *Achate*, sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée*, & rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste ; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, & *Homere* l'oisiveté d'*Achille*. Le Poète Grec

était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal Héros, & comme son talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile*, au contraire, sentait qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage, & le perdre dans la foule. C'est au seul *Enée* qu'il a voulu, & qu'il a dû nous attacher, aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté son Poème.

Saint-Evremont dit qu'*Enée* est plus propre à être Fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il est vrai qu'*Enée* passe, auprès de bien des gens, plutôt pour un dévôt que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille* ou des exploits gigantesques des Héros de Roman. Si *Virgile* avoit été moins sage, si au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède*, qui combattent contre des Dieux, il aurait plu

d'avantage à ces Critiques ; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande & universelle objection que l'on fait contre l'*Enéide*. Les six derniers Chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut ; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, & que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu le dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguste* que le premier, le second, le quatrième & le sixième Livre, qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Enéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'*Enée* aux Enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troye. De cette haute élevation où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guères que descendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec *Lavinie* qu'il ne connaît pas, ne saurait nous intéresser après es amours de *Didon*. La guerre contre

les Latins ; commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troye. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse ; cependant il ne faut pas croire que les six derniers Chants de l'*Enéide* soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez *Virgile*. Ce que la force de son art a tiré de ce terrein ingrat est presque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme sage qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homere* avait répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse d'avantage dans les six derniers Livres de l'*Enéide*, c'est qu'on est tenté, en les lisant, de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la personne de *Turnus* un jeune Prince passionnément amoureux, prêt à épouser une Princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est favorisé dans sa passion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme son fils. Les Latins & les Rutules desirent également ce mariage, qui semble devoir assûrer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, &

même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une Ambassade au Roi Latin pour obtenir un asyle ; le bon vieux Roi commence par lui offrir sa fille qu'*Enée* ne demandait pas : de-là suit une guerre cruelle, encore ne commence-t-elle que par hasard & par une aventure commune & petite ; *Turnus*, en combattant pour sa Maitresse, est tué impitoyablement par *Enée*, la mère de *Lavinie* au désespoir se donne la mort, & le faible Roi Latin pendant tout ce tumulte ne sait ni refuser ni accepter *Turnus* pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix ; il se retire au fond de son Palais, laissant *Turnus* & *Enée* se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive. Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable Amant, qui avait tant de droits sur elle, & qu'il secourût le vieux Roi *Latinus*, au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de *Lavinie* : j'aimerais qu'il en fût le vengeur, je vou-

drais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser au Héros d'avantage. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie*, cette jeune Princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin; ce n'est point à un jeune Peintre à oser reprendre les défauts d'un *Raphaël*, & je ne puis pas dire comme le *Corrége*, *son Pittor anche io.*



CHAPITRE QUATRIÈME.

LUCAIN.

APRES avoir levé nos yeux vers *Homere* & *Virgile*, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence *Statius* & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monstrueux imitateur de l'*Iliade* & de l'*Enéide* : mais il ne faut pas omettre *Lucain* dont le génie original a ouvert une route nouvelle : il n'a rien imité, il ne doit à personne ni ses beautés, ni ses défauts, & mérite, par cela seul, une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maison de l'Ordre des Chevaliers : il naquit à Cordoue en Espagne sous l'Empereur *Caligula*. Il n'avait encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de *Sénèque* son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des Critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Espagnol qui a fait des vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trou-

ver dans son style des barbarismes qui n'y sont point, & qui, supposé qu'ils y fussent, ne peuvent assûrément être apperçus par aucun Moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la Poésie, & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitèrent tous deux était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer *Lucain* vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges, il le loue même avec trop de flatterie; & en cela seul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme, quel qu'il soit. *Néron* démentit bien-tôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameuse conspiration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Étant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un Poème épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique & peu superstitieux où vivaient *César* & *Lucain*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des Héros réels qu'il fallait peindre d'après Nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *César* étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mézence* & *Turnus*. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines & les plus puissans hommes qui aient jamais été, disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire : par-là il a rendu son Poème sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, sont deve-

nus grands dans *Homere* & dans *Virgile*, & que *César* & *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans son Poème aucune description brillante comme dans *Homere*. Il n'a point connu, comme *Virgile*, l'art de narrer & de ne rien dire de trop; il n'a ni son élégance ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés qui ne sont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Enéïde*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* est rempli; quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*: il peint comme *Salluste*; en un mot il est grand par-tout où il ne veut point être Poète. Une seule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *César*; *Nil actum reputans, si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poétique.

Virgile & *Homere* avaient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scène. *Lucain* a fait tout aussi bien de s'en passer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Venus*, étaient des embellissemens nécessaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On savait peu de chose de ces Héros fabuleux; ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que

Pindare chantait, & dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait qu'il se jettât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'Empire Romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux; mais *César*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus* vivaient dans un autre siècle qu'*Enée*; les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de *Pharsale*, si *Iris* venait lui apporter son épée, ou si *Vénus* descendait dans un nuage d'or à son secours?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, sont persuadés qu'un Poème ne saurait subsister sans Divinités, parce que l'*Iliade* en est pleine; mais ces Divinités sont si peu essentielles au Poème, que le plus bel endroit qui soit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun Poète, est le discours de *Caton*, dans lequel ce stoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir dans le Temple *Jupiter Hammon*. Je me sers de la traduction de *Brébeuf*, malgré ses défauts.

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre,

Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers ;
Je ne consulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître ;
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous :
Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux ;
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Pensez-vous qu'à ce Temple un Dieu soit limité ?
Qu'il ait, dans ces deserts, caché la vérité ?
Faut-il d'autre séjour à ce Monarque auguste,
Que les Cieux, que la terre & que le cœur du *juste* ?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit ;
C'est sa main qui nous guide & son feu qui nous luit.
Tout ce que nous voyons est cet Être suprême, &c.
C'est bien assez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons.
Si nous n'y savons pas lire nos aventures,
Percer avant le tems dans les choses futures,
Loin d'appliquer en vain nos soins à le chercher,
Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* est si inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *Cesar*, *Pompée*, *Caton* avec des traits si forts, il soit si faible quand il les fait agir ? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me semble que je vois un portique hardi & immense, qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE TRISSIN.

APrès que l'Empire Romain eut été détruit par les barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du Latin, comme plusieurs Royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome; les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent, & lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là, est un composé bisarre de grossièreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les Moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, se polit la première; ensuite l'Espagnole; puis la Française & l'Anglaise se perfectionnèrent.

La Poésie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un tems où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable: chose étrange, que presque toutes les nations du monde aient eu des Poètes avant que d'avoir aucune autre sorte d'Ecrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un Historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les arts. Les barbares des côtes de la mer baltique avaient leurs fameuses rimes runiques, dans les tems qu'ils ne savaient pas lire; ce qui prouve en passant que la Poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le *Tasse* était encore au berceau lorsque le *Trissin*, Auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la première Tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un Poème épique. Il prit pour son sujet l'*Italie délivrée des Goths* par *Bélisaire* sous l'Empire de *Justinien*. Son plan est sage & régulier; mais la Poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elle fût ab-

ſorbée dans le grand jour qu'apporta le *Taſſe*.

Le *Triſſin* était un homme d'un ſavoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Léon* X l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambaſſadeur auprès de *Charles-Quint*; mais enfin il ſacrifia ſon ambition & la prétendue ſolidité des affaires à ſon goût pour les Lettres; bien différent en cela de quelques hommes célèbres, que nous avons vu quitter, & même mépriſer les Lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était, avec raiſon, charmé des beautés qui ſont dans *Homère*, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité; il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie ſur *Homère* pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre: il cueille les fleurs du Poète Grec, mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur; le *Triſſin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère* où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des careſſes qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'Empereur *Juſtinien* a les mêmes vues ſur ſon époux dans l'*Italia liberata*. Elle commence par ſe baigner dans ſa belle chambre; elle met une chemiſe blanche, & après une longue

énumération de tous les affiquets d'une toilette, elle va trouver l'Empereur qui est assis sur un gazon dans un petit jardin : elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agacerie, & enfin *Justinien le diede un bascio*

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Et ella stette; e sorridendo disse :
Signor mio dolce, or che volete fare,
Che se venisse alcuno in questo luogo,
E ci vedesse, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte:
Entriamo ne le nostre usate stanze,
Chiudamo gli usci, e sopra il vostro letto
Poniamci, e fate poi quel che vi piace.
L'Imperator rispose : Alma mia vita,
Non dubitate de la vista altrui
Che qui non può venir persona umana
Se non per la mia stanza, & io la chiusi
Come qui venni, et hò la chiave a canto,
E penso, che ancor voi chiudeste l'uscio,
Che vien in esso da le stanze vostre;
Perchè giamai non lo lasciaste aperto.
E detto questo, subito abbracciolla;
Poi si colcar ne la minuta erbetta,
La quale allegra gli fioria d'intorno, &c.

L'Empereur lui donna un doux baiser, & lui jetta les bras au cou. Elle s'arrêta, &

lui dit en souriant : » Mon doux Seigneur,
» que voulez-vous faire ? Si quelqu'un en-
» trait ici & nous découvrait, je serais
» si honteuse que je n'oserais plus le-
» ver les yeux : Allons dans notre ap-
» partement : fermons les portes, mettons-
» nous sur le lit, & puis faites ce que
» vous voudrez «. L'Empereur lui répon-
dit : » Ma chere ame, ne craignez point
» d'être apperçue, personne ne peut en-
» trer ici que par ma chambre, je l'ai fer-
» mée, & j'en ai la clef dans ma poche.
» Je présume que vous avez aussi fermé
» la porte de votre appartement, qui en-
» tre dans le mien ; car vous ne le laissez
» jamais ouvert ». Après avoir ainsi par-
lé, il l'embrasse & la jette sur l'herbe ten-
dre qui semble partager leurs plaisirs, &
qui se couronne de fleurs. Ainsi ce qui
est décrit noblement dans *Homere* devient
aussi bas & aussi dégoûtant dans le *Trissin*,
que les caresses d'un mari & d'une femme
devant le monde.

Le *Trissin* semble n'avoir copié *Homere*
que dans des descriptions : il est très-exact
à peindre les habillemens & les meubles
de ses Héros ; mais il ne dit pas un mot
de leurs caractères. Cependant je ne fais
pas mention de lui pour remarquer seu-

lement ses fautes; mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite d'avoir été le premier moderne en Europe, qui ait fait un Poème épique régulier & sensé, quoique faible, & qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus, il est le seul des Poètes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous ceux qui a le moins introduit d'enchanteurs & de Héros enchantés dans ses ouvrages; ce qui n'était pas un petit mérite.



CHAPITRE SIXIÈME.

LE CAMOENS.

TANDIS que le *Trissin* en Italie suivait d'un pas timide & faible les traces des anciens, le *Camoens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, & s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes qui l'appellent le *Virgile* Portugais.

Camoens, d'une ancienne famille Portugaise, naquit en Espagne dans les dernieres années du règne célèbre de *Ferdinand* & d'*Isabelle*, tandis que *Jean second* régnait en Portugal. Après la mort de Jean, il vint à la Cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel* le Grand, héritier du Trône & des grands desseins du Roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette Nation.

Emmanuel déterminé à suivre le projet qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497, *Vasco de Gama*, avec une flotte pour cette fameuse

entreprise qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui, passèrent pour des insensés qui se sacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers, & les pleura comme morts ; cependant l'entreprise réussit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camoens n'accompagna point *Vasco de Gama* dans son expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-tems après. Un desir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrettes, ses mécontentemens de la Cour, & sur-tout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à sa patrie : il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un Vice-Roi dans les Indes ; *Camoens* étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel

était un de ces malheurs ſinguliers que la deſtinée réſervait à *Camoens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut-là qu'il compoſa ſon Poème de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade*, titre qui a peu de rapport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de-là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, & ſe ſauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre tenant ſon Poème, ſeul bien qui lui reſtait. De retour à Goa, il fut mis en priſon; il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit gouverneur arrogant & avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec ſon Poème pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ 800 liv. de notre monnoye d'aujourd'hui; mais on ceſſa bien-tôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hôpital. Ce fut-là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un

abandon général. A peine fut-il mort, qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort d'*Homère.* Il voyagea comme lui; il vécut & mourut pauvre & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie, que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le *Camoens*, ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'Epopée. Le fond de son Poème n'est ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : » Je chante » ces hommes au-dessus du vulgaire, qui » des rives occidentales de la Lusitanie, » portés sur des mers qui n'avaient point » encore vû de vaisseaux, allèrent étonner » la Taprobane de leur audace: eux dont » le courage patient à souffrir des travaux » au-delà des forces humaines, établit un » nouvel Empire sous un Ciel inconnu &

» sous d'autres étoiles. Qu'on ne vante
» plus les voyages du fameux Troyen qui
» porta ses Dieux en Italie, ni ceux du
» sage Grec qui revit Ithaque après vingt ans
» d'absence; ni ceux d'*Alexandre*, cet im-
» pétueux conquérant. Disparaissez, dra-
» peaux que *Trajan* déployait sur les
» frontières de l'Inde : voici un homme
» à qui Neptune a abandonné son trident :
» voici des travaux qui surpassent tous les
» vôtres.

» Et vous, Nymphes du Tage, si ja-
» mais vous m'avez inspiré des sons doux
» & touchans, si j'ai chanté les rives de
» votre aimable fleuve, donnez-moi au-
» jourd'hui des accens fiers & hardis; qu'ils
» aient la force & la clarté de votre cours,
» qu'ils soient purs comme vos ondes, &
» que désormais le Dieu des vers pré-
» fère vos eaux à celles de la fontaine
» sacrée «.

De-là le Poète conduit la flotte Portu-
gaise à l'embouchure du Gange; il dé-
crit en passant les côtes occidentales, le
Midi, & l'Orient de l'Afrique, & les dif-
férens Peuples qui vivent sur cette côte;
il entremêle avec art l'histoire du Portu-
gal. On voit dans le troisième Chant la
mort de la célèbre *Inès de Castro*, épouse

du Roi *Dom Pedro*, dont l'aventure déguisée a été jouée depuis peu sur le Théâtre de Paris. C'est, à mon gré, le plus beau morceau du *Camoens*; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendrissans & mieux écrits. La simplicité du Poème est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une, qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les tems & chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le cap de Bonne-Espèrance, appellé alors le promontoire des tempêtes, on apperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'est un fantôme qui s'élève du fond de la mer; sa tête touche aux nues, les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui, ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre ou ce Dieu est le gardien de cet océan, dont aucun vaisseau n'avait encore fendu les flots; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui disputer l'Empire de ces mers; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me

paraît conforme au génie Italien ; c'eſt une Iſle enchantée qui ſort de la mer pour le rafraichiſſement de *Gama* & de ſa flotte. Cette Iſle a ſervi, dit-on, de modèle à l'Iſle d'*Armide*, décrite quelques années après par le *Taſſe*. C'eſt-là que *Venus*, aidée des Conſeils du Père Éternel, & ſecondée en même tems des flèches de *Cupidon*, rend les *Néréides* amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement ; chaque Portugais embraſſe une *Néréide*, & *Thetis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon partage. Cette Déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'Iſle, & de-là lui montre tous les Royaumes de la terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camoens, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle, & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe, que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une Iſle enchantée dont *Vénus* eſt la Déeſſe, & où des Nymphes careſſent des Matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *Muſico* d'Am-

sterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camoens* prétend que dans ce Poème *Vénus* signifie la *Sainte Vierge*, & que *Mars* est évidemment *Jésus-Christ*. A la bonne heure, je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue que je ne m'en serais pas apperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout ; on ne sera plus tant surpris que *Gama*, dans une tempête, adresse ses prières à *Jésus-Christ*, & que ce soit *Vénus* qui vienne à son secours. *Bacchus* & la *Vierge Marie* se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais, après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la foi, & *Vénus* se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés ; il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poème ; mais la Poésie du style, & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Véronese* parmi les grands peintres ; quoiqu'il ait placé des Pères Bénédictins & des Soldats Suisses dans des sujets de l'ancien Testament.

Le *Camoens* tombe presque toujours

dans de telles disparates. Je me souviens que *Vasco*, après avoir raconté ses aventures au Roi de Mélinde, lui dit : *O Roi ! jugez si Ulysse & Enée ont voyagé aussi loin que moi, & couru autant de périls ?* Comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son *Homère* & son *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce Poème, le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres, & le Poète n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cents ans il fait les délices d'une Nation spirituelle qui doit en connaître les fautes.



CHAPITRE SEPTIÈME.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença sa *Gierusalemme liberata* dans le tems que la *Lusiade* du *Camoens* commençait à paraître. Il entendait assez le Portugais pour lire ce Poème & pour en être jaloux ; il disait que le *Camoens* était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée ; le *Tasse* était autant au-dessus de *Camoens*, que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. Le *Tasse* eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si long-tems balancée, & qui lui est encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les Poètes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; & si on lit *Homère* par une espèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les

espèces. Je ne parlerais point des Comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de la Tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Enéide*. On peut même dire que le genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très inférieur au véritable Poème épique. Il en est des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus estimés; & celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des Ogres & des Géants que des Héros, & d'outrer la Nature que de la suivre.

Le *Tasse* naquit à Surrento en 1544 l'onzième Mars de *Bernardo Tasso* & de *Portia de Rossi*. La maison dont il sortait était une des plus illustres d'Italie, & avait été longtems une des plus puissantes. Sa grand'mère était une Cornaro : on sait assez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de sa maison, s'était attaché au Prince de Salerne qui fut dépouillé de sa Principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était Poète lui-même : avec

ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit Prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la seule richesse qu'il avait reçue de son père, se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partisans du Prince de Salerne, & qui connaissait par une dure expérience le danger de la Poésie & d'être attaché aux grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Tasse* y réussit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en Philosophie & en Théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant un homme qui savait par cœur la Logique d'*Aristote*, & ce bel art de disputer pour & contre en termes inintelligibles, sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de son goût, composa, à l'âge de dix-sept ans, son Poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. La réputation que

ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans son penchant pour la Poésie. Il fût reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, sous le nom de *di Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il se repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du Droit & dans les autres où son inclination ne l'avait pas appellé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Duc de *Ferrare*, & crut, qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faisait des vers était un établissement assûré. A l'âge de vingt-sept ans il alla en France à la suite du Cardinal d'*Est*. *Il fut reçu du Roi Charles IX*, disent les Historiens Italiens, *avec des distinctions dues à son mérite, & revint à Ferrare comblé d'honneurs & de biens*. Mais ces biens & ces honneurs tant vantés se réduisaient à quelques louanges : c'est la fortune des Poètes. On prétend qu'il fut amoureux, à la Cour de Ferrare, de la sœur du Duc, & que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la source de cette humeur mélancolique, qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour fou un

homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques Chants de son Poème avaient déjà paru sous le nom de *Godefroi.* Il le donna tout entier au Public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée.* Il pouvait dire alors comme un grand homme de l'antiquité : *J'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire.* Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Enveloppé, dès l'âge de huit ans, dans le bannissement de son père; sans patrie, sans bien, sans famille ; persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talens; plaint, mais négligé par ceux qu'il appellait ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même; & ce qui devait ajoûter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avoit fait mettre en prison : il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Surrento, dans le Royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait, & dont il espérait quelques secours, mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied

à Ferrare, où il fut emprisonné encore. Le désepoir altéra sa constitution robuste, & le rejetta dans des maladies violentes & longues qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *Sainte Vierge* & de *Sainte Scholastique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le Marquis *Manso di Villa* rapporte ce fait comme certain; mais tout ce que la plûpart des lecteurs en croiront, c'est que le *Tasse* avait la fièvre.

Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais Poète: enfin après vingt années, l'envie fut lasse de l'opprimer, son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appellé à Rome par le Pape *Clément VIII*, qui, dans une Congrégation de Cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier, & les honneurs du triomphe; cérémonie bisarre qui paraît ridicule aujour-

d'hui, surtout en France, & qui était alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le *Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du Pape : *Je desire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux *Aldobrandins*, neveux du Pape, qui aimaient & admiraient le *Tasse*, se chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait se faire au Capitole ; chose assez singulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le tems de ces préparatifs, comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment : il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems qui sappe la réputation des ouvrages médiocres, a assûré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les Poèmes d'*Homère* l'étaient en Grèce ; & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère*, malgré ses

fautes, & malgré la critique de M. *Despréaux*.

La *Jérusalem* paraît, à quelques égards, être d'après l'*Iliade* : mais si c'est imiter que de choisir dans l'Histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie ; si *Renaud* est une copie d'*Achille*, & *Godefroy* d'*Agamemnon*, j'ose dire que le *Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homere* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'*Iliade* ; mais ces caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits, & infiniment mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le Poète Grec, & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait, il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, & de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices & de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroy* est prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuse valeur de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant* ; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie & d'emportement ;

dans *Herminie*, c'est une tendresse douce & aimable : il n'y a pas jusqu'à l'*Hermite Pierre* qui ne fasse un Personnage dans le tableau, & un beau contraste avec l'enchanteur *Isméno* ; & ces deux figures sont assûrément au-dessus de *Calchas* & de *Talthybius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille* ; mais ses fautes sont plus excusables, son caractère est plus aimable, son loisir est mieux employé. *Achille* éblouit, & *Renaud* intéresse.

Je ne sais si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam* l'ennemi des Grecs ; mais c'est sans doute un coup de l'Art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice plus d'un Lecteur se serait intéressé pour les Mahométans contre les Chrétiens ; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit, & massacrer de sang-froid un vénérable Monarque âgé de 80 ans, & tout un Peuple innocent, qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des Croisades. Les Moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La Cour de Rome

Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des Princes quittaient leurs états, les épuiſaient d'hommes & d'argent, & les laiſſaient expoſés au premier occupant, pour aller ſe battre en Syrie. Tous les Gentils-hommes vendaient leurs biens & partaient pour la Terre-Sainte avec leurs maitreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes & la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge ; mais quand ils arrivèrent au Saint Sépulchre, ces monſtres ornés de croix blanches, encore toutes dégouttantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre & ſe frappèrent la poitrine, tant la Nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes.

Le *Taſſe* fait voir, comme il le doit, les Croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une armée de héros, qui, ſous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre conſacrée par

la naissance & la mort d'un Dieu. Le sujet de la *Jérusalem*, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le *Tasse* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit, presque tout y est lié avec art; il amène adroitement les aventures; il distribue sagement les lumières & les ombres. Il fait passer le Lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats; il excite la sensibilité par degrés; il s'élève au-dessus de lui-même de Livre en Livre. Son style est presque par-tout clair & élégant, & lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la Langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, & se change en majesté & en force.

On trouve, il est vrai, dans la *Jérusalem* environ deux cents vers, où *l'Auteur* se livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles: mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut que son génie payait au mauvais goût que son siècle avait pour les pointes, & qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens sont entièrement désabusés.

Si cet ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un épiſode, qui ne tient en rien au reſte du Poème. Je parle de l'étrange & inutile taliſman que fait le ſorcier *Iſmeno* avec une image de la *Vierge Marie*, & de l'hiſtoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encore ſi cette image de la *Vierge* ſervait à quelque prédiction; ſi *Olindo* & *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur Religion, étaient éclairés d'en haut, & diſaient un mot de ce qui doit arriver; mais ils ſont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du Poème; mais le Poète ne s'eſt épuiſé à décrire leur aventure avec tous les embelliſſemens de ſon art; & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'image de la *Vierge* l'eſt aux Mahométans.

Il y a dans l'épiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne feraient point

admis en France & en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphosés en poissons, & un perroquet chantant des chansons de sa propre composition, sont des fables bien étranges aux yeux d'un Lecteur sensé, accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais. Mais du tems du *Tasse*, ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés presque comme un point de foi par le Peuple superstitieux d'Italie. Sans doute, un homme qui vient de lire M. *Locke* ou M. *Addisson*, sera étrangement révolté de trouver dans la *Jérusalem* un sorcier Chrétien, qui tire *Renaud* des mains des sorciers Mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer *Ubalde* & son compagnon à un vieux & saint Magicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre! Les deux Chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoye à Ascalon vers une vieille qui les transporte aussi-tôt dans un petit batteau aux Isles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de Dieu, tenant dans leurs mains une baguette magique; ils s'acquittent de leur ambassade, & ramènent

au camp des Chrétiens le brave *Renaud* dont toute l'armée avait grand besoin.

Encore ces imaginations, dignes des Contes de Fées, n'appartiennent-elles pas au *Tasse*; elles sont copiées de l'*Arioste*, ainsi que son *Armide* est une copie d'*Alcine*. C'est-là sur-tout ce qui fait que tant de Littérateurs Italiens ont mis l'*Arioste* beaucoup au-dessus du *Tasse*.

Mais quel était ce grand exploit qui était réservé à *Renaud*? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérif jusqu'à Jérusalem, la Providence l'avait destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du Poème. Dans les premiers Chants, Dieu ordonne à l'Archange *Michel* de précipiter dans l'Enfer les Diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient son tonnerre contre les Chrétiens en faveur des Mahométans. *Michel* leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des Chrétiens. Ils obéissent aussi-tôt & se plongent dans l'abîme. Mais bien-tôt après, le Magicien *Ismeno* les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu, & sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la

forêt où les Chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une tour. Les Diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* y trouve sa *Clorinde* enfermée dans un pin, & blessée d'un coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y présente à travers l'écorce d'un myrthe, tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'*Hermite Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud* rompent l'enchantement.

Je crois qu'il est à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans sa *Pharsale* un sujet presque semblable. *César* ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instrumens & des machines de guerre. Je mets sous les yeux du Lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brébeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, est au-dessous de l'original.

Lucus erat longo nunquàm violatus ab ævo;
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes

Sylvani, Nymphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra Deûm, structæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illic & volucres metuunt insistere ramis;
Et lustris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tùm plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt: tantùm terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpè cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterùm consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessêre Deis. Medio cùm Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori,
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuêre manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.

Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur, merso violata in robora ferro:
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis, non sublato secura pavore,
Turba; sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus.
Tùm primùm posuêre comas, & fronde carentes
Admisêre diem, propulsaque robore denso
Sustinuit se sylva cadens. Gemuêre videntes
Gallorum populi: muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim læsos impunè putaret
Esse Deos?

Voici la traduction de BRÉBEUF. On sait qu'il était plus ampoulé que Lucain; il a gâté souvent son original en voulant le surpasser; mais il y a toujours dans Brébeuf quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux Humains, & des Dieux révérée,
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais
Du Dieu de la Clarté font mourir tous les traits;
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains & les Nymphes champêtres

Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le ſon des chalumeaux ou celui des hautbois ;
Cette ombre deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ſes cruels ſacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offenſent la Nature en révérant les Dieux.
Là, du ſang des humains, on voit ſuer les marbres ;
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres ;
Tout y reſſent l'horreur, & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les Sangliers, les Lions, les bêtes les plus fières,
N'oſent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières ;
La Foudre accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable & n'y tombe jamais ;
Là de cent Dieux divers les groſſières images,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages.
La mouſſe & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux :
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte ;
Tant aux faibles Mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triſte éclat d'une flâme enſouffrée
La forêt eſt couverte, & n'eſt pas dévorée ;

Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De cérastes hideux & de dragons aîlés.
Les voisins de ce bois, si sauvage & si sombre,
Laissent à ces démons son horreur & son ombre;
Et le Druïde craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges,
Les Dieux mêmes, les Dieux n'ont point de privilèges;
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés;
Et de tous les soldats les ames étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maitrise;
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise:
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prens sur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte:
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jule commande ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mère,
Des pins & des cyprès dont les feuillages verds
Conservent le Printems au milieu des Hyvers.

A ces forfaits nouveaux tous les Peuples frémissent,
A ce fier attentat tous les Prêtres gémissent.
Marseille seulement, qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer César & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jérusalem délivrée* ; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel est au-dessus de celle d'un héros imaginaire, & combien les pensées fortes & solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautés poétiques, & que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les enfans.

Le *Tasse* semble avoir reconnu lui-même sa faute, & il n'a pû s'empêcher de sentir que ces contes ridicules & bisarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la Poésie Épique. Pour se justifier, il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout son Poème était allégorique. L'armée des Princes Chrétiens, dit-il, représente le corps & l'ame. *Jérusalem* est la figure du vrai bonheur qu'on acquiert

par le travail & avec beaucoup de difficulté. *Godefroy* est l'ame, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en sont les facultés. Le commun des Soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures & figurés, *figura e figurato. Armide* & *Ismeno* sont les tentations qui assiègent nos ames; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnemens, *falsi sillogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que le *Tasse* ose donner de son Poème. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il se suppose des vues & des desseins qu'il n'avait pas probablement quand il fit son Poème; ou si par malheur il les a eues, il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées. Si le Diable joue dans son Poème le rôle d'un misérable Charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec majesté, &, si j'ose le dire, dans l'esprit de la Religion. Les Processions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuses sont représentées dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force

de la Poésie qui fait annoblir tout, & étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton*, & d'avoir confondu les idées payennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plûpart des Poètes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait que nos Diables & notre Enfer Chrétien auraient quelque chose de bas & de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'Enfer Payen. Il est vrai que *Pluton*, *Proserpine*, *Rhadamante*, *Tisiphone*, sont des noms plus agréables que *Belzébut* & *Astarot*; nous rions du mot de *Diable*, nous respectons celui de *Furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas jusqu'à l'Enfer qui n'y gagne.



CHAPITRE HUITIÈME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du seizième siècle, l'Espagne produisit un Poème Épique, célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi bien que par la singularité du sujet; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maison de *Philippe II*, & combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. Après un tel succès, *Philippe* moins jaloux d'augmenter sa gloire au-dehors, que d'établir ses affaires au-dedans, retourna en Espagne. Le jeune *Alonzo* entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir, c'est-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & séjourna longtems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire

que quelques Provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans & leurs tyrans. Je dirai en passant, que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté, est traitée de rébellion par les auteurs Espagnols. La passion qu'il avait pour la gloire & le desir de voir & d'entreprendre des choses singulières, l'entraînèrent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, est une petite contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robustes & plus féroces que tous les autres Peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage & plus longtems que les autres Américains, & ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. *Alonzo* soutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes, il vit & fit les actions les plus étonnantes dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du Roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même tems le Conquérant & le Poète, il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait à en chanter les évènemens, & faute de papier, il écrivit la première partie de son Poème sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le Poème s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui serait insupportable dans tout autre Poème, est ici nécessaire, & ne déplaît pas dans un sujet où la scène est par-delà l'autre Tropique, & où les Héros sont des sauvages qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le sujet, qui était neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au Lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'Auteur.

» Les Araucaniens, dit-il, furent bien
» étonnés de voir des créatures pareilles
» à des hommes portant du feu dans leurs
» mains, & montés sur des monstres qui

» combattaient ſous eux ; ils les prirent
» d'abord pour des Dieux deſcendus du
» Ciel, armés du Tonnerre, & ſuivis de
» la Deſtruction ; & alors ils ſe ſoumi-
» rent, quoiqu'avec peine. Mais dans la
» ſuite s'étant familiariſés avec leurs con-
» quérans, ils connurent leurs paſſions &
» leurs vices, & jugèrent que c'étaient des
» hommes. Alors honteux d'avoir ſuc-
» combé ſous des mortels ſemblables à
» eux, ils jurèrent de laver leur erreur
» dans le ſang de ceux qui l'avaient pro-
» duite, & d'exercer ſur eux une ven-
» geance exemplaire, terrible & mémo-
» rable «.

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième Chant dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui, ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des Lecteurs qui jugent ſans partialité. La première action de l'*Araucana*, eſt une querelle qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux ſauvages vante ſon mérite & ſes exploits ; enfin la diſpute s'é-

chauffe tellement, qu'ils sont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques nommé *Colocolo*, aussi vieux que *Nestor*, mais moins ouvertement prévenu en sa faveur que le Héros Grec, fait la harangue suivante.

» Caciques, illustres défenseurs de la » Patrie, le desir ambitieux de commander n'est point ce qui m'engage à vous » parler. Je ne me plains pas que vous » dispputiez avec tant de chaleur un hon- » neur qui peut-être serait dû à ma vieil- » lesse, & qui ornerait mon déclin. *C'est* » ma tendresse pour vous, c'est l'amour » que je dois à ma Patrie, qui me solli- » cite à vous demander attention pour ma » faible voix. Hélas! comment pouvons- » nous avoir assez bonne opinion de nous- » mêmes, pour prétendre à quelque gran- » deur, & pour ambitionner des titres » fastueux, nous qui avons été les *mal-* » heureux sujets & les esclaves des Espa- » gnols? Votre colère, Caciques, votre » fureur ne devraient-elles pas s'exercer » plûtôt contre nos Tyrans? Pourquoi » tournez-vous contre vous-mêmes ces ar- » mes qui pourraient exterminer vos en- » nemis, & venger notre Patrie? Ah! si » vous voulez périr, cherchez une mort

» qui vous procure de la gloire. D'une
» main brisez le joug honteux, & de l'au-
» tre attaquez les Espagnols, & ne répan-
» dez pas dans une querelle stérile les pré-
» cieux restes d'un sang que les Dieux vous
» ont laissé pour vous venger. J'applau-
» dis, je l'avoue, à la fière émulation de
» vos courages. Ce même orgueil que je
» condamne augmente l'espoir que je con-
» çois. Mais que votre valeur aveugle ne
» combatte pas contre elle-même, & ne
» se serve pas de ses propres forces pour
» détruire le pays qu'elle doit défendre.
» Si vous êtes résolus de ne point cesser
» vos querelles, trempez vos glaives dans
» mon sang glacé : j'ai vécu trop long-
» tems : heureux qui meurt sans voir ses
» compatriotes malheureux, & malheu-
» reux par leur faute. Écoutez donc ce
» que j'ose vous proposer. Votre valeur,
» ô Caciques, est égale ; vous êtes tous
» également illustres par votre naissance ;
» par votre pouvoir, par vos richesses,
» par vos exploits : vos ames sont égale-
» ment dignes de commander, également
» capables de subjuguer l'Univers. Ce sont
» ces présens célestes qui causent vos que-
» relles. Vous manquez de Chef, & cha-
» cun de vous mérite de l'être ; ainsi, puis-

» qu'il n'y a aucune différence entre vos
» courages, que la force du corps décide
» ce que l'égalité de vos vertus n'aurait
» jamais décidé, &c. «. Le vieillard propose alors un exercice digne d'une Nation barbare, qui était de porter une grosse poutre, afin que celui qui en soutiendrait le poids plus long-tems fût revétu du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo*, & renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison. Après qu'*Achille*, instruit & inspiré par *Minerve*, Déesse de la Sagesse, a donné à *Agamemnon* les noms d'*Ivrogne* & de *Chien*, le sage *Nestor* se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux Héros, & parle ainsi : » Quelle satisfaction sera-
» ce aux Troyens, lorsqu'ils entendront
» parler de vos discordes! Votre jeunesse
» doit respecter mes années, & se sou-
» mettre à mes conseils. J'ai vû autre-
» fois des Héros superieurs à vous. Non,
» mes yeux ne verront jamais des hommes

» ſemblables à l'invincible *Pirithoüs*, au
» brave *Ceneus*, au divin *Théſée*, &c......
» J'ai été à la guerre avec eux, & quoi-
» que je fuſſe jeune, mon éloquence per-
» ſuaſive avait du pouvoir ſur leurs eſ-
» prits. Ils écoutaient *Neſtor*; jeunes guer-
» riers, écoutez donc les avis que vous
» donne ma vieilleſſe. *Atride*, vous ne
» devez pas garder l'eſclave d'*Achille* : fils
» de *Thétis*, vous ne devez pas traiter avec
» hauteur le chef de l'armée. *Achille* eſt
» le plus grand, le plus courageux des guer-
» riers : *Agamemnon* eſt le plus grand des
» Rois, &c. ». Sa harangue fut infruc-
tueuſe, *Agamemnon* loua ſon éloquence &
mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec la-
quelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans
l'eſprit des Caciques, la douceur reſpec-
table avec laquelle il calme leur animo-
ſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes pa-
roles; combien l'amour du pays l'anime,
combien les ſentimens de la vraie gloire
pénètrent ſon cœur; avec quelle prudence
il loue leur courage en réprimant leur fu-
reur, avec quel art il ne donne la ſupé-
riorité à aucun. C'eſt un cenſeur, un pa-
négyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent
à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon

éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté si *Nestor* est si sage de parler tant de sa sagesse ; si c'est un moyen sûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs, que de les rabaisser & de les mettre au-dessous de leurs ayeux ; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à *Nestor* qu'*Achille* est le plus courageux des Chefs qui sont là présens. Après avoir comparé le babil présomptueux & impoli de *Nestor* avec le discours modeste & mesuré de *Colocolo*, l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille* avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le Lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfére son inférieur pour le courage ; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir, un Harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédécesseurs à leurs dépens ; alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il est vrai que, si *Alonzo* est dans un seul endroit supérieur à *Homère*, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des

Poëtes : on eſt étonné de le voir tomber ſi bas après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles ; mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſein. Ce Poëme eſt plus ſauvage que les Nations qui en ſont le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'Auteur, qui eſt un des premiers Héros du Poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats ; &, pour paſſer le tems, il fait naître entr'eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, & principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens Hiſtoriens ; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de reſtituer à la Reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux Chants.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon Poëme d'être compoſé de trente-ſix Chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon, qu'un Auteur qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de

dire, que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poèmes d'Italie. L'amour aveugle de la Patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Espagnol. Le véritable & solide amour de la Patrie consiste à lui faire du bien, & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible: mais disputer seulement sur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poètes que nos voisins, c'est plûtôt sot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.



CHAPITRE

CHAPITRE NEUVIÈME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au-devant de la traduction Française de son *Paradis perdu.* Il n'est pas étonnant qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une Comédie intitulée, *Adam* ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, & dédiée à *Marie de Médicis* reine de France; le sujet de cette comédie était la chûte de l'homme. Les Acteurs étaient, *Dieu le Père*, les *Diables*, les *Anges*, *Adam*, *Eve*, le *Serpent*, la *Mort* & les *Sept Péchés mortels*. Ce sujet digne du génie absurde du Théâtre de ce tems-là, était écrit d'une manière qui répondait au dessein.

La scène s'ouvre par un chœur d'*Anges*, & *Michel* parle ainsi au nom de ses

confrères: « Que l'arc-en-ciel soit l'ar-
» chet du violon du firmament, que les
» sept planettes soient les sept notes de no-
» tre musique, que le tems batte exacte-
» ment la mesure, que les vents jouent de
» l'orgue, &c. » Toute la piéce est dans
ce goût. J'avertis seulement les Français
qui en riront, que notre Théâtre ne valait
guéres mieux alors; que la mort de *Saint
Jean-Baptiste*, & cent autres piéces sont
écrites dans ce style; mais que nous n'a-
vions ni *Pastor-Fido* ni *Aminte*.

Milton, qui assista à cette représenta-
tion, découvrit à travers l'absurdité de l'ou-
vrage, la sublimité cachée du sujet. Il y
a souvent, dans des choses où tout paraît
ridicule au vulgaire, un coin de grandeur
qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes
de génie. Les sept péchés mortels dansant
avec le Diable, sont assurément le comble
de l'extravagance & de la sottise; mais
l'univers rendu malheureux par la fai-
blesse d'un homme, les bontés & les ven-
geances du Créateur, la source de nos
malheurs & de nos crimes, sont des ob-
jets dignes du pinceau le plus hardi. Il y
a surtout dans ce sujet je ne sais quelle
horreur ténébreuse, un sublime sombre
& triste qui ne convient pas mal à l'ima-

gination Anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino* : il en composa même un acte & demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de Satan, qu'on voit dans le quatriéme chant de son Poème épique. C'est lorsque cet esprit de révolte s'échappant du fond des enfers, découvre le soleil qui sortait des mains du Créateur.

» Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
» Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,
» Toi, qui sembles le Dieu des Cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit;
» Qui fais pâlir le front des astres de la nuit :
» Image du Très-Haut qui règla ta carrière,
» Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
» Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,
» Le Trône où tu t'assieds s'abbaissait devant moi;
» Je suis tombé, l'Orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette tragédie, la sphère de ses idées s'élargissait

à mesure qu'il pensait. Son plan devint immense sous sa plume, & enfin, au lieu d'une tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre & non intéressante, il imagina un Poème épique, espéce d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bisarre sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent long-tems à *Milton* le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il était né avec une passion extrême pour la liberté. Ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des sectes qui avaient la fureur de dominer dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Église qui pût se vanter de compter *Milton* pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra même assez avant dans la faveur de *Cromwel*, & par une fatalité qui n'est que trop commune, ce zèlé républicain fut le serviteur d'un tyran. Il fut secrétaire d'*Olivier Cromwel*, de *Richard Cromwel*, & du Parlement, qui dura jusqu'au tems de la restauration. Les

Anglais employèrent sa plume pour justifier la mort de leur Roi, & pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaise* au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle, & ne fut si mal plaidée de part & d'autre. *Saumaise* défendit en pédant le parti du roi mort sur l'échaffaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois mêmes de l'Europe intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux qui se vantait d'avoir jugé son prince selon les loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaise* & de *Milton* sont déja ensevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poète divin, était un très-mauvais écrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que *Charles II* donna aux ennemis de son père ; mais il fut déclaré par l'acte même d'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença son Poème épique à l'âge où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ou-

vrage qu'il fut privé de la vûe. Il se trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu.* Il avait alors très-peu de réputation, les beaux esprits de la cour de *Charles II*, ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de *Cromwel*, vieilli dans la retraite, aveugle & sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une cour qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur, toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, & dans laquelle on ne goûtait que les Poésies efféminées, la mollesse de *Waller*, les satyres du Comte de *Rochester*, & l'esprit de *Couley*.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer son paradis perdu. Le titre seul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin *Tompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompson*. Encore ce Libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces tren-

te pistoles ne ferait payable qu'en cas qu'on fît une seconde édition du Poème : édition que *Milton* n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre & sans gloire : son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord *Sommers* & le docteur *Atterbury*, depuis Evêque de *Rochester*, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poème épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompson* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célèbre Mr. *Addisson* écrivit en forme pour prouver que ce Poème égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère*. Les Anglais commencèrent à se le persuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre des Poèmes latins faits de tout tems sur ce sujet; l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des Lecteurs. Il a pu prendre dans le *Tasse* la *description de l'Enfer*; le *caractere de Satan*; l'*exil des Démons*. Imi-

ter ainsi ce n'est point être plagiaire; c'est lutter, comme dit *Boileau*, contre son original; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangeres; c'est nourrir son génie, & l'accroître du genie des autres; c'est ressembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre le *Tasse* avec des armes inégales; la langue Anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers Italiens :

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco à quel rumor rimbomba, &c......

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. Il est vrai que ce qui n'est qu'une épisode dans le *Tasse* est le sujet même dans *Milton*. Il est vrai que sans la peinture des amours d'*Adam* & *Eve*, comme sans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les Diables de *Milton* & du *Tasse* n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux *Despréaux*, qui a presque toujours eu raison, excepté contre *Quinaut*, a dit à tous ces Poëtes :

Eh! quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le Diable toujours heurlant contre les Cieux

Je crois qu'il y a deux causes du succès que le *Paradis perdu* aura toujours : la premiere, c'est l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées, qu'un Etre puissant & jaloux, par sa séduction, rend coupables & malheureuses : la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur disait que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le sujet était le diable combattant contre Dieu, & un Serpent qui persuade à une Femme de manger une pomme ; ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles, lorsque Mr. *du Pré de Saint Maur* donna une traduction en prose Française de ce Poème singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet qui paraît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre Dieu, & le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin *d'Eden*, & des innocentes amours d'Adam & d'Eve. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres Poèmes, l'amour est regardé comme une faiblesse, dans *Milton* seul il est une vertu. Le Poète a su lever d'une main chaste le voile qui

couvre ailleurs les plaisirs de cette passion ; il transporte le lecteur dans le jardin de délices ; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve sont remplis : il ne s'éleve pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue, & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poësie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France est pleine, se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent & trop long-tems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, & que l'auteur n'a rendu que puériles, en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette subtilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables qui auraient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, se transforment en Pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au Conseil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'apprête à sortir de l'abîme ; il trouve la mort à la porte qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions, « Arrête, ô mon père ! dit-il au Diable ; arrête, ô mon fils ! dit-il à la mort. Et qui es-tu donc, répond le Diable, toi qui m'appelles ton père ? Je suis le Péché, réplique ce monstre ; tu accouchas de moi dans le Ciel : je sortis de ta tête par le côté gauche, tu devins bientôt amoureux de moi, nous couchâmes ensemble ; j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte ; j'étais grosse, quand la bataille se donna dans le ciel ; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'Enfer, & ce fut ce monstre que tu vois, dont je fus père : il est ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola sa mère, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent. » Après cette dégoûtante & abominable histoire, le Pêché ouvre à Satan les portes de l'enfer ; il laisse les Diables sur le bord du Phlégéton, du Styx

& du Léthé : les uns jouent de la harpe ; les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination. Cependant Satan voyage dans les espaces imaginaires ; il tombe dans le vuide, & il tomberait encore si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du cahos, il traverse le paradis des fous, *the Paradise of fools* : c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en Français. Il trouve dans ce Paradis les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons & les scapulaires des Moines.

Voilà des imaginations dont tout Lecteur sensé a été révolté, & il faut que le poème soit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pû le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru aussi aux connaisseurs un épisode, où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage, il faut qu'il conserve un air de vraisemblance, & qu'il soit traité avec goût : les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le ca-

ractère de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Molon, de Nisrot, d'Astarot, tous êtres imaginaires dont le Lecteur ne peut se former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère* en parlant de ses Dieux, les caractérisait par leurs attributs que l'on connoissait; mais un Lecteur Chrétien a envie de rire, quand on veut lui faire connaître à fond Nisrot, Moloc & Abdiel. On a reproché à *Homère* les longues & inutiles harangues, & surtout les plaisanteries de ses héros. Comment souffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des Anges & des Diables, pendant la bataille qui se donne dans le ciel? Ces mêmes critiques ont jugé que *Milton* péchait contre le vraisemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan, & d'avoir armé d'épées tous ces esprits qui ne pouvaient se blesser; car il arrive que, lorsque je ne sais quel Ange a coupé en deux je ne sais quel Diable, les deux parties du Diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque Dieu le père envoie ses fideles Anges combattre, réduire & punir les rebelles. » Allez, dit Dieu à

» Michel & S. Gabriel ; poursuivez mes
» ennemis jusqu'aux extrémités du Ciel ;
» précipitez-les loin de Dieu & de leur
» bonheur dans le Tartare, qui ouvre déja
» son brûlant cahos pour les engloutir «.
Comment se peut-il, qu'après un ordre si
positif la victoire reste indécise ? Et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ?
Il parle & n'est point obéi, il veut vaincre
& on lui résiste ; il manque à la fois de
prévoyance & de pouvoir : il ne devait
point ordonner à ses Anges de faire ce que
son Fils unique seul devait faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières qui fit dire sans doute à *Dryden* dans
sa préface sur l'*Enéïde*, que *Milton* ne vaut
guéres mieux que notre *Chapelain* & notre
le Moine. Mais aussi ce sont les beautés admirables de *Milton* qui ont fait dire à ce
même *Dryden*, que la Nature l'avait formé
de l'ame d'*Homère* & de celle de *Virgile*.
Ce n'est pas la première fois qu'on a porté
du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Versailles du
côté de la cour, on voit un vilain petit
bâtiment écrasé avec sept croisées de face,
accompagné de tout ce que l'on a pû imaginer de plus mauvais goût. Quand on le
regarde du côté des jardins, on voit un pa-

fais immenfe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorfque j'étais à Londres, j'ofai compofer en Anglais un petit effai (1) fur la Poëfie épique, dans lequel je pris la liberté de dire, que nos bons juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautés dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu eft arrivé, & la plûpart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire fur une traduction, que le *Paradis perdu* eft un ouvrage plus fingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieffe que de choix; dont le fujet eft tout idéal, & qui femble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne fais même fi nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée fouvent; mais il y aurait trop de préfomption à regarder ce Poëme comme un ouvrage qui doit paffer à la poftérité, & effacer la honte qu'on a reprochée fi long-tems à la France de n'avoir

(1) C'eft en partie celui-ci même qui en plufieurs endroits eft une traduction littérale de l'ouvrage Anglais de M. *de Voltaire*.

pû produire un Poème épique. C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des Poèmes épiques, & que nous qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stèrilité & notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'Épopée : mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Desmarets*, les *Cassaignes* & les *Scuderys*. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise ; si un *Corneille*, un *Despréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais poèmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit Français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, & ils ont succombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des Poèmes épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelqu'autre écrit un peu estimé. La Comédie des *Visionnaires* de *Desmarets* est le seul ouvrage d'un Poète épique, qui ait eu en son tems quelque réputation ; mais c'était

avant que *Molière* eût fait goûter la bonne Comédie. Les *Visionnaires* de *Desmarets* étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi-bien que la *Marianne* de *Tristan* & l'*Amour tyrannique* de *Scudery*, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siécle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au *Télémaque* le titre de Poème épique : mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas : on confond toutes les idées, on transpose les limites des Arts, quand on donne le nom de Poème à la prose. Le *Télémaque* est un Roman moral écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose. Mais l'illustre Auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant & trop juste pour appeller son Roman du nom de Poème. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers Français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un Poème ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre Poésie, & que de longs discours politiques & économiques ne plairaient pas assurément en vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de no-

tique. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France, sont les piéces de Théâtre. Ces Pièces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. *Despréaux* n'a jamais traité que des sujets didactiques qui demandent de la simplicité. On sait que l'exactitude & l'élégance sont le mérite de ses vers comme de ceux de *Racine*, & lorsque *Despréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Despréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poésie Française à une marche trop uniforme ; l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poésie : notre Nation, regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos Petits-Maîtres, est de toutes les Nations la plus sage la plume à la main ; la méthode est la qualité dominante de nos écrivains ; on cherche le vrai en tout, on préfere l'Histoire au Roman ; les *Cyrus*, les *Clélies* & les *Astrées* ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques Romans nouveaux paraissent encore, & s'ils font pour un tems l'amusement de la jeunesse frivole, les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût gé-

néral, qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'Épopée; on se moquerait également d'un Auteur qui emploierait les Dieux du Paganisme, & de celui qui se servirait de nos Saints: *Vénus* & *Junon* doivent rester dans les anciens Poèmes Grecs & Latins: *Sainte Géneviève*, *Saint Denis*, *Saint Roch* & *Saint Christophe*, ne doivent se trouver que dans notre Légende; les cornes & les queues des Diables ne sont tout au plus que des sujets de raillerie; on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accommodent assez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que, lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma *Henriade* feu M. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit: vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre Nation; *les Français n'ont pas la tête épique*. Ce furent ses propres paroles, & il ajoûta: Quand vous écririez aussi-bien que Messieurs *Racine* & *Despréaux*, ce sera beaucoup si on vous lit.

C'est pour me conformer à ce génie

sage & exact, qui régne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cét ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense, & le tems seul peut désarmer l'envie.

Fin de l'Essai sur la Poésie Epique.

LE POEME
DE
FONTENOY.

LE



LE POÈME DE *FONTENOY.*

QUOI ! du ſiecle paſſé le fameux Satyrique*
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enſanglantés,
Ses défenſeurs mourans, ſes flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du paſſage,
Cédant à nos Aïeux ſon onde & ſon rivage !
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de ſang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang,
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il ſuſpend les aſſauts pour courir aux batailles ;
Quand des bras de l'Hymen s'élançant au trépas,
Son fils, ſon digne fils ſuit de ſi près ſes pas ;
Vous, heureux par ſes loix, & grands par ſa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne ſilence !

Venez le contempler aux champs de Fontenoy ;
O vous, Gloire, Vertu, Déeſſes de mon Roi,

* Boileau.

Redoutable Bellone, & Minerve chérie,
Paſſion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers,
Enflammez mon eſprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image;
Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduiſez tous.

C'eſt-là ce fier Saxon (1) qu'on croit né parmi nous;
Maurice qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour ſon Roi ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.
Conſervez, juſtes Cieux, ſes hautes deſtinées;
Pour LOUIS & pour nous prolongez ſes années.

Déjà de la tranchée (2) Harcourt eſt accouru,
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu;
Noailles (3), pour ſon Roi plein d'un amour fidele,
Voit la France en ſon maître, & ne regarde qu'elle.
Ce ſang de tant de Rois, ce ſang du grand Condé,
D'Eu (4), par qui des Français le tonnerre eſt guidé,
Penthiévre (5), dont le zele avait devancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein ſignala ſon courage,
Baviere, avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour;

---

(1) Le Comte Maréchal de Saxe, dangereuſement malade, était porté dans une gondole d'oſier, quand ſes douleurs & ſa faibleſſe l'empêchoient de ſe tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embraſſa après le gain de la bataille, les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

(2) M. le Duc d'Harcourt avait inveſti Tournay.

(3) Maréchal de France.

(4) Grand-Maître d'Artillerie.

(5) Il s'était ſignalé à la bataille de Dettingue.

Chacun porte l'eſpoir aux Guerriers qu'il commande;
Le fortuné Danoy (6), Chabannes, Gallerande,
Le vaillant Bérenger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos Héros enfin (7),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ſes rayons naiſſans,
De vingt Peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui jadis fortuné ſous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos Provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté,
Qui long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien conſtant qui, formé pour ſervir,
Sçait ſouffrir & combattre, & ſur-tout obéïr;
L'Autrichien, rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée;
Sur-tout ce peuple altier, qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'Univers,
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance:
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'eſpoir les ſéduit.
De l'Empire Français l'indomptable génie
Brave, auprès de ſon Roi, leur foule réunie:

---

(6) M. de Danoy fut retiré par ſa nourrice d'une foule de morts & de mourans, ſur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille: c'eſt un fait certain. Cette femme vint avec un paſſe-port, accompagnée d'un Sergent du Régiment du Roi, dans lequel était alors cet Officier.

(7) Les Lieutenants-Généraux, chacun à leur diviſion.

Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux allarmés sortent de leur séjour,
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, & vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle observe LOUIS, & voit avec colere
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déjà disposé ses bataillons hardis.
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques Héros qui, montés sur un char,
Combattaient en désordre, & marchaient au hazard:
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage,
Tels son rival & lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.

L'ESCAUT, les Ennemis, les remparts de la Ville,
Tout présente la mort, & LOUIS est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal:
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance, & la flamme environne,
Comme un nuage épais qui, sur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre & la mort dans ses flancs.
Les voilà, ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
BOURBONS! voici le temps de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terreins divers engagent les Armées.

Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle,
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris, en demandant vengeance.

Grammont qui signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Elisée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur:
De quoi lui serviront ces grands titres (8) de gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanité des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune Craon (9): que le Ciel moins sévere
Veille sur les destins de ton généreux frere.
Hélas! cher Longaunay (10), quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang, & ranimer tes jours?
Ces Ministres de Mars (11) qui d'un vol si rapide
S'élançaient à la voix de leur Chef intrépide,
Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités

---

(8) Il allait être Maréchal de France.

(9) Dix-neuf Officiers du Régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frère, le Prince de Beauveau, sert en Italie.

(10) M. de Longaunay, Colonel de nouveaux Grenadiers, mort depuis de ses blessures.

(11) Officiers de l'Etat-Major. MM. de Puiségur, de Méziere, de Saint-Sauveur, de Saint-Georges.

Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
Le fer atteint d'Avray (12) ; le jeune Daubeterre
Voit de sa légion tous les Chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu, mourans à ses côtés.
Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
Je te rends grace, ô Mars ! Dieu de sang, Dieu
cruel !
La race de Colbert (13), ce Ministre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
Guerchi (14) n'est point frappé, la vertu peut te plaire;
Mais vous, brave (15) Daché, quel sera votre sort ?
Le Ciel sauve à son gré, donne & suspend la mort.
Infortuné Lutteaux (16), tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie ajoûte à tes tortures;
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel : & déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore !
Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, & nos jours sont heureux & tranquilles :
La molle volupté, le luxe de nos Villes,

---

(12) Le Duc d'Avray, Colonel du Régiment de la Couronne

(13) M. de Croissy avec ses deux enfans, & son neveu M. Duplessis-Châtillon, blessés légèrement

(14) Tous les Officiers de son Régiment Royal des Vaisseaux hors de Combat; lui seul ne fut point blessé.

(15) M. Daché, (on écrit *Dapchier*) Lieutenant-Général.

(16) M. de Lutteaux, Lieutenant Général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes.
Vous (17) qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes
coups,
Revivez dans nos Chants; quand vous mourez pour
nous.

Eh! quel ſeroit, grand Dieu! le Citoyen barbare,
Prodigue de cenſure & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens?
Ah! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager;
Réveillez-vous, ingrats, LOUIS eſt en danger.

Le feu qui ſe déploie, & qui, dans ſon paſſage,
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais Bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin;
Rien n'a pu l'arrêter, Mars pour lui ſe déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare:
Son fils, ſon ſeul eſpoir.. Ah! cher Prince, arrêtez,
Où portez-vous ainſi vos pas précipités?

---

(17) M. du Brocard, Maréchal de Camp, commandant l'Artillerie.

Conservez cette vie au monde nécessaire.
Louis craint pour son fils (18), le fils craint pour son pere ;
Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux :
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous (19) qui gardez mon Roi, vous qui vengez la France ;
Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins ;
Louis, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains.
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire,
Soubise & Péquigny (20) vous menent à la gloire :
Paraissez, vieux Soldats (21), dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées,
Partez, flèches de feu, grenades enflammées (22),

---

(18) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & Monseigneur le Dauphin, & un domestique de M. le Comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

(19) Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-Légers, les Mousquetaires, sous M. de Montesson, Lieutenant-Général. Deux Bataillons des Gardes-Françaises & Suisses, &c.

(20) M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le Comte de la Marck dans la défense obstinée du poste d'Antoin ; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme M. Péquigny à la tête des Chevaux-Légers ; ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(21) Carabiniers, Corps institué par Louis XIV : il tire avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa lettre.

(22) Grenadiers à cheval, commandés par M. le Che-

Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups
Ces Combattans si fiers & si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & sage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars;
Richelieu (23) vous appelle, il n'est plus de hasards;
Il vous appelle : il voit d'un œil prudent & ferme
Des succès ennemis & la cause & le terme;
Il vole; &, sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible & prompte barriere,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerriere,
La Marck (24), la Vauguion (25), Choiseul, d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammaient les regards de son pere,
La gloire de l'Etat à tous les siens si chere,
Le danger de son Roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable;
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainsi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

---

valier de Grille; ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

(23) Un Ministre d'Etat, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil & qui l'a exécuté.*

(24) M. le Comte de la Marck au poste d'Antoin.

(25) MM. de la Vauguion, Choiseul-Meuse, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. M. de Créqui n'était point à ce poste comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

Ce brillant Escadron (26), fameux par cent batailles,
Lui par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soutient son grand nom.
Tu suis du Chastelet, jeune Castelmoron (27);
Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi qui, d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés & sanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs:
C'est dans ces rangs affreux que Chévrier expire;
Monaco perd son sang, & l'amour en soupire.
Anglais, sur du Guesclin deux fois tombent vos coups:
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant Héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron (28), tels on voyait, dans les plaines d'Ivry,
Tes immortels Aïeux suivre le grand Henri;
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étoient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés, renaissans dans leurs fils (29).

---

(26) Quatre Escadrons de la Gendarmerie arrivaient après sept heures de marche & attaquèrent.

(27) Un cheval fougueux avait emporté le Porte-Etendard dans la colonne Anglaise; M. de Castelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces Escadrons de la Gendarmerie: il eut un cheval de tué sous lui, aussi bien que M. de Chimènes, en reformant une Brigade.

(28) M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les Brigades.

(29) M. de Luxembourg, M. de Coigni, & M. de Tingri.

Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (30) Saxon la terreur de la terre,
Quand la Justice & Mars, sous un autre Louïs,
Frappaient l'Aigle d'Autriche, & relevaient les Lys.

Comment ces courtisans doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables ?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur !
Boufflers, Meuse, d'Ayen, Duras, bouillans d'ardeur,
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands, quand leur maître les guide !
Ils l'aiment, ils vaincront, leur pere est avec eux ;
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune ;
Maître de son esprit, il l'est de la Fortune :
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux.
Il marche, il est semblable à ce maître des Dieux,
Qui, frappant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes ;
Il marche, & sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la Mer gronde, & le Ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais, que des antres de l'ourse
Les vents affreux du nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
CUMBERLAND, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage, rassemblez vos légions altiéres ;
Bataves, revenez, défendez vos barrieres ;

---

(30) Le Duc de Saxe-Weimar, sous qui le Vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne est arriere-neveu de ce grand homme.

Anglais, vous que la paix semblait seule allarmer ;
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer.
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain, lorsque Louis s'avance,
Leur génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité (31) le cède à la vertu.

Clare, avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses Rois trahis, sa Patrie & ses Temples.
Peuple sage & fidele, heureux Helvétiens (32),
Nos antiques amis & nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens (33) suit la fougue indomptable.
Ce Danois (34), ce Héros, qui des frimats du nord,
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre effort :
C'en est fait, & l'Anglais craint Louis & la mort.

Allez, brave d'Estrée (35), achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage ;

---

(31) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le Soldat ; & non sur les Officiers qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs Soldats de ce corps criaient : *no quarter*, *no quarter* : point de quartier.

(32) Les Régimens de Diesback & de Betens, de Courten, &c. avec les Bataillons des Gardes Suisses.

(33) Le Régiment de Normandie, qui revenait à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondaient sur elle.

(34) M. de Lowendal.

(35) M. le Comte d'Estrées à la tête de sa division, &

Que du Roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui :
Ils feront fiers encore, ils n'ont cédé (36) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide (37),
Qui, femblable au Dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme en courant,
Donne de deux combats le fpectacle effrayant.
C'eft ainfi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armés des Chaffeurs intrépides ;
Les Courfiers écumans franchiffent les guérèts :
On gravit fur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges font dreffés, on attend, on s'élance,
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance ;
Les Léopards fanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugiffemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah! c'eft affez de fang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaffés, c'eft marcher trop long-tems;
Noailles (38), ramenez vos foldats triomphans ;

M. de Brione à la tête de fon Régiment, avaient enfoncé les Grenadiers Anglais le fabre à la main.

(36) Depuis S. Louis aucun Roi de France n'avait battu les Anglais en perfonne en bataille rangée.

(37) On envoya quelques Dragons à la pourfuite ; ce Corps était commandé par M. le Duc de Chevreufe, qui s'était diftingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois bleffures. L'opinion la plus vraifemblable fur l'origine du mot *Dragon*, eft qu'ils portèrent un Dragon dans leurs étendards fous le Maréchal de Briffac, qui inftitua ce Corps dans les guerres du Piémont.

(38) Le Comte de Noailles attaqua de fon côté la colonne d'Infanterie Anglaife avec une Brigade de Cavalerie qui prit enfuite des canons.

Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette Ville,
Du Batave indécis la barriere & l'asyle,
Ces premiers (39) fondemens de l'Empire des Lys,
Par les mains de mon Roi pour jamais affermis.
Déja Tournay se rend, déja Gand s'épouvante,
Charles-Quint s'en émeut; son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs & fuit de ce séjour,
Où, pour vaincre, autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit; mais quel objet pour cette ombre allarmée!
Il voit ces vastes champs couverts de notre Armée,
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laissant ses étendards;
Le Belge en vain caché dans ses Villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
Et son char de victoire en ces vastes remparts (40)
Ecrasant le berceau (41) du plus grand des Césars (42).

---

(39) Tournay, principale Ville des Français, sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

(40) La ville de Gand, soumise à Sa Majesté le 11 Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des Brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Graffins; &c.

(41) Charles-Quint naquit dans cette Ville en 1500, le 25 Février, du mariage de Philippe, Archiduc d'Autriche, & de Jeanne de Castille, héritière d'Espagne.

(42) Des Césars modernes.

Français, heureux Français, peuple doux & terrible,
C'eſt peu qu'en vous guidant LOUIS ſoit invincible,
C'eſt peu que, le front calme, & la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux ſereins;
C'eſt peu d'être vainqueur; il eſt modeſte & tendre,
Il honore de pleurs le ſang qu'il vit répandre;
Entouré des Héros qui ſuivirent ſes pas,
Il prodigue l'éloge, & ne le reçoit pas;
Il veille ſur des jours hazardés pour lui plaire;
Le Monarque eſt un homme, & le Vainqueur un pere.
Ces captifs tout ſanglans portés par nos ſoldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ce jour de ſang, d'horreur & de furie,
Ainſi qu'en leurs foyers, au ſein de leur Patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Conſolés, ſecourus, ſervis par leurs Vainqueurs.
O grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Eh! quel cœur enivré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon Roi,
Et ne pas ſouhaiter d'être né ſous ſa loi?
Il étendra ſon bras, il calmera l'Empire.

Déjà Vienne ſe taît, déjà Londres l'admire;
La Baviere, confuſe au bruit de ſes exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des Rois;
Naple eſt en ſûreté, Turin dans les allarmes:
Tous les Rois de ſon ſang triomphent par ſes armes,
Et de l'Ebre à la Seine en tous lieux on entend:
LE PLUS AIMÉ DES ROIS EST AUSSI LE PLUS GRAND.
Ah! qu'on ajoûte encore à ce titre ſuprême
Ce nom ſi cher au monde, & ſi cher à lui-même,

Ce prix de ſes vertus qui manque à ſa valeur,
Ce titre auguſte & ſaint de pacificateur :
Que de ſes jours ſi beaux, de qui nos jours dépendent,
La courſe ſoit tranquille, & les bornes s'étendent.
Ramenez ce Héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre & vaincre à ſes côtés.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent,
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;
Vos meres, vos enfans, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe :
Accourez, recevez, à votre heureux retour,
Le prix de la Vertu par les mains de l'Amour.

Fin du Poëme de Fontenoy.

TABLE

Coar




S
ime
premie
e faire
actes , r

